3 1761 04951870 7

DRAMES

PHILOSOPHIQUES

CALMANN LÉVY, ÉDITEUR

ŒUVRES COMPLETES

D'ERNEST RENAN

HISTOIRE DES ORIGINES DU CHRISTIANISME

Vie de Jésus.
Les Apôtres.
Saint Paul, avec carte des voyages de saint Paul.
L'Antechrist.
Les Évangiles et la seconde génération chrétienne.
L'Église chrétienne.
Marc-Aurèle et la fin du monde antique.

Index général pour les sept volumes de l'Histoire des Origines du Christianisme.

FORMAT IN-8°

Le Livre de Job, traduit de l'hébreu avec une étude sur le plan, l'âge et le caractère du poème	1 volume.
Le Cantique des Cantiques, traduit de l'hébreu, avec une étude sur le plan, l'âge et le caractère du poème.	—
L'Ecclésiaste, traduit de l'hébreu, avec une étude sur l'âge et le caractère du livre	—
Histoire générale des langues sémitiques	—
Histoire du peuple d'Israel, tome 1er	—
Études d'histoire religieuse	—
Nouvelles études d'histoire religieuse	—
Averroès et l'averroïsme, essai historique	—
Essais de morale et de critique	—
Mélanges d'histoire et de voyages	—
Questions contemporaines	—
La Réforme intellectuelle et morale	—
Dialogues philosophiques	—
De l'origine du langage	—
Vie de Jésus, édition illustrée	—
Souvenirs d'Enfance et de Jeunesse	—
Discours et conférences	—

Mission de Phénicie. — Cet ouvrage comprend un volume in-4° de 888 pages de texte, et un volume in-folio, composé de 70 planches, un titre et une table des planches.

FORMAT GRAND IN-18

Conférences d'Angleterre	1 volume.
Étude d'histoire religieuse	—
Vie de Jésus, édition populaire	—
Souvenirs d'Enfance et de Jeunesse	—

En collaboration avec M. VICTOR LECLERC

Histoire littéraire de la France au XVIe siècle. — Deux volumes grand in-18.

39935dr

DRAMES PHILOSOPHIQUES

PAR

ERNEST RENAN

De l'Académie française

34416
17/7/94

PARIS
CALMANN LÉVY, ÉDITEUR
ANCIENNE MAISON MICHEL LÉVY FRÈRES
3, RUE AUBER, 3

—

1888

Droits de reproduction et de traduction réservés.

PQ
2386
R37D7

PRÉFACE

Ce volume, dans ma pensée, fait suite à mes *Dialogues philosophiques*. La forme du dialogue est, en l'état actuel de l'esprit humain, la seule qui, selon moi, puisse convenir à l'exposition des idées philosophiques. Les vérités de cet ordre ne doivent être ni directement niées, ni directement affirmées; elles ne sauraient être l'objet de démonstrations. Ce qu'on peut, c'est de les présenter par leurs faces diverses, d'en montrer le fort, le faible, la nécessité, les équivalences. Tous les hauts problèmes de l'humanité sont dans ce cas. Qui voudrait songer, de nos jours, à une exposition régulière de la science politique? Les grandes questions de morale sociale aboutissent à des partis pris, tous discutables, tous irréductibles les uns aux autres. L'économie politique n'est qu'un éternel dialogue entre deux systèmes,

dont l'un n'arrivera jamais à supplanter l'autre, ni à le convaincre d'erreur absolue.

Cela tient à la différence fondamentale qu'il y a entre croire et savoir, entre opinion et certitude. On ne fait pas de dialogues sur la géométrie; car la géométrie est vraie d'une façon impersonnelle. Mais tout ce qui implique une nuance de foi, d'adhésion voulue, de choix, d'antipathie, de sympathie, de haine et d'amour, se trouve bien d'une forme d'exposition où chaque opinion s'incarne en une personne et se comporte comme un être vivant. Ce furent ces raisons qui m'amenèrent, un jour, à choisir la forme du dialogue pour exprimer certaines suites d'idées. Puis je trouvai que le dialogue ne suffit pas, qu'il y faut de l'action: que le drame libre et sans couleur locale, à la façon de Shakespeare, permet de rendre des nuances beaucoup plus fines. L'histoire réelle, celle qui est arrivée, n'est pas seule intéressante; à côté de l'histoire réelle, il y a l'histoire idéale, celle qui, matériellement, n'a pas eu lieu, mais qui, au sens idéal, s'est mille fois passée. *Coriolan* et *Jules César* ne sont pas des peintures de mœurs romaines; ce sont des études de psychologie absolue.

J'ai voulu, sans intention scénique naturellement, faire quelque chose d'analogue. La forme dramatique est de beaucoup la plus belle forme littéraire. L'œuvre d'imagination n'est complète que si l'auteur nous montre les personnages créés par sa fantaisie concourant à une

action, vivants, parlants, agissants. La philosophie, au point de raffinement où elle est arrivée, s'accommode à merveille d'un mode d'exposition où rien ne s'affirme, où tout s'induit, se fond, s'oppose, se nuance. On n'en est plus à perfectionner les règles du syllogisme, ni à fortifier les preuves de l'existence de Dieu ou de l'immortalité de l'âme. L'homme voit bien, à l'heure qu'il est, qu'il ne saura jamais rien de la cause suprême de l'univers ni de sa propre destinée. Et cependant il veut qu'on lui parle de tout cela. Une action dramatique vaut mieux, pour mettre en saillie ces doutes, ces demi-jours, ces audaces suivies de reculs, ces allées et venues de la pensée, que toutes les discussions abstraites. L'auteur du Livre de Job le comprit 700 ou 800 ans avant J.-C. La philosophie moderne aura de même sa dernière expression dans un drame, ou plutôt dans un opéra ; car la musique et les illusions de la scène lyrique serviraient admirablement à continuer la pensée, au moment où la parole ne suffit plus à l'exprimer.

On arrive ainsi à concevoir, dans une humanité aristocratique, où les gens intelligents formeraient le public, un théâtre philosophique, qui serait un des plus puissants véhicules de l'idée et l'agent le plus efficace de la haute culture. Un tel théâtre n'aurait évidemment rien de commun avec le théâtre actuel, succédané du café-concert, où l'étranger, le provincial, le bourgeois ne cherchent qu'une manière de passer agréablement leur

soirée. Il ne faudrait pas que cet honnête divertissement disparût; mais il faudrait qu'il y eût quelque chose de plus. Pour le livre, à côté du volume destiné aux cabinets de lecture, il y a le livre dont le succès est d'être apprécié de quelques centaines de connaisseurs. Or, pour le théâtre, l'équivalent du livre aristocratique n'existe pas. La nécessité d'attirer, chaque soir, douze ou quinze cents personnes qui veulent être amusées, crée pour le théâtre une situation analogue à ce que serait celle de la librairie, si on ne pouvait publier un livre qui dût avoir moins de dix mille lecteurs. Un des arts les plus expressifs se trouve ainsi interdit à la haute pensée. M. Victor Hugo fut toujours à cet égard dans une sorte de crise. Il sentait la supériorité du drame, sa puissance incomparable, et son génie se refusait à en subir les mesquines exigences. Ce corset le gênait au point qu'il finit par le rejeter tout à fait. De là son *Théâtre en liberté*.

Les pièces qui remplissent ce volume ont de même été conçues à mille lieues de toute pensée de représentation scénique. La fête à laquelle on a osé, dans ces fictions, convier un public d'élite, est toute conceptuelle. Chacun fera les frais des décors et créera les acteurs à sa guise. Le sujet est toujours le même. Mon cher maître et ami le baron d'Eckstein avait écrit un drame dont il ne m'a jamais dit le sujet, qui commençait, avant le commencement du monde, par un entretien dans le sein de la Trinité. A défaut de ce dialogue-là, qui serait

sûrement le plus beau à entendre (le monde étant le résultat d'un dialogue éternel entre le Père et le Fils), on a essayé d'échantillonner ici quelques jeux, que chaque lecteur pourra continuer, dans ses nuits sans sommeil, au gré de son caprice. L'impression des choses humaines n'est complète que si on fait une place à l'ironie à côté des larmes, à la pitié à côté de la colère, au sourire à côté du respect.

21 mars 1888.

CALIBAN

SUITE DE *LA TEMPÊTE*

(1878)

AU LECTEUR

Prospero, duc de Milan, inconnu à tous les historiens ; — Caliban, être informe, à peine dégrossi, en voie de devenir homme ; — Ariel, fils de l'air, symbole de l'idéalisme, sont les trois créations les plus profondes de Shakespeare. J'ai voulu montrer ces trois types agissant dans quelques combinaisons adaptées aux idées de notre temps. Je suppose qu'après la tempête, Prospero, vainqueur par son art magique de tous ses ennemis, est rétabli sur

son trône de Milan; j'y transporte avec lui Ariel, son agent aérien; Caliban, son esclave toujours révolté; Gonzalo, son vieux conseiller; Trinculo, son bouffon. Shakespeare est l'historien de l'éternité. Il ne peint aucun pays, ni aucun siècle en particulier; il peint l'histoire humaine. Dans ces grandes batailles de l'idée pure, le souci de la couleur locale et de l'exacte représentation des costumes, des mœurs, serait déplacé. Je me suis conformé à cette loi. Avant de me reprocher des anachronismes, je prie qu'on veuille bien me dire dans quel siècle a vécu Prospero.

Cher lecteur, voyez dans le jeu qui va suivre un divertissement d'idéologue, non une théorie; une fantaisie d'imagination, non une thèse de politique. Je l'écrivis, il y a quelques mois, à Ischia, le matin, quand les vignes se couvraient de rosée et que la mer était comme une moire blanchâtre. La philosophie qui

convient à ces heures de repos est celle des cigales et des alouettes, lesquelles n'ont jamais douté, je pense, que la lumière du soleil ne soit une chose très douce, la vie un don excellent et la terre des vivants un bien agréable séjour.

PERSONNAGES :

PROSPERO, duc légitime de Milan, rétabli dans sa principauté.
ARIEL, esprit de l'air, tantôt visible, tantôt invisible (rôle joué par une femme).
CALIBAN, esclave brutal et difforme.
GONZALO, vieux conseiller honnête.
ORLANDO, ERCOLE, GRIFFONETTO, RUGGIERO, RINALDO, BALDUCCI, } nobles Milanais.
BEVILACQUA, BONACCORSO, } bourgeois de Milan
IMPÉRIA, courtisane.
ZITELLA, jeune fille d'un caractère gai.
SIMPLICON, maître d'école.
LIONARDO, savant Milanais.
JACINTO, ANGIOLINO, JACOMINO, } artistes.
GASPARONE, Hercule de foire.
WAGNER, savant Allemand.
FRÈRE AUGUSTIN DE FERRARE, dominicain inquisiteur.
LE LÉGAT DU PAPE.
LE PRIEUR DES CHARTREUX.
TRINCULO, bouffon.
BUTTADEO, le Juif errant.
UN CLERC.
UN VALET.

GENS DU PEUPLE, GARDES, COURTISANS, ETC.

La scène se passe en partie à Milan, en partie à la Chartreuse de Pavie.

ACTE PREMIER.

Il se passe tout entier à la Chartreuse de Pavie, où Prospero occupe une aile réservée à lui seul, pour ses études et ses expériences.

SCÈNE PREMIÈRE.

Un cellier ouvert sur une cour.

CALIBAN, PUIS ARIEL.

CALIBAN, ivre, étendu à terre, se tordant dans une mare de vin sortie d'un tonneau qu'il a débondé et oublié de refermer.

Mille malédictions! Oh! l'animal, le menteur, le fainéant! Fiez-vous donc à la parole des princes! Dans l'île enchantée, quand je commis l'incroyable sottise de prendre l'ivrogne Stéphano pour un dieu et d'adorer ce farceur, je l'échappai belle. Nous devions enfoncer un clou dans la tête de mon maître. Ah! c'était joliment bien combiné! Mais Prospero, grâce à cet insipide violo-

neur que j'ai pour compagnon, Prospero savait tout. Je m'attendais à une de ces corrections qui me faisaient rugir. Eh bien, pas du tout ! Je lui promis d'être plus sage, et il eut la bêtise de me croire. Le lendemain, nous quittâmes l'île, et nous vînmes dans cette plaine, qui ressemble à notre premier séjour comme un membre de chevreuil ressemble à un os rongé par dix chiens. Je devins inutile ; ici, plus n'est besoin de chercher les sources au pied des rochers, de cueillir les baies sur les arbres, de dénicher les jeunes oiseaux. On me promit ma liberté ; je l'attends encore.

J'y ai droit, à cette liberté ! Autrefois, je n'avais nulle pensée ; mais, dans cette plaine de Lombardie, mes idées se sont bien développées. Les droits de l'homme sont absolus. Comment Prospero se permet-il de m'empêcher de m'appartenir à moi-même ? Ma fierté d'homme se révolte. Je m'enivre de sa cave, c'est vrai ; mais le premier crime des princes n'est-il pas d'humilier le peuple par leurs bienfaits ? Pour effacer cette honte, il n'y a qu'un

moyen, c'est de les tuer; un pareil outrage ne se lave que dans le sang. Après tout, Prospero a été pour moi un usurpateur; il m'a volé mon île; j'en étais le souverain légitime. L'île m'appartenait depuis que ma mère Sycorax m'y abandonna pour aller à tous les diables; je l'avais appropriée à mes besoins, j'en vivais, jusqu'au jour où cet ignoble sorcier vint y aborder avec sa charogne de valet aérien. J'étais le premier occupant. Prospero a été un conquérant, un usurpateur. (Musique céleste, pleine de douceur, annonçant l'approche d'Ariel.) Toujours son éternelle mandolinade! Bête infecte, filou, animal rouge. Ah! si je pouvais te tenir et te mettre en morceaux. (Caliban en proie à de violentes convulsions.) La paix, du moins, la paix! Épargne-moi ta musique enragée qui fait sur moi l'effet du mal de mer. Va chercher ailleurs des chats pour les caresser à rebrousse-poil.

ARIEL, visible. — Trille doucement prolongé.

Pourquoi te révolter? Où pourrais-tu être mieux

qu'ici? La cave t'est ouverte, et tu en sais le chemin. Libre, tu serais bien moins heureux.

CALIBAN.

Oui; mais je suis exploité. Plat valet, tu ne vois donc pas qu'être exploité par un autre homme est la chose la plus insupportable? tu n'as donc pas un brin d'honneur? Un mortel n'a pas le droit d'en subalterniser un autre. La révolte, en pareil cas, est le plus saint des devoirs.

ARIEL.

Tu oublies que c'est par Prospero que tu es un homme, que tu existes.

CALIBAN.

Tout beau! l'île était à moi; j'y étais avant lui, elle était à moi par Sycorax, ma mère. C'est moi qui montrai à Prospero les champs cultivables, les sources, les bons arbres; lui ne m'a donné en retour que le servage.

ARIEL.

L'île, dis-tu sans cesse, t'appartenait. Elle t'appartenait de la même manière que le désert appartient à la gazelle, que la jungle appartient au tigre. Tu ne savais le nom de rien; tu ignorais ce que c'était que la raison. Ton langage inarticulé semblait le beuglement d'un chameau en mauvaise humeur. Les sons, s'étranglant dans ton gosier, étaient comme un effort infructueux pour vomir. Prospero t'apprit la langue des Aryas. Avec cette langue divine, la quantité de raison qui en est inséparable entra en toi. Peu à peu, grâce au langage et à la raison, tes traits difformes ont pris quelque harmonie; tes doigts palmés se sont détachés les uns des autres; de poisson fétide, tu es devenu homme, et maintenant tu parles presque comme un fils des Aryas.

CALIBAN.

Oh! tais-toi donc. Le langage, je m'en passais

fort bien. Comment Prospero n'a-t-il pas vu que, le langage qu'il me donnait, je l'emploierais à le maudire? Prospero est un sot. Chacun pour soi. Il m'a tout appris, me dis-tu? il a eu tort. A sa place, je ne l'aurais pas fait. Qu'est-ce qui l'y obligeait? Je ne lui avais rien demandé.

ARIEL.

C'est horrible, ce que tu dis. Alors il ne faut pas que celui qui est plus élevé cherche à élever les autres?

CALIBAN.

Si j'étais gouvernement, je m'en garderais bien. Ah! par exemple,... s'imaginer que celui dont on agrandit la personne ne voudra pas exister pour son compte!... Tout être est ingrat. Tout effort pour élever une autre personne se tourne contre l'éducateur. Chacun selon sa force. Le crocodile n'a pas une grande bouche pour ne pas s'en servir. Maudire est ma nature; je ne peux me retenir

d'insulter. Me donner le langage, c'était m'armer pour cela. Je n'ai pris de la langue des Aryas que l'ordure et le blasphème. C'est plus fort que moi, je ne peux m'empêcher de maudire.

ARIEL.

Tu voulus aussi violer Miranda.

CALIBAN.

Après tout, nous aurions peuplé l'île. Les hommes se valent. Son père me devait un salaire. Je fendais son bois, j'allumais son feu, je portais l'eau ; sans moi, il n'aurait connu ni champs ni arbres.

ARIEL.

Tu me scandalises et tu m'irrites, autant que je peux être irrité. Je ne peux te réfuter ; car réfuter n'est pas mon fait. Pour moi, je sers l'idée avec bonheur. Après la catastrophe du navire dans l'île enchantée, mon maître me promit la liberté.

« Retourne aux éléments, me dit-il ; sois libre et porte-toi bien. » De jour en jour, j'ai cru qu'il allait me lâcher, et, chaque jour depuis, il m'appelle son petit oiseau, son gentil Ariel, et moi je reste, et je ne lui rappelle pas seulement sa promesse. Il fait ici de si belles choses !...

CALIBAN.

Ah ! pour cela, par exemple, ça m'est bien égal.

ARIEL.

Des choses très supérieures à ce qu'il faisait dans l'île.

CALIBAN.

Oui, c'était charmant ! Des crampes, des tiraillements horribles, des serpents, des hérissons sous les pieds, des scies, des râpes, des lardoires, des tenailles qui vous étiraient, vous torturaient, enfin une géhenne de tous les jours. Et puis voilà ce qu'il y avait de honteux, Ariel. Ah ! toi, tu ne sens pas cela. Tu es religieux, soumis ; tu acceptes ta

place comme providentielle. Prospero régnait sur nous par des images fausses. Il nous trompait, et rien n'est plus humiliant que d'être trompé. Ces diablotins qui me faisaient tomber dans des fondrières, ces petits singes qui m'agaçaient par leurs grimaces, ces chats enragés qui me mordaient les jambes, c'était horrible, et ce n'était pas vrai. Ah! maraud, cette injure-là, je ne te la pardonnerai jamais. Quand le peuple s'apercevra que les classes supérieures l'ont mené par la superstition, tu verras quelle vie il fera à ses anciens maîtres. Cet enfer par lequel on nous effraye n'a jamais existé. Ces monstres que créaient les prestiges de Prospero étaient imaginaires; mais ils me tourmentaient comme s'ils avaient été réels. Prestige! attendez un peu, vous verrez que bientôt il n'y en aura plus.

ARIEL.

Tu servais par crainte; moi, je sers par amour. Ce qu'il cherche est si beau, que je suis heu-

reux d'y contribuer en obéissant. Oui, j'ai pour lui un culte au moins d'hyperdulie. Il n'est pas Dieu ; mais il travaille pour Dieu. Il croit que Dieu est raison et qu'il faut travailler à ce que Dieu, c'est-à-dire la raison, gouverne le monde de plus en plus. Il cherche des moyens pour que la raison soit armée et règne effectivement.

CALIBAN.

Balivernes ! Sétébos, le dieu de ma mère, valait bien mieux que ce Dieu intangible dont tu me parles sans cesse. Sétébos, lui, montrait sa puissance par des effets visibles. Chaque matin, sa caverne était pleine de têtes fraîchement coupées, les joues percées d'un couteau. Quant au Dieu des chrétiens, c'est le Dieu des faibles et des femmes. Les faibles, on verra comme je les traiterai. Et les femmes ! Eh ! mesdames, Sétébos tient une hache, et c'est un dieu galant. Ah ! coquin de Prospero, tu verras s'il est permis de réduire comme cela en vasselage les fils de la terre.

ARIEL.

Adieu; entre toi et moi, il n'y a pas d'échange d'idées possible. Reste là comme une baleine échouée, comme un marsouin vide de souffle. Quant à moi, je retourne dans l'air pur attendre les ordres du génie qui m'a fait l'honneur de me prendre pour l'exécuteur de ses volontés.

Ariel s'envole, en rendant quelques accords harmonieux.

CALIBAN.

Oh! enfer! mes os craquent, mes nerfs crient, mes muscles sont tiraillés comme par les clefs à ressort d'un violon; mes fibres, distendues par de petits leviers, vont se rompre. Mon genou est percé par un clou, et il faut marcher. Puis un archet infernal joue sur le tout. Grâce, grâce, seigneur Prospero! je servirai.

SCÈNE II.

PROSPERO, ARIEL, puis UN GARDE.

Dans le cabinet de Prospero. — Fourneaux, alambics, cornues, récipients plongés dans des bains de mercure, sous chacun desquels on entend un léger crépitement.

PROSPERO.

Ainsi, mon Ariel, tu veux m'être toujours fidèle. Vingt fois je t'ai dit : « Tu vas être libre, Ariel. » Je te garde toujours.

ARIEL, visible.

Comme il vous plaira, seigneur. Que ferais-je de ma liberté, si ce n'est de m'absorber dans les éléments dont vous m'avez tiré ? C'est par vous que j'existe. Je vous aime, et j'aime ce que vous faites.

Le frémissement des esprits sous les récipients produit un accord presque imperceptible. Air à composer par Gounod.

PROSPERO.

Ce que je fais, mon gentil ami, je l'ignore moi-

même ; mais je suis sûr d'être l'instrument d'une volonté qui cherche. La nature ne se connaît pas. Toi, par exemple, petit oiseau bleu, te sentais-tu, avant que je t'eusse recueilli de la grande mixture universelle où tu étais perdu, en appelant, concentrant, massant en noyau diaphane ce qui auparavant était épars ? Le sel est dans la mer ; il s'agit de l'en extraire. La vie est dans l'air, la feuille d'arbre sait l'en tirer ; faisons comme elle. Analyse et synthèse, voilà la science. Être maître des esprits de la nature et leur donner une personnalité distincte, voilà ce que je veux.

ARIEL.

Les esprits sont alors des forces perdues dans la nature, des êtres qu'on ne voit à l'état pur que si la science les extrait.

PROSPERO.

Parfaitement bien. Tout cela veut exister, mais n'existe pas encore. C'est ce que certains de mes

confrères appellent *gaz*. Chacun des récipients que tu vois est la prison d'un *gaz*. Comme presque tous cherchent à monter, la petite coupole de ces récipients est pour eux une prison. Celui-ci vient de l'eau, et pourtant un jour il donnera la lumière. Cet autre est l'essence de la vie et du feu.

Harmonie provenant de la vibration des gaz.

ARIEL.

O sons célestes, frères des miens ! Qu'on est heureux de servir à des créations si sublimes ! Sans doute, tu as des entretiens avec quelqu'un, qui est ton dieu, comme toi tu es le mien ?

PROSPERO.

Non, Ariel. Le Dieu éternel ne se révèle pas face à face. Il ne se montre pas dans des apparitions matérielles, et ce qu'on a dit de ses incarnations est douteux. C'est lui qui est le génie de l'homme de génie, la vertu de l'homme vertueux, la bonté

de l'âme tendre, l'effort universel pour être et être de plus en plus. Sa vraie définition est l'amour. C'est grâce à lui que rien n'est infécond, que chaque monde tire de son sein tout ce qui est susceptible d'en sortir. C'est lui qui se réalisera pleinement quand la science ceindra la couronne monarchique et régnera sans rivale. Alors la raison rendra au monde sa beauté perdue. Oh ! programmes excellents des souverains d'alors :

A Pæstum, semer des roses,
Planter de cèdres le Liban.

Entre un garde.

LE GARDE.

Votre Altesse sait sans doute que tout est prêt au palais de Milan pour la fête du soir. Le soleil baisse, et il faut trois heures pour aller d'ici à Milan.

Ariel disparaît, Prospero sort.

ACTE II.

Le jardin du palais de Milan.

SCÈNE PREMIÈRE.

CALIBAN, CACHÉ; GONZALO, ORLANDO, ERCOLE, GRIFFONETTO, RUGGIERO, RINALDO, BALDUCCI, BEVILACQUA, WAGNER, SIMPLICON, LIONARDO, TRINCULO, JACINTO, GASPARONE, IMPERIA, ZITELLA, ANGIOLINO, JACOMINO, BUTTADEO, JEUNES GENS, SEIGNEURS, MUSICIENS, MESSAGERS, BOURGEOIS DE MILAN, COURTISANES.

Le palais est brillamment illuminé. Perron décoré de géants, se détachant en noir au milieu des lumières. Hautes fenêtres ouvertes, par lesquelles on voit les lustres de l'intérieur. Longues galeries entourées extérieurement d'arbres exotiques. Troupes de musiciens établis sous les bosquets. Des compagnies de gentilshommes vont et viennent. Quelques courtisanes servent de centre à des groupes d'admirateurs. Des bourgeois de Milan se promènent en costume plus simple. — Orlando et Ercole passent en se donnant le bras.

ORLANDO.

Je vous le dis, seigneur Ercole, le duc se perd et nous perd avec lui.

ERCOLE.

Voilà quatre ou cinq mille ans, dit-on, et peut-être y a-t-il bien plus longtemps, que le monde est en train de se perdre, et pourtant il va toujours. Tout ici-bas tombe et se relève; la roue de fortune a pour habitude de tourner sans cesse.

ORLANDO.

Oui, mais aussi combien s'y rompent le cou! Le duc est un savant, un philosophe; ces gens-là doivent rester dans leur bouge. Je crains que nous ne voyions la révolution du mépris.

ERCOLE.

Ah! pas mal! Les hommes, en effet, ne respectent que celui qui les tue. Quand le hasard leur donne pour souverain un sage, ils disent : « Fi donc! quelle honte! »

Ils passent. — Entrent en scène Griffonetto, Ruggiero et quelques autres.

GRIFFONETTO.

On verra sortir de la boue des monstres comme on n'en a pas connu jusqu'ici.

RUGGIERO.

Je ne crois pas aux monstres. Je n'en ai jamais vu.

GRIFFONETTO.

Et Caliban ?

RUGGIERO.

Eh bien, Caliban était un monstre pendant qu'il était dans l'île magique. Maintenant, cette grande école de canaille populaire qui s'appelle Milan l'a bien formé. Il n'est plus qu'ivrogne et paresseux. Avec un pot de vin, on le tient en repos tout un jour. Ah ! qu'on civilise les monstres à bon marché !

Ercole et Orlando ont rejoint ce groupe.

ORLANDO.

Et les scélérats, vous ne comptez pas avec eux ?

RUGGIERO.

Il n'y a pas de scélérats.

Tous éclatent de rire.

ORLANDO.

Et la potence ? comment appelles-tu ceux qu'on y pend ?

RUGGIERO.

On trouve bien rarement ces gens-là sur son chemin.

Le groupe se disperse.

Entrent en scène Rinaldo, Balducci et d'autres.

RINALDO.

Parvenir, voilà la vie, selon moi.

BALDUCCI.

Parvenir à quoi ? On passe sa vie à poursuivre un but. Le but atteint, on voit que ce n'est rien.

Les différents groupes se réunissent.

ERCOLE.

Il vaut mieux, en effet, servir une cause, car la cause vous survit.

BALDUCCI.

Allez donc ! elle meurt avant nous. Dès qu'une idée qui a passionné l'opinion a réussi, on en voit les défauts ; on s'en dégoûte, et la génération qui suit se met à défaire ce que vous aviez fait avec tant de conviction : la mode est tout.

ORLANDO.

L'attachement à la famille corrige ce que la destinée individuelle a de frivole.

RUGGIERO.

Oui, aux yeux des esprits peu philosophiques. Pour se renfermer dans l'horizon de la famille, il faut être persuadé que la famille dont on fait partie est la meilleure de toutes. Or, les autres étant persuadés, de leur côté, de la même chose, il n'y a pas de chance pour que tous aient raison. Préjugé, vanité, voilà la base de la vie. La philosophie, qui détruit les préjugés, détruit la base de la vie.

ORLANDO.

Le patriotisme a plus de solidité.

RUGGIERO.

Je ferai le même raisonnement que tout à l'heure. Pouvez-vous croire que votre patrie ait une excellence particulière, quand tous les patriotes du monde sont persuadés que leur pays a le même privilége? Vous appelez cela préjugé, fanatisme chez les autres. Il faut être taupe pour ne pas voir que les autres portent le même jugement sur vous.

TRINCULO, courant çà et là avec son hochet.

Je n'ai jamais vu de fête qui ressemblât autant que celle-ci à un enterrement. Tout le monde est philosophe. Je n'ose hasarder la moindre bêtise. Prospero n'entend rien au comique, et tous ces messieurs, ce soir, sont trop graves pour faire attention à un pauvre fou. Les fous, pourtant, sont quelquefois les sages.

Le groupe d'Imperia s'approche.

JACINTO.

Oui, cette tête charmante sera un jour une tête de mort.

IMPERIA.

Oh ! le joli compliment, Jacinto! Faites-vous donc moine, si vous prétendez à tant de philosophie. Il ne faut regarder ni de si près ni de si loin. Vous faussez également la vision de votre œil, et si vous mettez l'objet sur vos yeux et si vous le posez hors de votre portée. De ce qu'une chose est éphémère, ce n'est pas une raison pour qu'elle soit vanité. Tout est éphémère, mais l'éphémère est quelquefois divin. Voyez le papillon : c'est moins un animal à part que la floraison d'un autre animal. Le papillon est un âge du vermisseau, comme la fleur est un moment passager de la plante. Une créature peu douée en apparence, peu riche de vie et de conscience, condamnée, vous le diriez, à ne représenter dans la nature que la laide et pâle existence, à faire nombre et à remplir un des

vides de l'échelle infinie, s'éveille tout à coup. L'insecte lourd et rampant devient ailé, idéal ; sa vie est tout aérienne ; être de terre, pétri de grossières humeurs, il devient hôte de l'air et fils du jour. Qui a fait cette merveille ? L'amour. — Le papillon, c'est la période d'amour. N'admirez plus s'il épand ainsi ses ailes, s'il caresse toute fleur, s'il poursuit çà et là son joyeux caprice. Tout est d'or à ses yeux, tout nage pour lui dans cette atmosphère embrasée qui fait la beauté des choses. Heureux être! Il s'épanouit à son heure, il rejette sa lourde robe de boue; il s'enivre, il mène durant quelques moments la plus céleste des vies, puis il meurt. Il ne fleurit que pour mourir. Sitôt qu'il a pu assouvir sa soif, sitôt qu'il a bu sa pleine coupe de joie, il se dessèche. Heureux! Pour lui, aimer, c'est vivre; avoir aimé, c'est mourir ! Je ne doute pas que, durant ce court espace, il ne se condense en la conscience de ce petit être tant de volupté, que sa vie fugitive ne l'emporte sur celle des plus puissantes créatures

et ne dépasse de beaucoup en valeur celle de la grande majorité des hommes. — Court et brillant éclair, fleur d'un jour, salut à toi, ô bien-aimé de Dieu, à toi dont la vie resserre en quelques heures ces trois moments divins : fleurir, aimer, mourir!

ORLANDO, ERCOLE, RUGGIERO, ensemble.

Bravo, Imperia !

IMPERIA.

Ne me croyez pas frivole. Le devoir de la femme, c'est la beauté ; mais la beauté est un art difficile. La beauté veut être exclusivement cultivée. Ce qui peut y nuire doit être évité. Or, toute passion, toute opinion nuit à la beauté. La naine, surtout, rend laid ; elle fait grimacer.

Elle passe. — Jacinto et Ercole restent au milieu de la scène.

ERCOLE.

Vous savez le secret de sa beauté : c'est que son corps offre en tout la proportion sesquialtère.

JACINTO.

Comment diable avez-vous fait pour le mesurer ?

Il passe. — Entre Zitella entourée de très jeunes gens.

ZITELLA.

Mon Dieu, quels hommes vous êtes ! C'est vrai, ce que que vous dites ; mais à quoi sert de le dire ? Il vaut mieux s'amuser que de disserter ainsi sur l'amusement.

BALDUCCI.

Elle a raison : trop penser fait mal à la tête.

ZITELLA.

Et surtout au cœur. Certainement, il y a des choses tristes ; il n'y faut pas penser, c'est si facile. Quand on a du goût pour ces choses-là, on se fait ermite. Celui qui s'amuse ne s'occupe pas à se tourmenter ainsi. On n'est philosophe que quand on s'ennuie. Cela tient au vieux duc. Que

faire avec un vieillard qui n'a plus de sensations ? Toujours avec ses livres et ses sorciers !...

Les vins circulent, la musique redouble.

BALDUCCI.

Le plaisir élégant ; eh oui ! il n'y a que cela de solide.

BEVILACQUA.

Jouir, alors, est le but de la vie.

BALDUCCI.

Sans doute.

BEVILACQUA.

Mais tous peuvent faire le même raisonnement, et alors tous voudront jouir. Or il n'y a pas dans le monde de jouissances pour tous.

BALDUCCI.

On réprimera les importuns.

BEVILACQUA.

Avec quoi ?

BALDUCCI.

Avec des gens armés?

BEVILACQUA.

Où prendrez-vous ces gens armés!

BALDUCCI.

Partout; on les payera.

BEVILACQUA.

Et si vos soudoyés trouvent leur avantage à vous étrangler, à s'emparer de la ville?... Le mercenaire finit toujours par être le maître de celui qui le paye.

BALDUCCI.

Oui, c'est un danger.

BEVILACQUA.

Il vaut mieux s'appuyer sur la nation.

BALDUCCI.

Qu'est-ce que la nation?

BEVILACQUA.

La nation, c'est l'Italie.

ORLANDO.

Non, la nation, c'est Milan.

ERCOLE.

Peu importe. La nation, de quelque manière que vous la conceviez, ne répondra jamais qu'aux intérêts du petit nombre. Le grand nombre sera sacrifié. Comment décider les gens à se faire tuer pour un état de choses qui ne profite qu'à un petit nombre de privilégiés?

SIMPLICON.

Il faut les éclairer, les instruire.

ORLANDO.

Que dites-vous? Se faire tuer est une grande naïveté; car rien ne vaut la vie pour l'individu.

N'être plus est la pire chose qu'il y ait. La victoire n'est pas une récompense pour le mort ; celui qui est tué est le vrai vaincu ; l'essentiel dans une bataille est donc de ne pas être tué. Voilà les raisonnements de la conscience claire, réfléchie, égoïste. Il faut conserver un vaste réservoir d'ignorance et de sottise, une masse de gens assez simples pour qu'on puisse leur faire croire que, s'ils sont tués, ils iront au ciel, ou que leur sort est digne d'envie. On fait un troupeau avec des bêtes ; on n'en fait pas avec des gens d'esprit. Si tous les gens avaient de l'esprit, personne ne se sacrifierait, car chacun dirait : « Ma vie vaut celle d'un autre. » On n'est héroïque que par le fait de ne pas réfléchir. Il faut donc entretenir une masse de sots. Si les bêtes s'entendaient, les hommes seraient perdus. L'homme règne en employant une moitié des animaux à mater les autres. De même, l'art politique consiste à couper le peuple en deux et à dompter une des moitiés avec l'autre. Pour cela, il faut abrutir une des moitiés, la bien

séquestrer et séparer du reste; car, si le peuple armé et le peuple non armé s'entendaient, la situation serait perdue.

RUGGIERO.

Bien dit. Il y a une chose qui me fait toujours rire, quand les Turcs et les Chrétiens se font la guerre. Tous se battent sans être nourris ni payés; ils se tiennent pour assurés que, s'ils sont tués, ils vont en paradis. Or les uns ou les autres se trompent; car, si le paradis des Chrétiens existe, celui des Turcs n'existe pas, et cela me fait craindre que ni l'un ni l'autre n'existe! Il est impossible que ces combattants acharnés aient raison à la fois; mais il se peut qu'ils aient tort à la fois. En tout cas, les uns ou les autres sont payés et menés au combat avec de faux billets sur la vie future. Il faudrait que cela fût défendu; car cela crée une infériorité aux nations civilisées qui ne croient pas à la valeur d'un pareil papier. C'est comme si une nation fabriquait de faux billets, de la fausse monnaie aux dépens des autres États. Nos soudards veulent

être payés en ce monde, et ils riraient fort de ceux qui ajourneraient le versement de leur solde au paradis.

ORLANDO.

Chose étrange qu'on ait pu amener des millions d'hommes à se faire tuer pour des êtres collectifs qui ne sont personne de déterminé !

RUGGIERO.

Après tout, à l'heure qu'il est, ces gens-là, fussent-ils morts dans leur lit, seraient morts tout de même.

ORLANDO.

Oui, tout est vain, excepté la joie de l'heure présente. Égoïsme et dévouement se valent.

BALDUCCI.

Que l'ordre du monde repose sur peu de chose ! Je fais souvent une réflexion singulière, c'est que le meilleur moment pour un État, c'est quand ses gens de guerre sont battus. Comme alors le gou-

vernement est aimable ! comme les gens d'armes sont polis ! comme les princes sont doux, portés aux réformes ! On peut même dire que les réformes ne se font bien que dans ces moments-là.

On sent dans l'assemblée une certaine agitation. Ercole et Jacinto passent, causant ensemble.

ERCOLE.

Il y a des choses vraies théologiquement qui ne le sont pas philosophiquement. Tous les docteurs de Padoue sont d'accord là-dessus.

JACINTO.

Alors vous ne croyez pas que les os de saint Antoine de Padoue fassent des miracles ?

ERCOLE.

Pardon ; ils en font théologiquement parlant, mais philosophiquement parlant, les os d'un chien mort (*ossa canis mortui,* disait mon maître) en feraient tout autant, si l'on s'imaginait que ce sont ceux de saint Antoine.

JACINTO.

Je comprends; mais je suis superstitieux, et je ne peux me figurer qu'aucun être ne s'occupe de nous.

Des messagers du dehors se montrent dans le jardin et disent quelques mots aux différents invités.

BEVILACQUA.

Au lieu de danser, il vaudrait peut-être mieux s'armer.

ORLANDO.

Prospero sera probablement le dernier averti.

ERCOLE.

C'est d'ordinaire ainsi.

RUGGIERO.

Il ne faut pas se monter la tête. On prend l'habitude de tout, même de la fièvre. Les États usés sortent des plus grands maux par la débilité de leur tempérament, de même que les gens affaiblis résistent à une atmosphère méphitique mieux

que les hommes vigoureux, ayant déjà pris l'accoutumance de ne respirer qu'à moitié.

Le groupe des artistes entre.

ANGIOLINO.

Je vous ai déjà dit que l'artiste et tous ceux qui réjouissent le cœur de l'humanité vivent d'aumônes. Leur part est la meilleure : leurs services sont de ceux qui ne se payent pas.

JACOMINO.

Un peu de fortune est pourtant bien agréable.

JACINTO.

Tu ne tiens pas compte d'une chose, c'est que nous nous amusons en même temps que nous travaillons. La besogne pour laquelle on nous paye, nous la ferions pour rien, pour notre plaisir.

JACOMINO.

Moi, j'ai vécu des mois dans une soupente.

ANGIOLINO.

Moi, c'est beaucoup plus drôle. J'ai dormi un an dans un coffre.

JACINTO.

C'est comme cela; il faut qu'il y ait des artistes et qu'ils soient pauvres. Les amateurs riches ne feront jamais rien de bon.

GASPARONE.

Tous nous sommes des malades, des arbres en espalier, faits pour produire des fruits, non de vrais arbres aux formes libres. Pour moi, ma tête énorme et mes forts biceps m'ont toujours nui et sont cause de l'embarras que j'éprouve en société. Ma grosse tête me fait paraître gauche. Aucune femme n'a consenti à m'aimer.

LIONARDO.

Bravo, mon confrère! notre sort est le même.

WAGNER, qui écoutait tout d'un air sournois.

Moi, je prétends que, tous tant que vous êtes, vous n'êtes pas des artistes. Vous ne savez pas l'esthétique. On ne l'enseigne pas dans les universités de votre pays.

TOUS ENSEMBLE.

Qu'est-ce qu'il dit?

WAGNER.

C'est comme la pédagogie. Voilà deux sciences que les autres nations n'ont pas. C'est là notre supériorité, à nous autres Allemands. On les enseigne dans nos universités.

JACINTO.

Nous ne comprenons pas. Chez lui, on forme les artistes dans les universités, et on a des procédés pour faire éclore les grands hommes?

JACOMINO.

A ce qu'il paraît.

ANGIOLINO.

Moi, je pense que les grands hommes viennent sans pédagogie dans les pays où la graine en existe. On ne les fera pas pousser là où le sol ne les porte pas. On n'enseigne pas à faire du beau. L'artiste qui résout ce difficile problème, sans trop se rendre compte de ses procédés, est le véritable esthéticien.

LIONARDO.

Vous avez raison; mais il n'y a de sérieux que la science; seule elle ne passe jamais de mode; car la science répond à une réalité; savoir, c'est pouvoir. Prospero, qui aspire à posséder les forces de la nature, est le plus grand de nous.

Les groupes se mêlent.

CALIBAN, caché derrière un buisson, assiste à la fête.—A part.

Je n'ai pas ma place à cette fête, et je ne puis pas dire que je le regrette beaucoup. Aller et venir ainsi n'a rien de bien amusant. A leur place, je

préférerais passer le jour étendu dans une cave bien fraîche, près d'un tonneau ouvert. Est-il juste cependant que je n'en sois pas? Les droits de l'homme sont les mêmes pour tous. Ce doit être un avantage, puisque c'est un privilége. Et, quand même ce ne serait pas un avantage selon mes idées, il suffit qu'ils l'envisagent ainsi pour que je sois blessé. Ici, à Milan, je me sens de plus en plus élevé à la dignité de citoyen.

TRINCULO, courant çà et là.

Ainsi pas la moindre sottise à placer! O soirée de fin du monde! Au train dont vont les choses, je crois que ce soir Caliban lui-même serait philosophe.

En furetant, il découvre Caliban derrière le buisson.

Oh! la bonne chance! Voici mon affaire. (A Caliban.) Eh! mon ami l'ours, voici le cas de se montrer à la compagnie.

S'emparant de Caliban, il lui jette une corde au cou, et l'entraîne en le frappant de son hochet.

Voyez, seigneurs, voici la bête; voyez, voyez! A volonté, ours ou cachalot. Danse, l'ami!

BEVILACQUA.

Ce n'est pas prudent. Par le temps qui court, Caliban a peut-être de l'avenir.

Grand mouvement dans l'assemblée. Prospero paraît sur le perron du palais.

SCÈNE II.

LES MÊMES, PROSPERO.

PROSPERO.

Rangez-vous, seigneurs, pour assister à la fête que mon art me permet de vous donner. Approche, Ariel.

Musique exquise annonçant l'approche d'Ariel invisible.

Et maintenant, mon Ariel, montre ce que je sais faire pour l'illusion des yeux. Les illustres seigneurs ici rassemblés voudraient d'abord voir les dieux antiques, la nature tout entière en un Olympe lumineux, des dieux de chair sentant et pensant comme nous.

Le ciel s'ouvre; une vaste aurore boréale part du zénith; un

prodigieux entassement de dieux, de génies, de nymphes, de demi-dieux monte et descend dans les rayons de lumière. Puis une tempête confond tous ces êtres divins dans une ronde immense qui tourbillonne. L'ordre se fait insensiblement et, peu à peu, tous les dieux apparaissent rangés autour de la table d'un festin.

Assistez maintenant, seigneurs, au festin des dieux. Au centre est Jupiter, devenu avec le temps *optimus maximus*.

Dans la partie inférieure de l'apparition, on voit les têtes innombrables de la foule des mortels.

VOIX QUI SORT DE LA FOULE.

Il est juste d'adorer ce Dieu bon et miséricordieux. Il faut le prier.

BUTTADEO, le juif éternel, s'élève de la foule, le front couvert d'un voile où se dessine le nom de Jéhovah.

Erreur! erreur! Je proteste. Votre Dieu ne saurait être juste et miséricordieux. Le mien a fait le ciel et la terre; il fait tout dans le ciel et sur la terre; il est juste et bon.

VOIX DE LA FOULE.

S'il fait le monde tel qu'il est, comment est-il juste? Le monde n'est ni juste ni bon.

BUTTADEO.

Le mal vient de ce qu'on n'observe pas la Loi. Si la Loi était observée, le monde serait parfait.

Sourires.

PROSPERO.

Vous souriez, messieurs, prenez garde! La Loi est un essai pour réaliser une société juste. Essai imparfait; mais toutes les tentatives de réforme de la société au nom de la justice se grefferont sur cette tige-là. (A Ariel.) Ariel, il est temps de nous montrer les dieux de l'avenir.

A gauche apparaissent des géants aux jambes et aux bras énormes, tout en acier poli. Leurs jointures se meuvent grâce à de puissantes articulations excentriques. Sur chaque jointure, un godet d'huile qui lubrifie l'articulation est arrangé de manière à ne se renverser jamais. Sous eux, un tube incandescent qui est leur âme. Ils semblent manger du charbon. — Ces dieux d'acier se précipitent sur la table des dieux de chair, brisent tout, tuent, écrasent. Effroyable désordre. Les nymphes, dryades, toute la nature enchantée, s'enfuient éperdues.

VOIX DE LA FOULE DES MORTELS.

C'en est fait des dieux de chair. Nous allons

voir le règne des dieux d'acier. Peut-être seront-ils bons et justes.

BUTTADEO.

N'en croyez rien. Il n'y a de juste que mon Dieu, qui a fait le ciel et la terre. Il n'y a pas d'autre Dieu que lui.

Après avoir mis en fuite les dieux de chair, les dieux d'acier se battent entre eux. Le monde est plein d'un affreux cliquetis de métal.

VOIX DES MORTELS.

Nous pensions que la science était la paix et que, le jour où le ciel n'aurait plus de dieux, ni la terre de rois, on ne se battrait plus.

Grand éclat de rire. Coup de vent froid. Ténèbres, chaos. Diasyrmos, armé d'un violon discordant, survit seul et joue, pendant que l'apparition se dissipe, un morceau d'un rythme grotesque.

PROSPERO, debout sur le perron du palais.

Soyez remerciés, seigneurs, d'avoir assisté à cette fête, où votre présence a fait régner la joie. Votre vieux duc n'en verra plus d'autre. Restez toujours jeunes, et que Dieu vous tienne en joie.

Je pars pour ma retraite de Pavie, où, sur trois pensées, j'en aurai habituellement deux pour la mort.

GONZALO, s'approchant, dit au duc à voix basse :

Monseigneur, si vous vouliez bien coucher ce soir dans votre palais de Milan, vos livres ne seraient que peu de temps solitaires, et peut-être la chose publique y trouverait-elle son profit. La ville présente tous les symptômes d'un corps malade. Elle a la fièvre. Les chefs de quartier appellent le peuple aux armes; on entend les propos les plus séditieux.

PROSPERO.

Dans mon cabinet, Gonzalo, j'ai plus de puissance que dans mon palais de Milan.

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

CALIBAN, SIMPLICON, UN CLERC, HOMMES DU PEUPLE.

La scène se passe sur la place de Milan. — Grande foule. Conversations animées. Caliban va et vient dans la foule et parle avec animation.

PREMIER HOMME DU PEUPLE.

C'est chose hors de doute que jamais prince ne mérita autant que celui-ci la colère de son peuple.

UN CLERC.

Rex est qui regit. Ergo non est rex qui non regit. A bas le fainéant !

DEUXIÈME HOMME DU PEUPLE.

Dites le malfaisant. Ah ! si l'on m'écoutait, il

n'y aurait plus de ces gens qui s'engraissent de la sueur du peuple.

AUTRE HOMME DU PEUPLE

Et qui s'amusent à nos dépens. Avec cela, ils s'amusent drôlement. A leur place, je me ferais d'autres plaisirs.

CALIBAN.

Il y a surtout que nous sommes exploités

PREMIER HOMME DU PEUPLE.

Qu'est-ce qu'il dit?

DEUXIÈME HOMME DU PEUPLE.

Ce qu'il dit est très clair. Tu es l'ouvrier de ton maître, dont tu as été l'apprenti. Il gagne sur ce que tu fais.

PREMIER HOMME DU PEUPLE.

C'est vrai.

DEUXIÈME HOMME DU PEUPLE.

Est-ce juste?

PREMIER HOMME DU PEUPLE.

Non, évidemment; c'est moi qui travaille et lui qui gagne.

TROISIÈME HOMME DU PEUPLE.

Que c'est clair, cela! nous sommes tous exploités.

CALIBAN.

A qui la faute?

PREMIER HOMME DU PEUPLE.

Il est laid; mais comme il raisonne bien!

CALIBAN.

A qui la faute, dis-je?

HOMME DU PEUPLE.

Eh bien, dis-nous-le.

CALIBAN

Au gouvernement, parbleu!

AUTRE HOMME DU PEUPLE.

Oh! comme c'est juste; le gouvernement est chargé de tout; donc, quand cela va mal, il y a de sa faute.

AUTRE HOMME DU PEUPLE.

C'est évident.

SIMPLICON.

Le grand mal, c'est que le peuple n'est pas instruit.

CALIBAN.

Tais-toi donc. Le prince, le palais, voilà le mal.

HOMME DU PEUPLE.

Bien dit. Il a raison.

VOIX NOMBREUSES.

Vive Caliban! Caliban chef du peuple!

CALIBAN.

Pour le moment, il ne s'agit pas de parler.

L'homme qui vous a fait tout ce mal est méchant, retors, inouï. Il s'agit de le prendre et de l'empêcher de recommencer. Ne croyez pas que ce soit facile. Il tient à son service des esprits aussi malfaisants que lui, et surtout un damné joueur de violon, dont les ruses sont incroyables. Déjà une fois j'avais trouvé moyen de lui river un clou dans la tête. J'en suais déjà de plaisir; paff!... tout fut déjoué. Défiez-vous; c'est plus difficile que vous ne pensez. Confiez-moi l'ordre et la marche de l'affaire. Il est distrait; parfois il ne pense à rien; il faut le surprendre. Je vous conduirai par des portes et des couloirs que je connais. L'essentiel est de mettre d'abord la main sur ses livres. Ces livres d'enfer, ah! je les hais; ils ont été les instruments de mon esclavage. Il faut les prendre, les brûler. Un autre pourrait s'en servir. Guerre aux livres! Ce sont les pires ennemis du peuple. Ceux qui les possèdent ont des pouvoirs sur leurs semblables. L'homme qui sait le latin commande aux autres hommes. A bas le latin!

Donc, avant tout, prenez-lui ses livres. Là est le secret de sa force. C'est par là qu'il règne sur les esprits. Cassez-lui aussi ses cornues de verre et tout son outillage. Sans ses livres, il sera comme nous. Quand il sera comme nous, la besogne sera faite aux trois quarts. Il est vieux et faible de corps; sa garde ne compte pas. L'argent qu'il devait lui donner, il l'employait en livres et en cornues de verre. Vous pourrez très facilement ou l'étrangler, ou le mettre dans une cage pour mourir de faim, ou le forcer à se faire moine. Oh! quand vous aurez brûlé ses livres, vous pourrez être généreux. Mais, d'ici là, pas de pitié!

Applaudissements universels.

UN CLERC.

Chaque révolution produit son grand homme. Le grand homme de celle-ci, c'est Caliban, le grand citoyen Caliban.

UN HOMME DU PEUPLE.

Courage, Caliban! Décrète le bonheur de tous.

CALIBAN.

Plus tard. Pour le moment, guerre aux livres. Croyez-moi; ne perdez pas de temps.

UN HOMME DU PEUPLE.

Quel bon sens a ce Caliban! D'où est-il? Comme c'est clair, ce qu'il dit! Il aime le peuple.

TOUS ENSEMBLE.

Vive Caliban!

On le conduit en triomphe au palais.

SCÈNE II.

Dans la grande salle du palais.

CALIBAN, HOMMES DU PEUPLE.

La salle est remplie d'une foule compacte. Grande poussière; gens debout sur les tables et pérorant. Au fond de la salle, Caliban sur une estrade, entouré des capitaines du peuple. Tout le monde raisonne et gesticule.

HOMME DU PEUPLE.

Enfin, on va donc voir la suppression des abus!

AUTRE HOMME DU PEUPLE.

Qu'est-ce qu'un abus?

PREMIER HOMME DU PEUPLE.

C'est ce qui est injuste. Tous les hommes sont égaux; ce qu'on fait pour les uns au détriment des autres doit être interdit.

SECOND HOMME DU PEUPLE.

Mais il y en a qui naissent plus forts et plus intelligents que les autres. Est-il juste de les mettre à la portion congrue?

PREMIER HOMME DU PEUPLE.

Oui; tant pis pour eux.

AUTRE.

Mais il y a les femmes, qui naissent plus faibles. N'est-il pas juste qu'elles soient protégées?

AUTRE.

Non; tant pis pour elles. Le grand abus, c'est Dieu, qui fait tout pour les uns et si peu pour les autres. Il faut corriger ses préférences et réparer ses injustices.

AUTRE.

Mais qui réglera tout cela? Qui sera le gouvernement?

AUTRE.

Personne. Nous serons tous libres.

AUTRE.

Je ne vois pas bien comment, si tous sont égaux, on sera libre. Les forts réclameront leur part. Qui les contiendra?

AUTRE.

Le peuple, au nom de la fraternité.

AUTRE.

Et ceux qui ne voudront pas de la fraternité?

AUTRE.

La mort.

Procession de corps de métiers, précédés de leurs bannières, apportant chacun une pétition.

HOMME DU PEUPLE.

Et comment vivra le peuple?

AUTRE.

De son travail.

AUTRE.

Et qui fera travailler le peuple?

AUTRE.

Les riches. Ah! qu'ils s'avisent de ne pas faire aller les arts de luxe, on verra...

AUTRE.

Il y aura donc des riches? Vous me disiez tout à l'heure que tous seraient égaux...

Nouvelle procession.

AUTRE.

L'impôt ne sera plus employé qu'à donner des places aux citoyens pauvres.

AUTRE.

Je croyais qu'il n'y aurait plus d'impôts Et puis, dites-moi, qui défendra Milan contre ses ennemis?

AUTRE.

Laissez donc. Quand nous serons libres, tout le monde nous craindra.

AUTRE.

Oui; vive Milan! guerre à Côme, à Vérone, à Verceil, à Novare!

AUTRE.

Que dites-vous! Pour faire la guerre, il faut de l'argent et des hommes de guerre. Vous avez supprimé l'impôt. Et, si vous avez des hommes de guerre, ils seront vos maîtres.

AUTRE.

Allons donc! A bas les détracteurs du peuple! A bas l'impôt! A bas les riches! Vive Milan victorieuse et grande!

AUTRE.

Vivent les patriotes!

Redoublement de pétitions et de processions.

CALIBAN, abasourdi.

Citoyens, un peu de silence! Remettez vos intérêts entre nos mains. Des enquêtes vont être faites; des commissions seront nommées; satisfaction sera donnée à tous. Sortis de vous, nous sommes à vous, nous sommes par vous. L'unique préoccupation du gouvernement sera le bien du peuple. Mais, citoyens, l'ordre est nécessaire. Déposez vos armes, rentrez dans vos demeures, couronnez votre victoire par la modération et le respect de la propriété. Vive Milan!

VOIX DE LA FOULE.

Bravo! bravo! Vive Milan!

Apaisement subit.

UN HOMME DU PEUPLE.

Mais tout à l'heure il prêchait la révolution à outrance. Je ne croyais pas que cela finirait si tôt.

AUTRE HOMME DU PEUPLE.

Que veux-tu! la révolution s'use vite.

La salle se vide peu à peu.

SCÈNE III.

La scène se passe dans l'ancienne chambre à coucher de Prospero, au milieu de la nuit. Silence profond. La pièce est éclairée des reflets opalins d'une lampe suspendue au plafond, et dont les ciselures découpent sur les murs la silhouette du combat d'un griffon et d'une vouivre.

Plafond à fond bleu intense, sur lequel sont peints en figures colossales les signes du zodiaque. Lit entouré de peintures représentant les amours de Jupiter.

CALIBAN, SEUL, ÉTENDU SUR LE LIT.

Non, je n'aurais pas cru qu'il fût si doux de régner. Je n'aurais pas cru surtout qu'on mûrît si vite en régnant. Dans le voyage de la place communale à ce palais, j'ai plus changé que dans tout le reste de ma vie. Dix heures se sont écoulées depuis que le peuple m'a porté ici sur ses bras, et je ne me reconnais pas. J'étais injuste pour Prospero; l'esclavage m'avait aigri. Mais, maintenant que je couche dans son lit, je le juge comme on se juge entre confrères. Il avait du bon, et, en beaucoup de choses, je suis disposé à l'imiter.

Quoi de plus odieux, par exemple, que ces

inopportunes impatiences du peuple, ce défilé de pétitions impossibles dont ils viennent de m'accabler ! Quelle avidité de jouir ! quelles prétentions subversives ! Ce qu'ils me demandent, c'est de tirer d'un muid de blé la grasse nourriture de dix mille hommes et de trouver dans un setier cinq cents pots de vin. A d'autres, camarades ! Pour moi, mon parti est pris : je ne me laisserai pas envahir par des gens qui s'imaginent, en se plaçant au delà de moi, m'entraîner avec eux dans l'abîme. Un gouvernement doit résister, je résisterai. Après tout, les gens établis et moi, nous avons des intérêts communs. Je suis établi comme eux ; il faut que cela dure. La propriété est le lest d'une société ; je me sens de la sympathie pour les propriétaires.

Et puis, outre l'utile, il y a l'éclat. L'éclat est nécessaire. J'ai eu des torts, je veux les réparer. A la fête d'hier au soir, j'étais jaloux, car je n'en étais pas. Eh bien, les fêtes, les beaux-arts, les palais, les cours, sont l'ornement de la vie. Je

favoriserai les artistes. Les hommes de lettres donnent la gloire : je ne les négligerai pas. Quel était le centre de cette belle assemblée d'hier au soir ? C'était Imperia. Je courtiserai Imperia ; le but suprême de ma vie sera Imperia. Et si j'arrivais à lui plaire?... Oh ! non... C'est trop.... Qui sait pourtant?... Peut-être...

Il soupire.

Ah ! si je pouvais être aimé, je serais bon et heureux ! Un monde nouveau s'ouvre à moi. Le bien existe ; il ne m'est pas interdit. Je l'entrevois pour la première fois. Prospero parlait toujours de faire le bonheur de l'humanité. Ce n'est pas lui qui était destiné à le faire. Si, par hasard, c'était moi...

Il s'endort.

ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

GONZALO, PROSPERO.

A la Chartreuse de Pavie, dans la chambre de Prospero. — Prospero, assis à sa table. Entre Gonzalo.

GONZALO.

Monseigneur, votre ville de Milan est perdue. La révolte est partout. Caliban est chef du peuple. Voici ses proclamations. Il s'annonce déjà comme devant être très modéré. Les gens d'ordre, un moment effrayés, se rangent autour de lui, et bientôt l'appelleront sauveur de la société. On l'a salué unanimement grand citoyen.

PROSPERO.

Qui, dis-tu, est ce grand citoyen?

GONZALO.

Mais c'est Caliban, votre brute, que vous gardiez ici près de vous et qui s'enivrait de votre vin, sans vous rendre aucun service.

PROSPERO, comme sortant d'un rêve.

Caliban! Ah! je ne croyais pas que les choses humaines fussent quelque chose de si bas. Je comprends, Caliban me succède. (Il éclate de rire.) O ducs de Milan, mes ancêtres, la farce est achevée. Voyons cependant.

Il sort.

SCÈNE II.

PROSPERO, ARIEL.

Dans le cabinet de Prospero. — Prospero revêtu de sa robe magique.

PROSPERO.

C'est l'heure, mon cher Ariel, de montrer ce que nous savons et ce que nous pouvons. Voici notre dernier combat; puis viendra le repos, le triomphe

définitif. Ce que j'ai fait n'est rien auprès de ce que je veux faire. Les recherches que j'ai commencées sur une science qui s'appellera l'*euthanasie* mettront l'homme au-dessus de la plus triste servitude, la servitude de la mort. L'homme ne sera jamais immortel; mais finir n'est rien, quand on est sûr que l'œuvre à laquelle on s'est dévoué sera continuée; ce qui est honteux, c'est la souffrance, la laideur, l'affaiblissement successif, la lâcheté qui fait disputer à la mort des bouts de chandelle quand on a été flambeau. Je trouverai un moyen pour que la mort soit accompagnée de volupté. Mais délivrons-nous de Caliban. Caliban règne à Milan. Va, écrase cet infâme, rassemble tous nos esprits. Ce que tu fis contre Alonzo était bien plus difficile. Disperser la première flotte du monde ou mettre en fuite une bande de chiens aboyants. Comment comparer ces deux choses? Pars.

ARIEL.

Je vais, mon maître. Avec les esprits qui vous

sont soumis, j'espère bientôt avoir raison de ces misérables.

PROSPERO.

Partez, esprits; maintenez ma supériorité sur un peuple imbécile. Ecrasez la brute qui abuse, je ne dis pas de ma bonté, mais de mon oubli. Le misérable, vous l'avez vu toujours m'insultant. Ingratitude horrible! Ce fils du diable et de la plus laide sorcière, je le trouvai animal; ce n'était pas encore un homme. Je l'ai fait participer au langage et à la raison; en retour, je n'ai jamais tiré de lui une bonne parole, et, aujourd'hui, c'est lui qui soulève mes sujets contre moi. Partez, brisez l'infâme. Rappelez-vous la tempête!

Son clair de trompettes dans l'air.

SCÈNE III.

PROSPERO, GONZALO.

Dans la chambre de Prospero.

PROSPERO.

Eh bien, Gonzalo, c'est aujourd'hui que je vais être pour la troisième fois duc de Milan.

GONZALO.

Monseigneur, je n'ai jamais dit que la vérité à Votre Altesse. Je ne sais pourquoi je crains. Chaque procédé a son heure de succès, chaque remède guérit pendant quelque temps. Jamais les choses ne se passent deux fois de suite de la même manière. Ce qui réussissait en commençant, dans le désordre de la première création, échoue quand on revient à la charge avec des moyens mieux combinés. Ce que vos esprits ont pu contre les princes, ils ne le pourront peut-être pas contre le peuple. Il est difficile de triompher du peuple.

PROSPERO.

Tu ne vois donc pas la supériorité de mes moyens ? Mes vapeurs, mes gaz, mes esprits, mes poudres assurent à moi ou aux héritiers de mes secrets la domination sur une foule désarmée, conduite par une brute.

GONZALO.

Pas tant que vous pensez. Vos poudres, ces gens les fabriqueront et s'en serviront. Plusieurs d'entre eux ont été vos soldats et savent le maniement des armes.

PROSPERO.

J'inventerai des engins dont ils ne pourront se servir.

GONZALO.

A la bonne heure ! Mais ces engins, vous ne les avez pas encore.

PROSPERO.

Où donc puiser le principe d'une force qui puisse soutenir les droits de la raison sur le peuple?

GONZALO.

Votre force, c'est que vous êtes plus intelligent que le peuple. Le peuple ne peut rien fonder. Avec le temps, il reviendra soit à vous, soit aux héritiers de vos droits. (Après un moment de silence.) Il y a aussi l'imposture, qui est un succédané de la force.

PROSPERO.

J'ai besoin de quelque temps pour m'habituer à cette idée. Il faut encore plusieurs générations pour que moi et mes pareils devenions des charlatans.

GONZALO.

Rien n'accélère le temps.

SCÈNE IV.

PROSPERO, ORLANDO, ERCOLE, LIONARDO, ARIEL, BONACCORSO, BEVILACQUA, SIMPLICON, ANGIOLINO, JACOMINO, UN VALET.

Dans le cloître réservé à Prospero; des gens venus de Milan s'y rencontrent et causent des événements.

ORLANDO.

Nous l'avions prédit, mais la prévoyance ne sert de rien en politique.

ERCOLE.

Le duc se doit à sa noblesse et ne peut abdiquer.

LIONARDO.

Je voudrais bien savoir ce que sa noblesse a fait pour lui.

ORLANDO.

Impossible de pactiser avec Caliban.

LIONARDO.

Ah! voilà bien ces conservateurs qui perdent

les princes, déchaînent le peuple, puis disent : « Le salut par nous seuls. » Quelle est votre force pour parler ainsi, esprits étroits qui, dans une révolution, comptez les carreaux cassés et refusez des alliés parce qu'ils n'ont pas les mains blanches ? Dans les moments de crise, il faut des collaborateurs très-variés. J'ai toujours pensé que, parmi les dix mille Grecs de Xénophon, il y avait neuf mille farceurs. Qui sait si beaucoup de bonnes choses ne dateront pas du gouvernement de Caliban ?

Entre Prospero.

PROSPERO, l'air calme et souriant.

Je vous remercie, messieurs, d'être venus témoigner, malgré des apparences qui vous font un mérite de la fidélité, que je suis toujours votre souverain. J'espère vous donner votre revanche et vous convoquer encore à une fête dans Milan. Alors je céderai la place à un autre ; car je vieillis, et ma préoccupation désormais doit être de meubler

ma mémoire des objets qui la rempliront durant toute l'éternité.

On entend dans l'air des sons rauques comme d'une harpe dont plusieurs cordes seraient cassées, ou d'un violon rapiécé avec des ficelles. —— Ariel s'abat dans le préau du cloître, lourdement comme un oiseau qui a traversé la mer. Il devient peu à peu visible et se montre abattu, éperdu, couvert de poussière.

ARIEL.

O mon maître, notre art est vaincu ; il est impuissant contre le peuple. Il y a sûrement dans le peuple quelque chose de mystérieux et de profond. Il dérange toutes les fantasmagories. Avec lui, plus de prestiges ; les esprits qui furent si puissants contre la flotte d'Alonzo ne peuvent rien contre le peuple. En vain, chevauchant sur les nuages, j'ai flamboyé, attisé les feux cachés en toute chose : rien n'a répondu. Figurez-vous les cloches du beffroi changées tout à coup en plomb au beau milieu du carillon. Et d'abord, ma musique n'a pas même été écoutée. Je chantais, personne ne m'entendait. Je remplissais, avec la

plénitude de ton pouvoir, mes fonctions d'esprit docile ; il semblait que je fusse dans le vide. Le vide, voilà, seigneur, le milieu où je m'agitais. Il faut changer notre stratégie. Là où Caliban peut tout, nous ne pouvons rien. Nos armes ne portent plus. Autant vaut parler latin à une pierre que de jouer de la lyre à ces endurcis.

PROSPERO.

Le fait que tu dis est si étrange, que le connaître vaut un trône perdu.

ARIEL.

Voici comme je l'explique. D'où vient que, par nos charmes, nous eûmes si facilement raison de nos adversaires de l'île enchantée ? C'est qu'Alonzo et les siens étaient accessibles à nos charmes. Ils s'y prêtaient, ils y croyaient. Quand Alonzo vit la tempête, il crut que les vagues parlaient, que les vents grondaient, que la tempête murmurait,

que le tonnerre, cet orgue profond et terrible, lui reprochait de sa voix de basse le crime qu'il avait commis contre toi. Le peuple n'admet rien de tout cela. Maintenant, les vents et les tempêtes pourraient siffler tous ensemble, cela ne ferait pas grand'chose. La magie ne sert plus de rien. La révolution, c'est le réalisme. Tout ce qui est apparence pour les yeux, tout ce qui est idéal, non substantiel, n'existe pas pour le peuple. Il n'admet que le réel. Quand il a dit : « Cela n'existe pas », tout est fini. Je tremble pour le jour où cette terrible façon de raisonner touchera Dieu. On le sommera de se montrer, et, si l'Éternel y met de la dignité et reste fièrement derrière ses nuages, on le biffera du catalogue des existences. Quant aux droits des rois et des ducs, je ne sais ce qu'ils vont devenir. Le peuple est positiviste. Pour être accessible à nos terreurs, il faut y croire. Que faire quand le peuple est devenu positiviste?

PROSPERO.

Il faut tâcher que ce qui a été imaginatif de-

vienne réel; il faut transformer nos esprits en poudres, en gaz. N'est-ce pas, Lionardo?

LIONARDO.

Oui, mon maître.

SIMPLICON. à part.

L'instruction intégrale et obligatoire remédierait à tout.

BEVILACQUA.

Mais, seigneur, il s'agit pour le moment de nous défendre.

ORLANDO.

Il s'agit de défendre les droits de la vie noble et de la beauté. Voilà Imperia, par exemple. L'état social légitime est celui qui met aux pieds d'Imperia, les perles, les diamants et l'or, puisque ces matières précieuses n'ont d'autre objet que de la parer. La beauté jouira-t-elle de tous ses privilèges sous le règne de Caliban?

PROSPERO.

Fiez-vous à Imperia pour se défendre. Quant à vous, défendez-vous, messieurs ; la supériorité de l'homme sur l'homme est finie, en attendant qu'elle recommence. Nos vieux prestiges sont frappés à mort. Ma science, c'est-à-dire ma force, n'atteint pas le peuple. Que chacun se pourvoie. Avec le temps, cela changera. Nos moyens de domination sont brisés dans nos mains ; il faut attendre qu'on en ait inventé d'autres, d'autres que le peuple ne puisse appliquer.

Arrivent Bonaccorso et quelques prud'hommes de Milan.

BONACCORSO.

Nos respects à Votre Altesse. Elle n'a jamais voulu que le bien ; elle le voudra encore aujourd'hui. Qu'elle cède. Le nouveau gouvernement paraît bien intentionné ; Caliban est déjà le centre du parti modéré.

PROSPERO.

Je céderai tout, excepté le droit de rire.

BONACCORSO.

Oh! gardez-le, monseigneur. Dès que les choses humaines tombent dans le peuple, le ridicule surabonde et le rire ne prouve plus rien. Le rire, en temps de démocratie, est un argument qui n'a plus de tranchant.

PROSPERO.

J'ai quelque peine à vous entendre parler de la capacité et de la modération de Caliban.

BONACCORSO.

Mon Dieu, tout est relatif. Les hommes valent par leur situation, non par eux-mêmes. Caliban est l'homme de la situation; il nous sauve. En lui résistant, on l'exaspérerait.

PROSPERO.

Eh bien, soyez sauvés.

ORLANDO ET ERCOLE.

Résistez avec nous, monseigneur.

Angiolino, Jacomino, Jacinto s'approchent.

ANGIOLINO.

Monseigneur veut-il écouter ses humbles serviteurs? Qu'il cède. Pourquoi se sacrifierait-il pour des sots qui, après tout, sauf la mine, ne valent pas mieux que Caliban? Allez, monseigneur, nous les connaissons.

JACOMINO.

Oui, nous les connaissons. Pas un seul d'entre eux n'a voulu me nourrir pour les jouissances que je lui aurais données. Je ne demandais que la nourriture et le logement, et de quel logement je me serais contenté !

ANGIOLINO.

Ces gens-là vivent de nous. Ils n'auraient pas une pensée, pas un sentiment si nous n'étions là pour le leur exprimer. Nous leur ouvrons l'infini, nous leur vendons l'idéal, et ils nous jettent deux sous d'un air de supériorité. Sans nous, ils ne savent

ni jouir, ni même s'amuser; nous leur apprenons à vivre et ils nous méprisent. Caliban n'a pas fait autre chose. Caliban, monseigneur, vaut bien Castiglione ou del Dongo.

BONACCORSO.

Oui, Caliban a du talent à sa manière.

PROSPERO.

J'use de ma permission de rire tout mon soûl, quand je vous entends parler sérieusement de cet ivrogne.

BONACCORSO.

Ivrogne, il l'est, monseigneur; mais cela ne définit pas un homme. On ne réussit pas sans quelque chose. Il est trop facile de gâter une affaire quelconque pour qu'il n'y ait aucun mérite à ne pas la rater.

PROSPERO.

Allons! passe pour la capacité de Caliban, pour

la modération de Caliban, pour le talent de Caliban. Bientôt on va me parler de la générosité de Caliban.

BONACCORSO.

Eh! c'est justement là que j'en voulais venir. Votre Altesse doit choisir entre l'exil et le paisible séjour de cette chartreuse, où elle travaille pour l'éternité. Le peuple est toujours désarmé par la victoire. Votre Altesse n'a pas d'ennemis personnels.

PROSPERO.

Eh! pardon, j'ai Caliban. Ce misérable me doit tout. Quand je le pris à mon service, je lui appris la parole, créée par Dieu; il ne s'en est jamais servi que pour m'outrager. La parole aryenne n'est pour lui qu'un instrument de fraude et de faux principes. Il haïssait mes livres, où il savait qu'était le secret de ma supériorité. Il alla jusqu'à enseigner à mes ennemis la manière de me tuer. Élevé peu à peu dans ma maison, il est arrivé à

penser. Toute sa pensée a été employée à rêver ma perte. Il ne fut jamais chrétien ; il pratiquait les cérémonies de la religion comme un singe ; au fond, il resta toujours le serviteur de Sétébos. Ordure, il n'était sensible qu'aux coups. Les fatigues que je me suis données pour faire quelque chose avec de la boue, pour mettre la raison dans une lourde fange, il ne m'en sait aucun gré. Oh ! que j'eus tort de donner l'éducation à la brute qui devait se faire une arme contre moi de ce que je lui avais appris.

GONZALO.

Caliban, c'est le peuple. Toute civilisation est d'origine aristocratique. Civilisé par les nobles, le peuple se tourne d'ordinaire contre eux. Quand on regarde de trop près le détail du progrès de la nature, on risque de voir de vilaines choses.

BONACCORSO.

Il ne faut jamais dire : « cette créature a été

laide, donc elle le sera toujours. » Les jugements absolus sont faux, même quand il s'agit de Caliban. Caliban est vaniteux, mais, qui sait? sa vanité deviendra peut-être de la vertu. Sa victoire, qui dépasse ses espérances, doit l'avoir satisfait. Bas, haineux, jaloux tant qu'il fut humble, maintenant qu'il est maître, il sera généreux. Il oubliera sa haine contre les livres, dès que les livres seront pour lui des vaincus. Il n'y pensera guère dès qu'il ne les verra plus dans les mains de son maître comme des instruments de domination.

PROSPERO reste quelque temps pensif et silencieux.

La continuation de mes recherches sur l'*euthanasie* me tient à cœur, je l'avoue.

La porte s'ouvre.

UN VALET.

Monseigneur, un de ces moines noirs et blancs qui brûlent les patarins s'avance pour parler à Votre Altesse.

SCÈNE V.

LES MÊMES, FRERE AUGUSTIN DE FERRARE.

FRÈRE AUGUSTIN DE FERRARE entre portant un rouleau de parchemin. On s'écarte de lui; il se place devant le duc et lit.

« La très-sainte inquisition, pour l'intégrité de la foi et la poursuite de la perversité hérétique, agissant par délégation spéciale du Saint-Siège apostolique, informée des erreurs que tu professes, insinues et sèmes méchamment contre Dieu, la création, l'incarnation, la résurrection de la chair et autres dogmes fondamentaux de la foi chrétienne, te réclame et t'appelle à son tribunal, auquel tu n'as échappé perfidement jusqu'ici que grâce à une puissance temporelle, ou plutôt à une tyrannie que Dieu t'a ôtée. Tes erreurs sont les plus graves qu'un chrétien puisse commettre; elles vont même jusqu'à l'infidélité : erreurs de physique et de métaphysique, de morale et de

foi. Tu as insinué, en effet, par les voies les plus diverses et avec une perfidie qui ne saurait venir que du père de tout mensonge, que l'homme peut quelque chose sur la nature et par la nature, ce qui ferait l'homme participant de la puissance créatrice, puisque modifier ce qui a été créé équivaut à créer. Or il est écrit : « Dieu a créé le ciel » et la terre. » Dieu seul, entendez-vous ? Dieu, par conséquent, n'admet personne à retoucher son œuvre ni à la perfectionner. Tu as donc pensé et parlé méchamment en prétendant changer la nature des corps, laquelle est fixe et limitée par Dieu en la mesure et quantité qu'il a voulue. Car, s'il eût jugé à propos qu'il y eût plus de corps ou autrement mixturés, il les eût faits. D'où il suit que, si ta damnée science de la composition et de la décomposition des corps était vraie, l'homme serait Dieu et renouvellerait le crime de Satan, qui voulut s'égaler à Dieu.

« Et ce qui prouve, en outre, que chaque corps a sa nature, qui ne peut changer, c'est le dogme de

la résurrection. Car, si les corps se décomposaient comme tu crois, chaque homme n'aurait pas un corps à lui; il en aurait plusieurs dans le cours de sa vie, et celui qu'il a eu disparaîtrait entièrement. Et le corps de Notre-Seigneur Jésus-Christ ne serait pas au ciel à la droite de son Père; il serait dispersé à l'heure qu'il est dans la création, et il se pourrait qu'il y eût dans l'eau, dans la mer, dans les fleuves, dans les bois, dans l'air, des parties du corps conçu dans le sein de la Vierge Marie par l'opération du Saint-Esprit et auxquelles la divinité est jointe.

» J'omets ce que tu dis, d'après des témoins dignes de foi, que ton impiété a révoltés, savoir que l'homme peut et doit mourir sans douleur, ce qui est absolument contraire à la sentence prononcée par Dieu, d'après laquelle l'homme doit souffrir. S'il ne souffrait pas en effet, c'est qu'il n'aurait pas péché, ce qui renverserait les dogmes essentiels de l'enfer, du purgatoire, du péché originel. Mais, comme. cette erreur, tu l'as soutenue moins

opiniâtrément que les autres, la très-sainte inquisition veut bien surseoir à te poursuivre de ce chef, te requérant, quant aux autres, de me suivre pour être constitué prisonnier dans les prisons du Saint-Office, afin qu'il soit procédé contre toi par rigoureux examen. »

PROSPERO, après un moment de silence général.

C'est à présent que je vois bien clairement que je suis vaincu.

BONACCORSO.

Prince, le peuple a défait ta souveraineté; mais il t'a fait homme libre. Ce moine ne peut rien contre toi. (Se tournant vers le moine.) Tout ce que tu as dit, moine, est nul et non avenu La république de Milan repousse ton tribunal infâme. Ce sont tes pareils qui brûlèrent nos mères, nos grand'mères. Fils de patarins, nous te haïssons. Ose aller à Milan, si tu veux augmenter le nombre de ceux que vous appelez martyrs. A bas l'inquisition!

TOUS LES MILANAIS, ensemble.

A bas l'inquisition !

GONZALO.

Eh bien, monseigneur, vous le voyez. Caliban a encore une qualité de plus : il est anticlérical.

PROSPERO.

C'est vrai. (Après une minute d'hésitation.) Dans l'exil, je trouverai partout le moine. Ma foi, vive Caliban !

ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

CALIBAN, LE LÉGAT, GONZALO, LE PRIEUR DES CHARTREUX, ZITELLA, HOMMES DU PEUPLE.

Dans l'église de la Chartreuse de Pavie. Grande foule. Au loin, bruit de trompettes.

HOMME DU PEUPLE.

Qu'est-ce donc que ce tintamarre ?

AUTRE HOMME DU PEUPLE.

C'est le nouveau duc de Milan, protecteur de l'abbaye, qui vient la visiter et y célébrer son joyeux avènement.

PREMIER HOMME DU PEUPLE.

C'était comme cela pour les anciens ducs légi-

times. Mais celui-ci... Comment l'Église peut-elle se réjouir de le voir ? Et lui, il avait annoncé qu'il ne ressemblerait pas aux autres.

SECOND HOMME DU PEUPLE.

Allons donc! qu'est-ce que cela fait ?

PREMIER HOMME DU PEUPLE.

On croit que le monde change, et c'est toujours la même chose.

SECOND HOMME DU PEUPLE.

Eh ! oui.

Le cortège entre. Le son des trompettes éclate sous les voûtes. On se dirige vers le chœur. Caliban s'assied sur un siége au-dessus duquel est écrit *Sedes ducis*. Les trompettes se taisent. L'orgue éclate comme une tempête. Caliban reçoit les hommages de l'assistance. L'orgue seul prie.

PRIÈRE DES ORGUES.

O Éternel, toi que rien n'attriste ni ne trouble, n'irrite ni ne console, être pur et saint, lumière cristalline qui traverses sans te souiller le monde des corps, et sers de base immuable à la mobilité

sans fin, nous te louons de tout notre souffle, nous te proclamons juste, parfait et bon. Ceux qui croient, ceux qui espèrent, ceux qui aiment, sont les seuls qui ne se trompent pas. Les apparences de ce monde sont vaines. Tu hais le mal, et c'est là son châtiment. Tu vois les pleurs de tes serviteurs, tu les comptes, et cela suffit ; car il n'y a rien de réel que le sentiment que tu as des choses. Dans ton vaste sein, ô abîme, tout s'embrasse et se concilie. Tu es harmonie, joie, paix, raison, délices durant l'éternité. Heureux qui chante tes louanges dans la longueur des jours !

LE LÉGAT DU PAPE, s'approchant de Caliban

Le père commun de tous les fidèles complimente paternellement Votre Altesse. Votre Altesse sait sûrement que la sainte Église romaine, toujours éprouvée durant les jours de sa milice, et en butte aux assauts de l'enfer, souffre beaucoup en ce moment des efforts très-pervers que font les Sarrasins de Lucera pour l'empêcher de chanter

en paix l'hymne du Seigneur. Cette divine épouse du Christ est à vos genoux et réclame le concours de votre glorieuse épée. Le premier devoir des princes est de défendre ce Saint-Siège apostolique contre la rage abominable de ses ennemis.

CALIBAN.

Oui. Le pape est prince. Je suis son protecteur naturel.

LE LÉGAT.

Et il y a dans vos États des ennemis de Dieu très-obstinés, qui blasphèment tous les jours, avec un incroyable excès d'audace, celui par qui règnent les rois.

L'orgue cesse. On entonne le chant *Te Deum laudamus, te Dominum confitemur.*

Le premier devoir de ceux qui commandent est de venger l'honneur de celui par qui ils commandent.

CALIBAN.

Oui, j'espère que Dieu sera bon pour moi après tout ce que j'aurai fait pour lui.

LE CHŒUR.

Te æternum patrem omnis terra veneratur.

LE LÉGAT.

Parmi ces impies très scélérats, il en est un plus coupable que les autres, et dont le châtiment sera une bien grande joie pour Dieu, pour ses anges et pour toutes les âmes saintes de l'Église militante et triomphante. C'est Prospero. Il est d'ailleurs l'ennemi mortel de Votre Altesse. C'est un homme dangereux, un adversaire de l'ordre établi. Permettez-nous de le mettre dans les prisons de l'inquisition. Il n'y pourra plus nuire. Dieu veut peut-être procurer le salut de son âme par l'affliction de son corps.

CALIBAN.

Ah! non. Taisez-vous. Ne me rappelez pas ces

souvenirs... Ce qui a été n'est plus. Je suis héritier des droits de Prospero; je dois le défendre. Prospero est mon protégé. Il faut qu'il travaille à son aise, avec ses philosophes et ses artistes, sous mon patronage. Ses travaux seront la gloire de mon règne. J'en aurai ma part. Je l'exploite; c'est la loi de ce monde.

Il aperçoit Gonzalo.

(A part.) Je ne peux gouverner qu'en rallianit autour de moi ceux qui ont la tradition du gouvernement. (Se tournant vers Gonzalo.) Seigneur Gonzalo, salut. Je vous nomme membre de mon conseil d'État.

LE CHŒUR.

Te prophetarum laudabilis numerus.

GONZALO.

Monseigneur, j'ai conseillé toute ma vie; je mourrai en conseillant. Je remercie Votre Altesse. (A part.) Ce diable d'homme me renverse. Pour juger, il faut attendre. Ces sortes de choses peuvent aller longtemps avant de devenir insupportables.

LE CHŒUR

Te martyrum candidatus laudat exercitus.

TRINCULO, caché dans un coin.

Tout le monde se case. Ciel! quelle sottise j'ai faite! Voilà Caliban, que j'ai berné, devenu tout-puissant. Désormais il ne faut plus berner personne; on ne sait pas ce qui peut arriver. Partons. Mon état a cela de bon que la matière première ne manque jamais. Je trouverai du service ailleurs.

ZITELLA.

Comme je vais bien danser sous le règne de ce délicieux Caliban!

LE CHŒUR.

Judex crederis esse venturus.

Réflexions du PRIEUR DES CHARTREUX, assis dans sa stalle et récitant son bréviaire.

Le monde, que j'ai bien fait de quitter, est une illusion éternelle, une comédie composée d'actes sans fin. Ce qui vient d'arriver prouve ce que j'avais entrevu et ce que personne ne voulait croire :

c'est que Caliban était susceptible de faire des progrès. Oui, toute civilisation est l'œuvre des aristocrates. C'est l'aristocratie qui a créé le langage grammatical (que de coups de bâton il a fallu pour rendre la grammaire obligatoire !), les lois, la morale, la raison. C'est elle qui a discipliné les races inférieures, soit en les assujettissant aux traitements les plus durs, soit en les terrorisant par des croyances superstitieuses. Les races inférieures, comme le nègre émancipé, montrent d'abord une monstrueuse ingratitude envers leurs civilisateurs. Quand elles réussissent à secouer leur joug, elles les traitent de tyrans, d'exploiteurs, d'imposteurs. Les conservateurs étroits rêvent des tentatives pour ressaisir le pouvoir qui leur a échappé. Les hommes plus éclairés acceptent le nouveau régime, sans se réserver autre chose que le droit de quelques plaisanteries sans conséquence.

Au fond, l'éternelle raison se fait jour par les moyens les plus opposés en apparence. Le budget

de Caliban vaudra peut-être mieux pour des gens d'esprit que le budget de Mécène. Bien peigné, bien lavé, Caliban deviendra fort présentable. Il y aura peut-être un jour des médailles *A Caliban, protecteur des sciences, des lettres et des arts.* Prospero peut vivre, au moins quelque temps, sous un pareil régime, et il a même chance d'en ressaisir la direction. Il faut pour cela de la prudence; car la démocratie est jalouse et soupçonneuse. Mais, en étant modeste et en cachant son jeu, on fait bien des choses. Quant à l'extrême délicatesse des âmes tendres, mues par un sentiment personnel de fidélité, elle n'a plus guère de place dans un tel état du monde. Ces âmes-là n'ont plus qu'à mourir. « J'ai aimé la justice et j'ai haï l'iniquité, » disait un grand pape. On peut toujours aimer la justice; mais haïr l'iniquité!... c'est plus facile à dire qu'à faire. Où est l'iniquité? Les meilleurs esprits s'exténuent à la trouver et, en définitive, sont fort embarrassés.

Le cortège se retire au bruit des trompettes.

SCÈNE II.

Dans le cabinet de Prospero.

PROSPERO, ARIEL, GONZALO.

GONZALO, entrant.

La cérémonie s'achève. Votre Altesse a bien fait de céder sur les points auxquels elle tient le moins, et, pour sauver l'essentiel, de salir un peu le bord de son manteau. Je ne vois plus ici qu'Ariel qui s'obstine à rester dans son bleu céleste.

Une sorte de mélodie expirante se fait entendre, comme un bruit lointain qui meurt. On distingue dans la mélodie ces mots : *Prius mori quam fœdari,* prononcés par une voix de femme, sur un mode touchant et doux. C'est Ariel qui s'évanouit.

PROSPERO.

Ariel, cher Ariel, reviens à toi. Pour le coup, tu vas être libre. La liberté, que je t'ai tant de fois promise, la voilà.

ARIEL.

C'est ma mort que tu veux dire, mon maître. *Prius mori quam fœdari.* Il n'est pas dans ma nature de concevoir le bien de deux manières. Déjà l'air a repris en moi ce qui lui appartenait. L'éther léger qui se combinait avec lui aspire à monter et à s'unir chastement au froid absolu de l'espace. D'autres parties iront se perdre dans la chevelure des algues, qui se mirent sur le sable zébré par les flots. Tantôt dans l'infini, tantôt sur le sommet des monts, tantôt au fond des baies solitaires, je serai l'esprit intermittent de la nature. Je serai l'azur de la mer, la vie de la plante, le parfum de la fleur, la neige bleue des glaciers. Je ferai mon deuil de ne plus participer à la vie des hommes. Cette vie est forte, mais impure. Il me faut de plus chastes baisers. Tout idéaliste sera mon amant ; toute âme pure sera ma sœur ; je serai la neige vierge du sein des jeunes filles, le blond de leurs tresses de cheveux. Je fleurirai

avec la rose; je serai vert avec le myrte, odorant avec l'œillet, pâle avec l'olivier. Adieu, mon maître, souviens-toi de ton petit Ariel.

Ariel disparaît et s'exhale en une harmonie fine, juste et pure. Prospero tombe anéanti.

L'EAU DE JOUVENCE

SUITE DE *CALIBAN*

(1880)

AU LECTEUR

Au mois d'août de l'année dernière, j'allai pour la troisième fois demander du soleil et de la vieille chaleur emmagasinée à mon cher volcan d'Ischia. Je trouvai tout comme je l'avais laissé deux ans auparavant. L'excellent Zavota m'avait réservé les mêmes chambres, la même terrasse. Sous mes fenêtres, les mêmes orangers, la même verdure intense, sortant d'un sol de cendre, les mêmes noyers, aussi beaux que ceux de Normandie, les mêmes fleurs, les mêmes cigales. Les mêmes...

hélas ! les pauvres petites bêtes, il n'est pas sûr que celles qui m'empêchaient de dormir il y a deux ans ne soient pas mortes aujourd'hui. Mais celles qui les avaient remplacées jouaient juste le même air. Une pareille identité de toutes parts me rappela aussi mes pensées d'il y a deux ans ; je me retrouvai en la compagnie de Shakespeare; je me repris à vivre avec Caliban, Prospero, Ariel. Ces chères images se mirent à causer de nouveau entre elles dans mon esprit; leurs dialogues me firent passer un mois fort agréable ; joints aux étuves de l'Epomeo et à l'air pur d'Ischia, ils me délivrèrent à peu près des douleurs dont chaque hiver a coutume de ramener pour moi les vives étreintes.

De quoi parlaient-ils entre eux, ces êtres éternels, créés par le génie? Mon Dieu ! toujours d'une seule et même chose. Mon excellent ami Charles Duveyrier rencontra un jour un de ses confrères en Saint-Simon,

qu'il n'avait pas vu depuis Ménilmontant. Après les premières effusions amicales : « Eh bien, que fais-tu? lui demanda Duveyrier. — Je suis sous-préfet, répondit l'ancien apôtre. Et toi, que fais-tu ? — Moi, mon cher, je pense à Dieu. — Bah ! » fit le sous-préfet. Et Duveyrier lui montra que ce monde est, d'un bout à l'autre, une vision extraordinaire, et qu'il faut être aveugle pour n'en être pas ébloui. Il avait raison. On revient toujours à la mer où il est doux de faire naufrage. Le plongeur qui a cru entrevoir la perle accomplie plongera éternellement, dût-il cent fois ne ramener du lit des mers que des algues et de la nacre vulgaire.

J'avais d'abord songé à une continuation de *Caliban,* dont la donnée eût certainement enchanté les conservateurs. Prospero eût été rétabli dans son duché de Milan ; Ariel, ressuscité, se fût mis à la tête de la revanche des purs. Puis j'ai vu ce qu'un tel parti pris

avait de désavantageux. J'aime Prospero, mais je n'aime guère les gens qui le rétabliraient sur son trône. Caliban, amélioré par le pouvoir, me plaît mieux. Et quant à ressusciter Ariel pour le faire entrer à Saint-Acheul et mettre l'idéal au service du P. Canaye, ma foi! je n'en ai pas eu le courage. Prospero, c'est la raison supérieure, privée momentanément de son autorité sur les parties inférieures de l'humanité. Ses engins magiques et surnaturels, autrefois si puissants, sont maintenant sans force. Prospero, à l'heure présente, doit renoncer à tout rêve de restauration au moyen de ses anciennes armes. Caliban, au fond, nous rend plus de services que ne le ferait Prospero restauré par les jésuites et les zouaves pontificaux. Loin d'être une renaissance, le gouvernement de Prospero, dans les circonstances actuelles, serait un écrasement. J'ai donc pensé qu'il valait mieux montrer l'éternel magicien poursuivant, faible et dés-

armé, son problème du pouvoir par la science, que de lui rendre son ridicule petit duché de Milan. Je crois toujours que la raison, c'est-à-dire la science, réussira de nouveau à créer la force, c'est-à-dire le gouvernement, dans l'humanité. Mais, pour le moment, ce qu'on réussirait à restaurer, ce serait la négation même de la science et de la raison. Ce n'est pas la peine de changer. Gardons Caliban ; tâchons de trouver un moyen d'enterrer honorablement Prospero et d'attacher Ariel à la vie, de telle façon qu'il ne soit plus tenté, pour des motifs futiles, de mourir à tout propos.

PERSONNAGES

PROSPERO, magicien, duc de Milan détrôné, désigné durant une partie du drame par le nom d'ARNAUD.

ARIEL, esprit de l'air, ressuscité.

CALIBAN, chef du peuple de Milan.

GONZALO, vieux conseiller honnête.

LE PAPE CLÉMENT.

BRUNISSENDE DE TALLEYRAND, maîtresse du pape.

LA BARONNE DE SAINT-CERBONET.

FLORESTANO, son secrétaire.

WALTHERUS, bâtard du pape.

LE BARON SERVADIO,
ORLANDO,
ERCOLE,
BALDUCCI,
RINALDO,
} nobles milanais.

HILARIUS,
GOTESCALC,
AUTRES,
} disciples de Prospero ou Arnaud.

LÉOLIN DE BRETAGNE, aventurier gallois, barbe grisonnante.

SIFFROI, seigneur palatin, ambassadeur du roi de Germanie.

LE CARDINAL PHILIPPE DE CABASSOLE, grand inquisiteur.

CÉLESTINE,
EUPHEMIE,
} jeunes religieuses.

TROSSULUS, membre de la Société des gens de lettres.
LE SQUELETTE DE GAUTHIER DE BRUGES.
ZABELON, vieille fille dévote,
SŒUR DOUCELINE, béguine,
DONNA ALBINA,
NA BRUNA,
} Avignonnaises.
JOURDAIN DE L'ILE, brigand.
DURANTI,
AGRICOL,
MAIFFREDI,
} Avignonnais.
UN SERVITEUR de Prospero.
CLERC de l'Église romaine.
SERRURIER, personnage muet.

On est prié de se rappeler que l'auteur ne montre nulle part aucun souci de couleur locale. Il ne connaît Arnaud de Villeneuve et Clément V que par des légendes populaires ; on est tenté de le soupçonner d'avoir confondu Clément V et Clément VI, et de ne connaître l'Allemagne que par Geneviève de Brabant.

ACTE PREMIER.

A Milan, dans le palais de la baronne de Saint-Cerbonet.

SCÈNE PREMIÈRE.

LA BARONNE DE SAINT-CERBONET
FLORESTANO.

LA BARONNE DE SAINT-CERBONET.

Le pape a-t-il répondu à la lettre que je lui ai écrite ?

FLORESTANO.

Non, pas encore.

LA BARONNE.

C'est étrange. Il n'y a que quatre journées d'ici Avignon, et voilà dix jours que je lui ai écrit.

FLORESTANO.

Le pape est très occupé. Vous savez... Brunissende, un vrai miracle de beauté!

LA BARONNE.

Taisez-vous, impertinent. Comment pouvez-vous supposer que Sa Sainteté se laisse un moment distraire des sollicitudes de son saint ministère par des pensées frivoles!

FLORESTANO.

Que voulez-vous! aux heures où il n'exerce pas son saint ministère, le pape pense et sent comme un homme. Pourquoi voulez-vous que la nature se comporte différemment chez les ecclésiastiques et chez les laïques?

LA BARONNE.

C'est votre méchanceté qui vous fait parler ainsi. Toujours la haine des libertins, occupée à calomnier les saints hommes, à prêter aux ecclé-

siastiques les vices, les déportements des gens du monde !

FLORESTANO.

Voyons. Peut-on prétendre que la cour d'Avignon soit pure comme un paradis ?

LA BARONNE.

Le pape ne peut pas avoir la prétention que sa maison soit plus pure que l'arche de Noé, où il se trouva des damnés, ni que la maison des patriarches, où il y eut des réprouvés aussi. Le chef est saint ; ce pavillon suffit à couvrir le reste de la marchandise.

FLORESTANO.

Oh ! vraiment. Et Waltherus ! avez-vous donc des doutes sur son père ? Il y a dix-huit ans qu'il vint en ce bas monde, membre-né de la confrérie des écussons barrés. Ne vous souvient-il pas combien à cette époque Sa Sainteté actuelle était un jeune et beau prélat ?

LA BARONNE.

Cessez, je vous prie, de remuer ces choses inconvenantes. Ce Waltherus!... encore un ami digne de vous!

FLORESTANO.

Je l'avoue, un charmant compagnon, qui fait mes délices chaque fois que vous me dépêchez à la cour pontificale. Ma foi, vivent les bâtards! Ils ont une chance!... Waltherus sera cardinal à vingt ans.

LA BARONNE.

C'est très mal, ce que vous dites. Pouvez-vous ériger en faveur du ciel un malheur, un crime?

FLORESTANO.

Ah! cela, par exemple, ce n'est pas sa faute.

LA BARONNE.

Que dites-vous, mauvais drôle?

FLORESTANO.

Je dis que ce n'est pas sa faute s'il est bâtard.

LA BARONNE.

Mais certainement si.

FLORESTANO.

Bah !

LA BARONNE.

Eh ! sans doute. Dès le ventre de sa mère, il a péché, il a agi par concupiscence. Il est hors la loi. Il est venu non seulement contre la règle du sacrement de mariage, mais par désir déréglé, par escalade, bris de clôture.

FLORESTANO.

Ah ! voyez un peu, le petit coquin. Il a été trop pressé. Au lieu d'aller à la commune, à la paroisse, consulter les registres, voir si son père et sa mère étaient en règle avec le greffier, il s'est

rué comme un étourdi dans la venelle de la vie. Oh ! l'impudique ! Est-ce assez révoltant !

Entre le baron Servadio.

SCÈNE II.

LA BARONNE DE SAINT-CERBONET, LE BARON SERVADIO, FLORESTANO,

LA BARONNE.

Eh bien, le croiriez-vous ? pas de lettre encore d'Avignon. Voilà comme on est récompensé de servir la bonne cause. Ah ! je me fatigue quelquefois. — Florestano, retirez-vous pour expédier mes ordres.

Florestano sort.

LE BARON.

Et moi aussi, chère baronne, parfois je trouve que nous sommes bien bons de nous donner tant de mal pour une Providence qui nous laisse défendre tout seuls ses intérêts, et se montre si peu attentive à ses propres affaires. Que la bonne cause

récompense mal ses défenseurs! Je l'avoue, j'arrive à me fatiguer de si peu d'égards. Toute vanité mise à part, tenez, je suis humilié. Voilà cinq ans, six ans, mes plus belles années, que je sacrifie à une cause qui ne fait rien pour nous, disons mieux, rien pour elle-même. A Milan, un prince oublieux de ses devoirs, qui est de connivence avec ses ennemis, et décourage ses amis... A Avignon, quel scandale, madame!...

LA BARONNE.

Oui, contez-moi donc cela.

LE BARON.

La comtesse Brunissende gouverne l'Église universelle. L'empire qu'elle exerce sur Clément est quelque chose de surhumain. Elle le tient par les sens et par l'âme. Pas une faveur spirituelle et temporelle qui ne passe par sa main.

LA BARONNE.

L'éhontée! se prostituer à un vieillard incapable

d'aimer. Oh! que je la reconnais bien là, cette misérable. Tenez, baron, je ne suis pas jalouse d'elle, j'ai eu mieux, moi. Elle a le vieillard, pour extorquer de lui des bénéfices. Me permettez-vous de tout dire, ici, entre nous, mon ami? me jurez-vous que ce que je vous dis est pour vous seul? (Signes d'assentiment du baron. La baronne continue. Ses yeux pétillent.) Eh bien, je l'ai eu jeune, moi; je l'ai aimé; il m'a aimée. J'ai eu le vrai amour, non le honteux caprice du vieillard. La voyez-vous, à son âge, sacrifiant l'amour à l'ambition, à l'avarice! Vile catin!

LE BARON.

Ne croyez pas que ses complaisances pour le pape la privent de quelque chose. Toute la cour sait que Waltherus est son amant.

LA BARONNE, avec rage.

C'est trop fort. Ah! prêtres, cardinaux, papes, vous me le payerez! Ma foi, vivent les patarins! Pauvres gens! étais-je assez folle de tant me don-

ner de peine pour les faire brûler? Ils n'avaient pas tort au fond de dire que toute l'Église militante n'est qu'un tas de réprouvés. Définitivement, le jeu que nous jouons est immoral. On se lasse de soutenir un Dieu qui s'abandonne et rend si peu de choses à ceux qui sacrifient leur popularité pour lui.

LE BARON.

C'est vrai; prenons garde cependant qu'on ne nous entende. En servant la bonne cause, nous servons un ladre vert, qui nous paye mal; mais, si nous quittons son service, nous ne serons plus payés du tout. Adieu, baronne, silence et discrétion. Je vais voir nos amis et tâcher de trouver avec eux des moyens pour faire sortir notre Prospero de la compagnie de ses cornues et de ses alambics. Quel homme, mon Dieu! Jamais la nature n'avait créé un pareil *hirco-cerf!*

SCÈNE III.

A la chartreuse de Parme, dans le laboratoire de Prospero.

PROSPERO, HILARIUS.

PROSPERO.

Oui, mon pauvre Ariel avait mille fois raison. Le règne de l'idéal est fini, tout ce qui ne se traduit pas en une force est tenu pour chimérique. Un savant qui n'a pas de poudre fulminante, un pape qui n'a pas d'armée, a beau dire : « Je représente l'idée » ; on ne fait pas beaucoup plus de cas de lui que d'une machine crevée ou d'une citadelle démantelée. Il faut que de notre temps l'idéal devienne réalité. La poudre, que nous cherchons, sans l'avoir trouvée encore, transportera entièrement le centre de la force. Le cheval, l'épée, l'armure de fer seront des engins mis au rebut. Quant à notre eau, j'en rêve toujours...

HILARIUS.

Dis-moi donc au juste ce que tu as fait à cet égard, ce que tu as vu?

PROSPERO.

L'alambic des Arabes est connu depuis longtemps. Tu sais comment, au moyen de cet instrument, ils réussissent à séparer des choses leur principe essentiel. On extrait l'odeur de la plante odoriférante: on la concentre. Je veux de même extraire l'esprit du vin, en faire une substance à part, une eau ardente. Trois fois, en effet, il m'est arrivé que des gouttes de cette eau, étant tombées sur le feu, ont émis une flamme vive, pétillante, une flamme semblable à un esprit.

HILARIUS.

Peut-être l'esprit d'Ariel?

PROSPERO.

Non, il n'y avait pas de feu dans Ariel. Il y avait de l'air, de la lumière, de l'éclair. Cette fois, c'est

la flamme même de la vie que je crois manier. Ce que j'ai vu éclater, c'est le feu élémentaire, le feu qui, déposé en la matière, fait la naissance, qui, retiré d'elle, fait la mort. Songe donc ! l'essence de la vie renfermée dans un récipient de verre, pouvant tenir dans le creux de la main ! Mise sur les lèvres, mon eau développe une chaleur étrange; une goutte qu'on en prend cause l'ivresse; elle tue dix fois si l'on en prend une quantité équivalente à ce qu'il faut de vin pour désaltérer.

HILARIUS.

Une telle eau ne peut venir, en effet, que des forges les plus profondes où la nature crée la vie.

PROSPERO.

Voilà pourquoi je l'appelle eau de vie. Et ce n'est pas tout encore; car au delà est l'éther. Cet éther, je l'ai touché, oui, touché un moment; car à peine l'as-tu rendu palpable qu'il s'envole. C'est par lui que j'espère rendre la mort douce et volontaire. Mais que dis-je! ce que j'ai fait n'est rien auprès

de ce que je veux faire. Il faut que je sache, car je l'ignore encore, dans quelles circonstances précises le phénomène a lieu. Et puis, quoique le produit soit précieux, la méthode pour le trouver l'est plus selon moi. Qu'est-ce, en effet, que cette distillation que je sais maintenant pratiquer, si ce n'est le pouvoir sur les forces atomiques de la nature? Que fera jaillir ce coup de sonde donné dans l'inconnu? Heureux qui le saura! Pour moi, je crois que le jour où tout cela sera révélé, la mort recevra un grand coup. La vieillesse sera vaincue, le vieillard connaîtra les joies de la jeunesse, la vie humaine sera vraiment tirée de son ignominie et deviendra quelque chose de noble, d'acceptable et de libéral.

HILARIUS.

Et que te faut-il pour cela? Ton esprit paraît comme altéré de soif, comme séduit par une vision qu'il a eue et ne peut retrouver.

PROSPERO.

Il me faut le temps et le repos.

SCÈNE IV.

UN SERVITEUR entre.

Seigneur, des cavaliers en grand nombre sollicitent l'honneur de vous présenter leurs hommages. Ce sont les gentilshommes qui remplissaient autrefois votre palais de Milan.

PROSPERO.

Qu'ils entrent.

SCÈNE V.

Entre une députation de seigneurs milanais.

PROSPERO, HILARIUS, SERVADIO, BALDUCCI, ERCOLE, ORLANDO, RINALDO, GONZALO.

LE BARON SERVADIO.

Votre fidèle noblesse de Milan, monseigneur, vient vous assurer de sa fidélité et recevoir les ordres de son légitime souverain. Nous ne sommes pas de ceux pour lesquels le droit change; nous

protestons contre le fait accompli, et, quoique notre épée soit tenue dans le fourreau jusqu'au moment où vous nous ordonnerez de la tirer, il n'est pas de jour où nous ne livrions quelque bataille contre la grande félonie du siècle. Sans nous arrêter à des considérations de fausse humanité, nous subordonnons tout à l'intérêt sacré des principes.

Les résultats obtenus sont immenses. Déjà nous avons à peu près ruiné l'industrie de Milan. Les affaires vont au plus mal. Le peuple affamé va bientôt se révolter contre le gouvernement, qu'il accuse avec raison d'être la cause de sa misère. Dépositaires de la masse la plus considérable de la richesse publique, nous pouvons, en ouvrant ou en fermant nos bourses, faire, dans le peuple, l'aisance ou la misère. Le peuple dépend donc de nous, et, s'il est sage, il verra bientôt qu'il n'aura de pain que s'il se soumet au gouvernement loyal de Votre Altesse.

La république a cet avantage qu'elle fournit

elle-même des moyens pour l'attaquer. L'essentiel est de prouver que l'ordre ne s'établira jamais avec un gouvernement d'assemblées populaires. La tactique est facile. Pour montrer que l'ordre n'existe pas, nous le troublons. Nous faisons dans les assemblées un boucan d'enfer; l'un de nous imite le cornet à bouquin, l'autre le fifre. On sort, les gens paisibles crient au scandale; alors nous faisons chorus avec eux, nous levons les bras au ciel. Mais notre principale tactique est de pousser aux excès. Caliban nous rend ici la tâche assez difficile. Depuis qu'il est au pouvoir (vit-on jamais de pareil sapajou?), il se comporte avec assez de sagesse. Nous espérions qu'il n'allait faire que des folies, et il n'en est rien. Mais, à la longue, les excès sont inévitables; dans trois mois, si Votre Altesse le permet, elle sera rétablie sur son trône de Milan. Nous avons seulement besoin que Votre Altesse prenne la direction du mouvement, qu'elle donne des ordres. Elle peut être sûre qu'ils seront fidèlement exécutés.

PROSPERO.

Tout fidèle a droit que je lui serre la main. Les devoirs politiques peuvent changer, les devoirs d'homme à homme ne changent jamais. Vous serez toujours reçus dans cette retraite comme vous l'étiez dans mon palais de Milan. Quant à des ordres, je n'en ai plus à donner. Désirez-vous réellement savoir comment vous vous conformerez à mes intentions?

TOUS ENSEMBLE.

Oui, seigneur.

PROSPERO.

Eh bien, je vous le dis, c'est en ne faisant rien du tout.

SERVADIO.

Mais vous êtes notre chef pour combattre Caliban. Quoi! vous pactisez avec Caliban?

PROSPERO.

Moi? nullement. Je suis le survivant, à la vie

et à la mort, de ceux qui fondèrent par leur épée le duché de Milan. J'ai maintenu mon droit historique; le peuple l'a brisé. Vous m'offrez le trône de Milan; mais, vraiment, l'avez-vous à donner? et votre don serait-il bien solide? J'attends donc. Le temps a pour coutume de varier sans cesse. Il est peu probable que, dans vingt ans, la girouette du monde n'ait pas changé plus d'une fois. Mais il est deux choses qui ne changent pas : l'intérêt du peuple et mon titre, qui n'est qu'une forme de l'intérêt du peuple. Si, comme l'expérience semble le prouver, la république de Milan a besoin d'un prince pour subsister, moi et ma race nous sommes là. Si la république de Milan, fondée par ma race, peut se passer de nous, eh bien, j'ai d'autres devoirs et d'autres plaisirs. Le duché de Milan est peu de chose dans l'ensemble de l'humanité.

BALDUCCI.

Mais nous qui combattons, il nous faut un chef.

Notre mission, c'est de combattre Caliban. Vous devez nous conduire dans notre lutte contre Caliban.

PROSPERO.

Pardon; j'avais cru qu'un fidèle sujet est celui qui obéit à son souverain. Vous venez de me dire que j'étais votre souverain. Eh bien, mon ordre, sachez-le, est que vous vous teniez parfaitement tranquilles. J'ai été chef d'État, je le serai peut-être encore : jamais je ne serai chef de conspiration contre mon peuple.

ERCOLE, à Balducci.

Tu vois bien que c'est un partisan déguisé de Caliban.

ORLANDO.

On n'est jamais sûr de ces gens-là.

BALDUCCI.

Qu'attendre autre chose d'un tel idéologue?

RINALDO.

Son fils consentirait peut-être à se révolter contre lui?

ORLANDO.

Attendez, il faut d'abord le brouiller avec Caliban. Ce ne sera pas difficile.

Ils saluent et se retirent, Gonzalo seul reste.

SCÈNE VI.

PROSPERO, GONZALO, HILARIUS.

PROSPERO.

Mauvaise journée que celle-ci!

GONZALO.

Oui, mauvaise journée, mais inévitable. On est toujours perdu par son propre parti. Se taire est d'or, mais ne se tait pas qui veut. Il y a des circonstances où la force des choses parle pour vous. Le séjour de Votre Altesse en cette chartreuse supposait des prodiges de sagesse. Votre Altesse

en était capable. Mais demander de la sagesse à tout un parti!...

PROSPERO.

Il ne dépend de personne de me faire sortir de mon caractère.

GONZALO.

Oh! sans doute. Mais il dépend de vos prétendus amis de vous compromettre, et ils n'y manqueront pas. Votre séjour ici va devenir impossible. Vous vous rappelez cette intrigante, la baronne de Saint-Cerbonet?

PROSPERO.

Quoi! cette vieille folle, qui destitue le bon Dieu quand il n'est pas de son avis. Je l'ai connue; oui, je l'ai connue. Est-il possible que ce soit là ce qu mène le monde?

GONZALO.

Oui, c'est elle qui vous perd; car, en intriguant

auprès du pape pour votre restauration, elle irrite les Milanais. La femme est, dans les choses de ce monde, l'ennemi de la raison.

PROSPERO.

Le repos ne sera donc jamais fait pour moi. On ne se soustrait pas à sa destinée. J'avais rêvé d'échapper par mon génie à la fatalité de ma naissance, mon parti me tient à la gorge, et de temps en temps secoue ma chaîne pour me faire souvenir que je suis esclave. Dire que je courrai peut-être longtemps le monde avant de trouver une protection qui vaille pour moi celle de Caliban!

GONZALO.

Grande dérision des choses humaines! A notre âge, on cesse d'en rire.

PROSPERO.

Eh bien, Hilarius, prenons l'habit de notre profession, allons nous escrimer en Garlande. Je ne m'appelle plus Prospero, je suis un maître

comme tant d'autres, je commence une nouvelle vie. (A Gonzalo.) Adieu, Gonzalo; si tu entends parler de maître Arnaud, sache-le, c'est de moi qu'il s'agira.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

Elle se passe de nuit, à Avignon, dans une salle de la résidence papale.

LE PAPE CLÉMENT, UN CLERC.

LE PAPE.

Ainsi, tu me disais hier que les hérésies surabondent, et que les erreurs les plus dangereuses se produisent chaque jour.

LE CLERC, tenant de nombreuses pièces de parchemin.

Oui. De nouveaux averroïstes nient la résurrection des corps, la vie future. Ils prétendent que l'esprit général de l'univers ne s'occupe pas des choses particulières, qu'il est inutile de le prier, que le monde est éternel et n'aura pas de fin.

Le pape se tait.

LE CLERC continue.

Ils soutiennent en outre follement que toutes les religions ont été fondées par des imposteurs et reposent sur des fables; que la théologie n'est pas la science des sciences, qu'elle est en grande partie chimérique, que la faculté des arts seule a un objet sérieux.

Le pape tousse légèrement.

LE CLERC continue.

D'autres émettent des erreurs contre la sainte Église et sa divine autorité. Voici les fraticelles qui soutiennent que les sacrements administrés par des clercs fornicateurs ne sont pas valables, que les prélats ne doivent pas être riches et que les biens de l'Église doivent servir à une fin spirituelle. Voici les apostoliques qui prétendent tenir directement leurs pouvoirs de Jésus-Christ. Les bizoques vont jusqu'à soutenir qu'il ne devrait pas y avoir de riches. Les turlupins prétendent

qu'il ne faudrait donner les places qu'à des hommes de mérite.

Le pape éclate de rire.

LE CLERC continue.

Les pauvres de Lyon sont intolérables : ils prétendent que chaque homme doit avoir à manger selon sa faim. Les humiliés disent que tous les gens d'Église devraient observer la règle des mœurs. Ils nient le purgatoire et les indulgences.

LE PAPE.

Ceux-là sont les plus dangereux. Qu'on les brûle sans miséricorde!

LE CLERC.

Peut-être Votre Sainteté trouvera-t-elle plus grave encore la collection d'erreurs que voici, qui nous est arrivée aujourd'hui. Elle vient de la grande fontaine de foi, la sacrée faculté de théologie de Paris.

LE PAPE, inclinant la tête.

Lis-moi ce morceau.

LE CLERC.

Collection des erreurs professées de vive voix ou par écrit par des hommes de notre temps, entre lesquels nous ne citerons qu'un seul, vrai fils de Bélial, Arnaud, se disant de Villeneuve et Catalan. Dieu se hâte d'avoir pitié de lui pour qu'il s'amende! Sinon, qu'il périsse!

« Cet insensé ose dire que la médecine vaut mieux pour les hommes que les sacrements, et que le médecin qui s'expose à la mort pour procurer à ses semblables le salut du corps est supérieur au prêtre qui confère le salut de l'âme. Mais ce blasphème n'est rien auprès de ce qu'il annonce comme devant être un jour. Dans ses accès d'insanité, il prétend que les sciences du genre de celles qu'Aristote a traitées dans ses livres de la Physique, du Sens et du Sensible, de la Génération des animaux,

de la Génération et de la Corruption, seront un jour l'objet principal des recherches des hommes et qu'il en sortira de surprenantes améliorations pour le sort de l'humanité. Nuit et jour, il travaille en des fourneaux secrets, d'où il s'imagine que sortira l'or. Dieu donne l'or à qui il veut! Ne fréquentant pas les bons docteurs, se plaisant au contraire à des entretiens frivoles avec des laïcs dénués de solides connaissances, il leur inculque de folles idées, que ceux-ci répandent hautement, savoir qu'il existe une eau ayant les propriétés du feu, capable de ranimer les forces de l'homme le plus épuisé. Ils assurent que cette eau a été composée par leur maître au moyen d'évaporations subtiles faites dans un vase nommé *alambic*. Ceux qui en ont goûté, disent-ils, sont redevenus jeunes; la joie s'est emparée d'eux, ils ont eu des idées plus claires et plus puissantes; des vieillards qui en ont goûté ont eu les mêmes désirs que les jeunes gens. »

Le pape tousse.

LE PAPE, tout bas.

Si pourtant c'était vrai!...

LE CLERC, reprenant.

« ... Toutes choses qui, si elles ne sont pas mensongères et ne constituent pas ceux qui les disent à l'état d'imposteurs, marquent l'intervention certaine des esprits du mal.

« Nous omettons de vraies folies, des contes que de vieilles édentées peuvent seules accepter. A entendre ceux que cet homme dangereux a ensorcelés, l'eau en question serait capable de prolonger indéfiniment la vie, de ressusciter les morts, et ils content à ce sujet des fables que les hommes simples répètent, si bien que ces fables sont pour les uns un objet de crainte, pour les autres un objet d'espérances, également malsaines. Il est écrit : *Statutum est homini semel mori*, et aussi *Dissipabitur capparis*. S'il vient un jour où la câpre est sans effet... (le pape fait un mouvement d'attention), c'est

que Dieu a voulu que le vieillard ne fût pas distrait par les soucis du jeune homme et n'eût plus de pensée que pour ce qui doit l'occuper toute l'éternité. *Ibit homo in domum æternitatis suæ.* Or il serait absurde et téméraire et malsonnant de dire que la femme est destinée à occuper l'homme de toute éternité. »

LE PAPE.

Arrête-toi. De pareilles idées sont tristes ; ces sorbonnistes n'ont jamais le moindre mot pour rire. Cet Arnaud m'est connu par mon cher fils le roi de Sicile, sur qui il pratique des médecines merveilleuses, et qu'il sauva de la mort. Il n'est, quoi qu'on en dise, ni de Villeneuve, ni Catalan. Continue.

LE CLERC.

« ... Tel est cet Arnaud que les ignorants admirent, et ils s'en vont racontant qu'à son appel les morts s'éveillent et qu'on n'a qu'à lui dire qui l'on veut revoir pour que le mort reparaisse. »

LE PAPE.

Ceci est grave. Qui voudrais-je revoir?... (Après un moment de réflexion.) Ma foi! personne, je crois. Mais je suis malade. Il est commandé à l'homme d'arracher les âmes à la mort et tout d'abord la sienne; on doit donc faire le possible pour sauver sa vie, sous peine d'être homicide envers soi-même. (Au clerc.) Dit-on où est maintenant cet Arnaud?

LE CLERC.

Il est dit qu'après avoir quitté Paris, d'où l'a chassé l'indignation des docteurs catholiques, il s'est dirigé du côté de Barcelone et de Montpellier, où il se plaît surtout à dogmatiser.

LE PAPE, à part.

Si ce sont là des erreurs, mes théologiens les condamneront; si ce sont des vérités, étant le premier dans la chrétienté, je dois être le premier à en profiter. Le bénéfice des erreurs comme le bénéfice des vérités du monde entier m'appartient.

(Au clerc.) Écris que je réserve ces coupables à ma juridiction directe. Qu'on les fasse venir ici par douceur et par persuasion.

Le clerc se retire

SCÈNE II.

LE PAPE, seul.

Je garderai cet Arnaud. Si je venais à mourir, il pourrait me ressusciter... (Après un moment de réflexion). Non, j'y tiens peu; je saurais trop de choses. Et puis, pour deux ou trois heures durant lesquelles il faudrait faire des actes de dévotion, dresser des testaments pieux !... Ce n'est pas la peine.

Mais si je faisais ressusciter quelqu'un pour le questionner ? Je saurais à quoi m'en tenir sur l'immortalité de l'âme. L'idée est bonne. Car, enfin, peut-être sommes-nous dupes, et, si ce n'est pas vrai, tout ce qu'on dit des supplices des simoniaques n'est pas vrai non plus. Voilà ce qu'il m'importe de savoir. Si je dois changer de vie, il faut

au moins que ce soit à bon escient. Je tiens la proie, mes confesseurs voudraient me la faire lâcher pour l'ombre. Nous verrons..

Voilà, par exemple, le cardinal de Saint-Silvestre, qui est mort récemment. Il était simoniaque avéré ; je le sais mieux que personne. Eh bien, si je pouvais savoir ce qu'il éprouve!... Mon sort ne différera pas beaucoup du sien. Est-ce donc aussi terrible que l'on dit ? Cet endiablé Florentin décrit, dans son *Enfer*, un tas de choses qu'il n'a pas vues. Ce supplice des pieds rouges... Allons donc, qu'en sait-il?

Ce qui m'inquiète davantage, c'est ce Gauthier de Bruges, évêque de Poitiers, que j'ai dépouillé de ses revenus. La cause a été jugée canoniquement, c'est vrai ; ma conscience est tranquille ; mais il est mort de misère. On dit qu'il s'est fait enterrer ayant en main son appel, qui me cite au jugement de Dieu. C'était un saint homme, cet appel est capable d'avoir son effet. A-t-il fixé le délai ? C'est ce qu'il faudrait savoir. Ah ! les saints.

ce sont encore les gens les plus à craindre en ce monde ; malheur à qui les trouve sur son chemin !

SCÈNE III.

Un petit bruit se fait entendre à une porte secrète. Entre Brunissende de Talleyrand.

LE PAPE, BRUNISSENDE DE TALLEYRAND.

LE PAPE.

Toujours vous arrivez, belle amie, aux heures où mon cœur vous désire. Mon Dieu ! où va le monde ? Que d'aberrations de toutes parts ! Vous eussiez frémi tout à l'heure, si vous aviez entendu les erreurs auxquelles notre siècle était réservé.

BRUNISSENDE.

Qu'est-ce encore que ce grimoire ? Laissez donc le siècle aller comme bon lui semble. Vous userez votre santé à vouloir le corriger, et vous n'y réussirez pas. Qu'il y ait des gens pour vouloir réformer l'Église dans son chef et dans ses membres.

c'est leur affaire ; ils y ont intérêt. Mais vous, qui êtes le chef, y a-t-il le moindre sens commun à ce que vous vous tourmentiez pour vous réformer vous-même ? Restez donc tranquille ici ou dans votre château de Malaucène. Goûtez les biens que Dieu vous a faits, et tâchez que ce soit pour le plus longtemps possible.

LE PAPE.

Mais tout va au plus mal dans la chrétienté. Le vol, l'assassinat, les sept péchés capitaux ronflent comme les trombones d'un concert infernal. Les hommes commencent à croire qu'il faut jouir autant qu on peut en cette vie.

BRUNISSENDE.

C'est vrai. Ils n'ont plus peur de l'enfer. Il faut en faire des descriptions plus terribles. Il faut donner ordre aux peintres de dessiner Satan encore plus laid qu'ils ne le font et de représenter dans les diverses *bolgie* des supplices épouvantables, afin que ceux qui y croient aient bien peur. Don-

nez ordre aussi aux prédicateurs d'inventer des détails nouveaux très affreux sur l'enfer.

LE PAPE.

Le revenu de Saint-Pierre diminue sensiblement.

BRUNISSENDE.

Oui, mais le capital est inépuisable. C'est le besoin que les hommes ont d'indulgences. Faites payer de belles sommes aux maris et aux femmes qui font tout à coup la découverte agréable que leur mariage a été nul et qu'ils ont vécu des années en concubinage. Émettez un nouveau paquet d'indulgences, vous verrez avec quel empressement on se précipitera dessus.

LE PAPE.

Mais on dit des choses si affreuses des supplices des simoniaques.

BRUNISSENDE.

Vous savez bien que rien de tout cela n'est certain. Voilà de ces choses que l'on dit sans en être

sûr le moins du monde. Personne n'est venu le raconter.

LE PAPE, hochant la tête.

Si c'était vrai, pourtant!

BRUNISSENDE.

Non; c'est impossible. Je ne crois pas à l'immortalité des âmes; il y en a trop. Où voulez-vous caser des milliards d'êtres, dont chacun a son système de bonheur? Si le mort n'a plus sa personnalité, si le même bonheur est imposé à tous, consistant par exemple à chanter des psaumes en commun, assis sur des bancs, ma foi! je ne tiens pas à cette immortalité-là. Je ne serais plus moi-même; bonsoir. Je serais sans défauts!... Ah! par exemple, c'est à mes défauts que je tiens.

LE PAPE, à part.

Charmante enfant! elle ne doute de rien! (Tout haut.) Mais l'Église murmure. Elle murmure contre moi, m'accuse de népotisme. Elle murmure contre vous aussi.

BRUNISSENDE.

Laissez-la faire. Il est impossible que, l'Église et moi, nous soyons très bien ensemble. Elle est l'épouse de Jésus-Christ; je suis la maîtresse du vicaire de Jésus-Christ. Comment voulez-vous que cela s'arrange? Dans notre famille, nous avons pour principe de reculer jusqu'au dernier moment les formalités nécessaires au salut. Si on se convertit trop tôt et puis qu'on guérisse, on peut, par sa sottise, se priver de bien des plaisirs.

LE PAPE.

Je vous assure que, si je désire rester jeune, c'est pour vous aimer. Mais figurez-vous que, parmi les erreurs qui viennent de se produire, il y en a une qui pourrait tourner à notre profit.

BRUNISSENDE.

Qu'elle soit la bienvenue! Ne brûlez qu'en effigie le pauvre homme qui l'a mise en avant. De quoi s'agit-il?

LE PAPE.

D'Arnaud de Villeneuve, le premier docteur de notre temps. On dit qu'il fait de l'or.

BRUNISSENDE.

Cela doit vous toucher peu. Vous avez les indulgences.

LE PAPE.

L'or est assurément la première chose de ce monde, puisque l'or est le moyen pour avoir tout ce que l'on désire. L'or ne suffit pas cependant. Il faut la vie et l'amour pour en jouir. Si l'on est vieux, à quoi sert l'or? C'est comme posséder un tonneau de vin, sans soif pour le boire. Il importe donc que la vie des riches soit allongée et assurée. Pour les pauvres, c'est bien inutile, puisque leur vie n'a pas de valeur. Mais les riches, les arrivés, tout ne leur sert à rien s'ils ne vivent pas, s'ils ne sont pas bien portants. Un moyen de conserver la vie et la jeunesse est donc au moins aussi précieux qu'un moyen de faire de l'or.

BRUNISSENDE.

Ne pensez pas à cela. On a l'âge qu'on croit avoir.

LE PAPE.

Cela vous est facile à dire. Croyez-vous que je ne remarque pas quelquefois les coups d'œil que vous avez pour le bachelier Waltherus? Avoir vingt ans, c'est plus que d'être pape.

BRUNISSENDE.

Allons donc! voilà vos idées qui vous reviennent. Qui a tiré un billet comme vous dans la loterie du monde? Être pape à une époque de totale corruption. Et maintenant, maître de tout, vous allez vous casser la tête contre une porte fermée?

LE PAPE.

Peut-être pas fermée, si Arnaud a raison.

BRUNISSENDE.

Que dit-il donc?

LE PAPE.

Il fait mieux que de dire. A force de chauffer et de réchauffer ses alambics, il a trouvé le vrai or, je veux dire une eau de Jouvence, une eau de feu dont une goutte rend les forces perdues, et qui du même coup prolonge la vie, assure des années de santé et de plaisir.

BRUNISSENDE.

Fi donc! la médecine et l'amour n'ont rien à faire ensemble. Tristes soucis de vieillard, jamais vous ne m'apparûtes plus honteux qu'aujourd'hui. Quand on est vraiment jeune, on ne pense pas à la mort. Ah! vous me demandez si notre tour viendra? Sotte question! cela est trop clair; c'est comme demander si le jour d'aujourd'hui aura un soir. La certitude que l'on possède à cet égard empêche-t-elle de jouir du soleil? Oui, nous les jeunes, nous détesterons toujours ces arts honteux de prolonger avec du lacet le ruban de soie de la vie. Le coup de ciseau de Lachésis est sans appel.

Béni soit-il à sa manière, puisqu'il nous préserve de mendier dans le palais dont nous avons été les maîtres, de traîner péniblement en esclaves le char qui nous porta.

LE PAPE.

Goûtez votre ivresse tant qu'elle durera. Votre eau de Jouvence est en vous-même ; c'est votre jeunesse, votre beauté.

BRUNISSENDE.

Cela nous suffit. O vanité des pensées dites sérieuses ! Vous avez besoin de croire que votre plaisir durera toujours. Nous autres, nous ne pensons jamais à la fin. Je vous l'assure, la joie de vie qui est en moi ne gagnerait rien à ce que je la crusse éternelle. Qu'importe ! Le plaisir éternel est celui qui a eu, à un moment donné, toute l'intensité dont il est susceptible.

Le pape se tait.

Il lui donne un baiser. Tous deux se lèvent, font quelques pas ensemble. Brunissende sort par la porte secrète; le pape, après quelque hésitation, reste.

SCÈNE IV.

Le pape sonne un clerc. Le clerc se présente sur-le-champ.

LE PAPE.

Prenez un ouvrier dont vous soyez sûr. Qu'il sache manier le marteau. Prenez les clefs du caveau neuf situé sous la salle capitulaire de l'aile droite, et descendons.

SCÈNE V.

Dans le caveau.

LE PAPE, LE CLERC, L'OUVRIER.

Tous les trois regardent en silence le cercueil debout sur lequel est fixée une plaque de plomb portant ces mots : *Gualtherus Brugensis.*

LE PAPE, à l'ouvrier.

Ouvre, emploie tes tenailles, ôte les clous, je veux voir.

L'ouvrier force le couvercle. Le squelette de Gauthier de Bruges apparaît menaçant. Clément recule de plusieurs pas.

LE PAPE, en lui-même.

La cause a été jugée. Ce qui est jugé est toujours bien. L'arrêt a dû être juste.

Il s'approche lentement du squelette, qui le regarde de ses yeux vides. Un bras s'avance. Autour des doigts, sous l'anneau pastoral, s'enroule une petite bande de parchemin. Le pape regarde ce rouleau, effrayé ; il le touche, puis recule, le touche encore, puis tire le parchemin. La main crispée du cadavre retient la cédule.

LE PAPE.

Quoi ! tu résistes ? Mais j'ai le droit d'ordonner. Ne sais-tu pas que mon pouvoir s'étend à tout chrétien, mort ou vivant. L'obéissance n'est-elle pas le premier devoir de l'homme d'église ? Nous allons voir si tu es vraiment un saint, comme on le dit. Obéis, cadavre, obéis !

Le pape tire le parchemin ; tous les os de la main se répandent à terre.

LE PAPE lit rapidement.

« Dépouillé indignement, mourant de faim, pendant que mes spoliateurs dépensent les biens de mon Église en orgies, je t'assigne, pape Clément, avant une année révolue, au trône de celui

qui connaît mon innocence et ton avarice. Au revoir. »

LE PAPE, pâle, reste longtemps immobile. Il murmure tout bas:

Avant un an!...

Puis il remet lentement les phalanges des doigts à leur place, rajuste l'anneau pastoral. Il relit le parchemin, en répétant tout bas:

Avant un an!... avant un an!...

Il le met dans sa poche.

LE PAPE, à l'ouvrier.

Remets les clous maintenant... Remontons. (Au clerc.) Le parchemin pourrit beaucoup plus lentement que la main qui le tient. Voilà pourquoi je l'ai pris. Cette pièce-là du moins ne me sera pas opposée au jour de la résurrection.

SCÈNE VI.

Le pape, en se retournant, se trouve face à face avec Brunissende, qui est descendue par derrière et a suivi toute la scène sans être vue.

LE PAPE, LE CLERC, L'OUVRIER, BRUNISSENDE.

BRUNISSENDE.

Pour Dieu! laissez donc les morts en repos. Ce pauvre Gauthier est maintenant votre moins dangereux ennemi. Contentez-vous de l'avoir volé, laissez-le tranquille. C'était un saint, mais évidemment un sot. Que ne se contentait-il de l'état de pauvreté évangélique où vous l'aviez mis et qui convient si bien à un saint?

LE PAPE.

L'acte qui l'a dépouillé est parfaitement régulier.

BRUNISSENDE, riant.

Eh bien, alors, soyez en paix. Que craignez-vous? Venez, venez.

Ils remontent tous ensemble, le pape pensif.

ACTE III.

Il se passe sur le pont d'Avignon, le soir après le coucher du soleil. Toute la population d'Avignon assise sur les parapets du pont. Danses, gens qui vont et qui viennent.

SCÈNE PREMIÈRE.

LES DANSEURS, ZABELON, SŒUR DOUCELINE, DONNA ALBINA, NA BRUNA, JOURDAIN DE L'ILE, DURANTI, AGRICOL, MAIFFREDI.

LES DANSEURS.

Sur le pont
D'Avignon,
C'est là que l'on danse;
Sur le pont
D'Avignon,
Que l'on danse en rond.

ZABELON.

Jésus, Marie! Comment le pape peut-il protéger de telles gens? C'est les brûler qu'il devrait! J'ai toujours dit qu'on n'aurait la paix que quand le feu nous aurait débarrassés de tous ces mé-

créants. Mais les bons usages s'en vont. Dans mon enfance, j'ai porté du bois au bûcher de plus de vingt hérétiques. Et voilà bien dix ans que nous n'avons pas eu un seul de ces actes si édifiants pour la foi.

SŒUR DOUCELINE.

Cette eau ne peut venir que de l'enfer. Il n'est pas étonnant qu'elle brûle. De l'eau qui brûle !... Comment voulez-vous que ce soit naturel? Et l'on prétend qu'elle peut rendre jeune et jolie. Ah! cela prouve ce que j'ai toujours pensé, c'est que ces tristes dons-là viennent de l'enfer.

DONNA ALBINA.

Avez-vous entendu ce qui s'est passé au château de Courthezon? Le seigneur Faustin était mort depuis quelques heures. Mais cet Arnaud, qui dispose de la vie et de la mort, l'a ressuscité par son élixir. Faustin a fait un testament nouveau et a changé, d'après ce qu'il a pu apprendre dans l'autre monde, ses premières dispositions.

NA BRUNA.

O ciel! quel abus! Mais cela ne devrait pas être permis, de ressusciter les morts. Leur âme est en paradis, ou en purgatoire, ou en enfer. Il faut l'y laisser. On a vu, on a entendu là-bas un tas de choses! Il n'est pas permis de venir les redire, ni de profiter de ce que l'on sait.

JOURDAIN DE L'ILE.

Cela est vrai. Que deviendront les vivants, si les morts se mettent à ressusciter? Le premier devoir d'un gouvernement conservateur et honnête doit être d'empêcher les défunts de revenir sur terre. Si le couvercle du tombeau peut se lever, il n'y a plus d'ordre. Il faut faire une requête au pape pour que les ressuscités soient sévèrement réprimés et que les intéressés soient autorisés à exiger qu'ils meurent de nouveau. Par exemple, si les morts ressuscitent, celui dont on a pris légitimement les biens et qu'on a tué pourrait revenir réclamer! Tout bien pesé, l'état du ressuscité est délictueux.

Lazare a vécu toute sa seconde vie en contrebande, sans titres de propriété, sans état civil.

NA BRUNA.

Certainement. Où allons-nous, s'il est permis aux morts de revenir? Vous avez eu, par exemple, un mauvais mari; vous avez réussi à vous en délivrer, et vous seriez exposée à le voir reparaître!... Il ne servirait donc à rien de vous en être débarrassée?

DONNA ALBINA.

C'est clair. Il n'y a de sécurité que si les morts sont bien morts.

LES DANSEURS.

Sur le pont
D'Avignon,
C'est là que l'on danse;
Sur le pont
D'Avignon,
Que l'on danse en rond.

Un groupe d'hommes s'approche.

DURANTI.

Je n'y comprends rien, Agricol. Voilà le progrès

qui se fait maintenant par les prêtres! L'aurais-tu jamais pensé? Autrefois, les papes n'étaient entourés que de moines et de saintes personnes; maintenant, on va voir leur cour formée de nécromanciens, d'alchimistes, de gens suspects de toutes les nouveautés.

AGRICOL.

Ajoute: et de femmes charmantes. La cause de tout cela, c'est que le pape est un homme comme un autre. Le pape est malade, il veut guérir, il s'adresse au médecin le plus célèbre par ses cures. Il n'y a rien là que de très naturel. Crois-tu donc qu'il va s'enquérir si ce médecin est hérétique ou catholique? Il le prendrait mahométan, au besoin. La maladie égalise tous les hommes, toutes les religions.

MAIFFREDI.

C'est pour cela que je pense quelquefois qu'il n'y aura pas toujours de pape. Il faudrait pour cette institution des anges et une ville dans les

nuages. Un ange n'aurait pas tant de faiblesses pour Brunissende.

DURANTI.

Ma foi, tant pis pour les anges! C'est un bijou d'or et de diamant que cette femme! Vit-on jamais un pareil miracle d'élégance, d'amabilité et de grâce. Elle réunit les dons extrêmes, les deux charmes de la femme, la force et la langueur. Par moment, c'est un souffle; elle a toutes les faiblesses. Puis elle éclate; sa raillerie est comme une prise de possession de l'univers.

AGRICOL.

Je l'ai vue l'autre jour en sa toilette du matin. Un léger col plissé embrassait son menton et ses joues comme le calice d'une fleur. On entrevoyait son cou, entouré d'un rang de perles, et la naissance de son sein, d'une blancheur de lait. Un simple ruban d'écarlate, s'élargissant un peu sur son front, retenait ses cheveux.

DURANTI.

Jusqu'ici, nous n'avons pas encore vu de telles femmes, et certes il faut qu'il y en ait. On dit qu'elle dispose des bénéfices; ma foi, il n'en fut jamais fait meilleur usage. La beauté de la femme est un art, un art qui coûte cher; il faut bien en payer les frais. Ne croyez-vous pas qu'il vaut mieux réaliser un tel prodige que d'avoir la consolation de penser qu'il y a quelques moines de plus à la portion congrue, assommant le ciel de leurs patenôtres?

AGRICOL.

Oui, les revenus ecclésiastiques devraient tous être employés à défrayer la toilette de jolies femmes et à pensionner des gens d'esprit.

MAIFFREDI.

Mais cet Arnaud, que fait-il en tout cela?

AGRICOL.

Dieu sait. On dit qu'il sert au pape pour ses expériences sur l'immortalité de l'âme.

MAIFFREDI.

Il n'y croit donc pas?

AGRICOL.

Oh! c'est comme toutes les choses qu'on croit; on n'en est pas bien sûr.

MAIFFREDI.

Je vous demande ce que cela lui fait.

AGRICOL.

Pardon! s'il y a un enfer, comme il est simoniaque au premier degré, gare à lui!

MAIFFREDI.

Voilà des choses qu'il ne faut pas savoir. Moi, je n'y pense jamais. Les prêtres sont chargés de cela.

Les deux groupes se rapprochent.

SŒUR DOUCELINE.

C'est un scandale comme on n'en vit jamais. Cette femme perdra la chrétienté. Les évêchés se

donnent à sa recommandation. Le bachelier Waltherus sera évêque un de ces jours.

ZABELON.

Oui, c'est un scandale affreux! Définitivement, ma sœur, tous les hommes sont des polissons! Ah! s'ils voulaient tous se faire moines!

LES DANSEURS.

Sur le pont
D'Avignon,
C'est là que l'on danse;
Sur le pont
D'Avignon,
Que l'on danse en rond.

SCÈNE II.

LES MÊMES, PROSPERO, SOUS LE NOM D'ARNAUD, HILARIUS, GOTESCALC.

Prospero et ses deux disciples circulent inconnus dans la foule et causent entre eux à voix basse.

PROSPERO.

Nous sommes ici peu populaires; mais ces bourgeois sont gens tranquilles, évitons de les

émouvoir Plus on remue d'idées fortes et neuves, plus il faut de précautions pour ne pas troubler le peuple. L'ambition perd tout. On eût proposé à Platon d'être le président de sa république qu'il se fût récusé. Il eut bien plus de plaisir à l'écrire qu'il n'en aurait eu à la gouverner.

HILARIUS.

Vous ne voulez donc pas de la vérité pour le peuple?

PROSPERO.

Pardon! mais la vérité du peuple, c'est celle qu'il se fait à lui-même. Le peuple a besoin à la fois d'illusions religieuses et de beaucoup d'amusements.

GOTESCALC.

Mais ces danses, ces privautés sont d'une moralité douteuse. Il faudrait pourtant songer à moraliser les masses. Il n'y a que cela de sérieux.

PROSPERO.

A notre âge, Gotescalc, peut-on dire de pareils

enfantillages? Si nous ne sommes pas désabusés, quand le serons-nous, mon cher? Comment n'as tu pas encore vu la vanité de tout cela? Tous les trois, nous avons mené une jeunesse sage; car nous avions une œuvre à faire. En conscience, voyant le peu que cela rapporte, pouvons-nous songer à conseiller aux autres, qui n'ont pas d'œuvre à faire, les mêmes maximes de vie? La moralité doit être réservée pour ceux qui ont une mission comme nous. Celui qui occupe un rang à part dans l'humanité doit s'imposer, en retour de ses privilèges, des devoirs austères, un genre de vie astreint à des règles difficiles. Mais les pauvres gens, les gens ordinaires, allez donc! Ils sont pauvres, et vous voulez que, par-dessus le marché, ils soient vertueux! C'est trop exiger. En mon Dieu! leur part n'est pas la plus mauvaise. Il n'y a que les simples qui s'amusent. Or s'amuser est une manière inférieure, une manière réelle pourtant de toucher le but de la vie. Si l'homme n'existait pas, les formes les plus élevées de l'ado-

ration sur notre planète eussent été les jeux des dauphins, le tourbillonnement folâtre des papillons, le chant des oiseaux. L'amour est la perle pour laquelle on donne tout le reste; or l'amour n'existe guère que pour le peuple. Le plus grand prince, avec tous ses trésors, ne saurait acheter l'amour que l'artisane, la villageoise donne gratis au jeune artisan ou au jeune villageois. Les gueux ne s'aiment qu'entre eux. Le peuple doit s'amuser; c'est là sa grande compensation. Un peuple gai est le meilleur des peuples. Ce qu'un peuple donne à la gaieté, il le prend presque toujours sur la méchanceté.

GOTESCALC.

Vous ne croyez donc pas que des sociétés de tempérance sauveraient le monde des dangers qui le menacent?

PROSPERO.

Mais c'est là une véritable indignité. Priver les

simples gens de la seule joie qu'ils ont, en leur promettant un paradis qu'ils n'auront pas!... Allons donc! Pauvres vies déflorées!... Pourquoi voulez-vous empêcher ces malheureux de se plonger un moment dans l'idéal?... Ce sont peut-être les heures où ils valent quelque chose.

GOTESCALC.

Nos maîtres d'école, en Poméranie, disent tout le contraire. Ils prétendent que notre race est la première de toutes, parce qu'elle ne sait pas rire et qu'elle n'a pas besoin de s'amuser.

PROSPERO.

Attendez un peu. Quand soufflera le vent des réclamations individuelles, on verra quel aimable peuple vous aurez là. Vous les tenez maintenant, en leur distribuant, en retour de leur vertu, des billets pour une loge plus ou moins bonne dans un paradis chimérique. Mais, quand on verra que ces billets n'ont pas plus de solidité que les actions

des mines d'argent de la lune, personne ne voudra en être payé, et il ne restera plus alors pour maintenir le peuple que sa bonne humeur et sa gaieté. L'État doit chercher à être juste; il doit surtout chercher à être aimable. Dans l'hypothèse, qui devient de plus en plus probable, où l'univers n'est qu'une tautologie dans laquelle la somme de mouvement se retrouve exactement dans la balance finale, sans perte ni gain, tâchons que la plaisanterie ait été douce. Si tout ce qu'on dit de l'autre monde doit aboutir à une banqueroute, c'est vraiment dur d'avoir fait mener aux pauvres gens une vie de cheval pour rien du tout. Vu l'incertitude où nous sommes de la destinée humaine, ce qu'il y a encore de plus sage, c'est de s'arranger pour que, dans toutes les hypothèses, on se trouve n'avoir pas été trop absurde. De la sorte, nous ne serons pas des saints, mais, non plus, nous ne serons pas des dupes. De toute façon, nous n'aurons pas de surprise trop forte.

HILARIUS.

Vous m'expliquez comment, dans beaucoup de circonstances, je vous ai entendu parler, comme tout le monde, des rémunérations dues aux déshérités et aux hommes vertueux. Vous en parliez avec assurance. En êtes-vous sûr pourtant?

PROSPERO.

Pas du tout, je suis presque sûr du contraire.

HILARIUS.

Alors, si la vie était à recommencer, avec la vue claire que vous avez maintenant de bien des choses, vous la recommenceriez sur de tout autres bases?

PROSPERO.

Non, je referais juste ce que j'ai fait.

HILARIUS.

Je ne vous comprends pas. Une de vos délicatesses est de ne pas vouloir paraître payer des services réels en fausses lettres de change sur un

royaume de Dieu problématique. Mais alors pourquoi en parlez-vous? Et si l'on vous prenait au mot?

PROSPERO.

C'est peu à craindre. Quand je dis ces choses-là, je sens bien que nul de mes auditeurs ne sera tellement frappé de mes preuves, que cela le porte à se priver d'aucune sensation douce. Sans cela, j'aurais des scrupules d'avoir été cause que quelque brave homme ait diminué, pour avoir pris trop au sérieux mes raisonnements, la somme de jouissance qu'il aurait pu goûter. Ce sont là des vérités sur lesquelles, quand on n'a pas pour profession de les enseigner, on a trois ou quatre opinions par jour. Et pourtant, ces probabilités, qui sont si faibles qu'on ne ferait pas un placement d'un franc sur des garanties aussi chétives, suffisent à l'homme pour sacrifier sa vie. Nous sommes ainsi faits. Une sorte d'instinct nous dit : « Courage! Trompe au profit de l'Éternel; maintiens la raison d'être du sacrifice et de la vertu. »

HILARIUS.

Votre vie tout entière, en effet, a été conduite par la foi en quelque chose d'absolu. La science ne peut être sérieuse si le monde, qui en est l'objet, est frivole. Or vous avez pris la science éminemment au sérieux. Vous y avez sacrifié les récompenses et les joies les plus légitimes.

PROSPERO.

C'est justement pour cela que je mets la plus grande réserve à recommander aux autres la voie que j'ai suivie. La vertu est une gageure, une satisfaction personnelle, qu'on peut embrasser comme un généreux parti; mais la conseiller à autrui! qui l'oserait? On hésite, en pareil cas, comme si l'on mettait dans la main de quelqu'un une pièce d'un aloi douteux. M'étant peu amusé quand j'étais jeune, j'aime à voir s'amuser les autres. Ceux qui prennent ainsi la vie sont peut-être les vrais philosophes. Qui sait si le dernier résultat du grand effort qui se fait en ce moment pour percer

l'infini n'est pas que tout est vide, si bien que le dernier mot de la sagesse serait de s'étourdir? Pour nous, l'âge est passé; nous sommes trop vieux. Laissons au moins faire les autres et jouissons de leur plaisir. Maintenant, mon idéal serait un vieux château patriarcal, rempli d'enfants qui chantent, de filles et de garçons qui folâtrent, où tout le monde mangerait, boirait, danserait, vivrait de moi. Après tout, le monde ne serait pas sérieux, que la science pourrait être sérieuse encore. De grandes sommes de vertu ont été dépensées pour des chimères. Il faut toujours prendre le parti le plus vertueux, sans être sûr que la vertu soit autre chose qu'un mot.

Gotescalc donne quelques marques d'étonnement.

HILARIUS lui dit à part.

Habitue-toi donc au langage de notre école. Au fond, notre maître ne pèche que par excès de gentilhommerie. Il a peur qu'il ne se mêle aux sacrifices qu'il fait pour le vrai quelque apparence de

pot-de-vin ou, comme on dit en Orient, de *bakh-schisch*.

PROSPERO.

Il y a, sur l'ensemble des choses, des vingtaines d'hypothèses possibles. La philosophie consolante n'est qu'une hypothèse entre beaucoup d'autres; mais, après tout, c'est une hypothèse, et, dans le cas où elle impliquerait quelque chose de vrai, il ne faut pas que nous soyons pris au dépourvu. On doit avoir réponse à tout.

LES CHANTEURS.

Sur le pont
D'Avignon,
C'est là que l'on danse;
Sur le pont
D'Avignon,
Que l'on danse en rond.

SCÈNE III.

LES MÊMES

Les chants s'éloignent. Peu à peu le pont devient désert. Prospero et ses disciples restent seuls silencieux. Les derniers chants des danseurs se perdent dans le lointain. Une vision fantastique se dessine alors dans le ciel. Deux poteaux s'élèvent à l'entrée du pont ; entre eux un couperet énorme brille au clair de lune. — Un nouveau chant se fait entendre.

Dansons la carmagnole,
Vive le son,
Vive le son,
Dansons la carmagnole,
Vive le son
Du canon !

GOTESCALC.

Voilà ce qui alterne avec vos danses et vos baisers. Chez nous, grâce au respect, cela n'arrive jamais.

PROSPERO.

Attendez donc un peu.

Une longue danse macabre se déroule sur les remparts crénelés d'Avignon. Chaque couple, après avoir exécuté une contredanse, vient se placer sous le couperet, qui tombe avec un bruit sourd, puis se relève lentement pour tomber encore.

Le premier groupe est composé du roi et du pape. Ces deux grands per-

sonnages se font de profondes salutations, entremêlées de pirouettes, où ils se tournent le dos. Viennent ensuite le duc de Bourgogne, avec les insignes de la Toison d'or, et un cardinal en robe rouge; ils se pavanent gravement; puis Mgr le duc de Bourbon et M. le comte d'Armagnac; puis les douze preux et les douze preuses, qui se donnent le bras deux à deux et paraissent avoir entre eux des conversations fort intimes. Puis vient Jacques de Lalain, le bon chevalier, ayant enfin délivré la Dame de Pleurs, et la consolant. Pétrarque et Laure apparaissent seuls sur un char traîné par de petits Amours, ayant les mains attachées derrière le dos par des cordons de soie. Anne de Bretagne, entourée de dames vertueuses, défile après Geneièvre et toute son école d'amour.

Deux géants se dessinent sur le ciel: c'est Roland et Olivier, se donnant la main en souvenir de la belle Aude. Leur cou est trop fort pour entrer dans la lunette. Le bourreau fait venir un charpentier, qui, en deux ou trois coups de hache, adapte l'appareil.

Pendant que Roland et Olivier attendent, une foule énorme, évêques, abbés mitrés, pénitents de toutes les couleurs, avec leurs croix processionnelles et leurs disciplines, corps de métier, gentilshommes, grandes dames en tous leurs atours, bourgeois en chaperon, présidents à mortier, juges en toque, docteurs avec leurs hermines, se pressent attendant leur tour. Des huissiers à verge président au défilé et font garder les rangs.

La danse est close par un élégant menuet exécuté par le dernier légat et la dernière abbesse. On entend à la fois l'air simple, aimable et galant du menuet et le chant:

Dansons la carmagnole,
Vive le son,
Vive le son,
Dansons la carmagnole,
Vive le son
Du canon!

ACTE IV.

Il se passe tout entier dans le laboratoire de Prospero, situé au fond de la résidence papale.

SCÈNE PREMIÈRE.

PROSPERO, SOUS LE NOM D'ARNAUD, HILARIUS, GOTESCALC.

HILARIUS.

Qui jamais aurait cru que le pape lui-même se ferait notre protecteur et nous donnerait dans son propre palais ce laboratoire grand et commode, où vous allez enfin avoir les moyens de perfectionner vos découvertes ?

PROSPERO.

Oui ; depuis que j'ai quitté ma retraite de Pavie, je suis comme l'apode qui ne peut pondre ni couver, faute de pieds pour poser à terre. On ne fait pas de découvertes à l'auberge ni sur les grandes

routes. Les trois fois où, dans ces derniers temps, j'ai vu l'éclair du buisson ardent, ç'a été comme par hasard, à la dérobée. Une fois, c'était dans une hôtellerie de Catalogne; à la vue de la flamme, mes hôtes faillirent m'assommer; l'autre fois, c'était chez des moines, qui me prirent pour un démoniaque; une troisième fois, je produisis l'extrait de vie en compagnie d'une bande d'étudiants vivant de leur mandoline. Ils burent tout le godet que j'avais rempli; deux en moururent.

HILARIUS.

Comment se fait-il que toi, qui as su faire voir à tant d'autres des choses merveilleuses, aies été le seul à ne point les voir?

PROSPERO.

Il convenait que je fusse sobre dans la salle du festin que je présidais.

HILARIUS.

Votre eau est assurément la découverte la plus

étonnante qu'on ait jamais faite. Une force énorme entre avec vous dans l'atelier humain. Vous méprisez avec raison le vulgaire qui, incapable de comprendre la grandeur réelle de votre découverte, vous prête des chimères et transforme en recettes de bonne femme vos plus étonnants procédés.

PROSPERO.

Ces chimères me perdront ; mais nul n'est maître de sa renommée. Elle court devant vous, se fait sans vous. Peu m'importe. Je me survivrai en vous, mes disciples fidèles. Mes vérités sont de l'ordre de celles qui ne périssent pas. Quiconque voudra refaire mes expériences arrivera au même résultat que moi. L'ordre d'investigation que j'ai ouvert peut être élargi indéfiniment. La distillation, que nous avons créée, amènera des analyses plus intimes encore. L'apparente variété de la matière sera ramenée à l'unité. On fera mieux alors que faire de l'or, insipide rêve de ceux qui ne conçoivent la science que comme un moyen de

satisfaire leurs penchants grossiers. Les sots! ils ne voient pas que changer tout en plomb serait la même chose que changer tout en or. Pour moi, j'aimerais autant savoir faire l'un que l'autre. Mais j'aimerais encore mieux savoir faire de la lumière avec de la boue, de l'esprit avec la matière. On y viendra; on comprendra la vie, et sans pouvoir modifier ce qu'elle a d'essentiellement fragile, on rectifiera les voies souvent inutilement compliquées de la nature; on corrigera des abus, restes d'un développement historique, que l'instinct n'a pas eu de motifs suffisants pour réformer. Une plus haute raison gouvernera le monde; peut-être même un peu de justice finira par y pénétrer. On corrigera, du moins en détail, ce qu'il y a d'inique et de cruel dans les partis pris généraux de la création.

GOTESCALC.

Nos maîtres d'école de Poméranie nous disent, au contraire, que l'homme doit souffrir, que le

grand crime est de vouloir faire les choses autrement que Dieu ne les a faites. La réforme du monde n'est-elle pas la grande hérésie? Si le monde, comme le rêvent les réformateurs, était mieux que le monde tel qu'il existe, Dieu l'eût fait tout d'abord ainsi. On ne commande pas à Dieu; on ne guérit pas malgré lui, on ne s'enrichit pas malgré lui.

PROSPERO.

Réformons toujours. Si, comme le veulent vos docteurs, le mal incorrigible est la dernière part de Dieu dans la nature, cette part sera toujours assez large.

HILARIUS.

Ainsi la légende populaire, en vous prêtant des miracles, ne fait en somme que matérialiser vos inspirations, donner une forme grossière à vos idées.

PROSPERO.

Sans contredit. Par la science, l'homme ne pro-

longera pas considérablement le nombre de ses années; mais, en quarante ans, il vivra cent fois plus qu'autrefois en quatre-vingts. Il mourra dignement, au moment qu'il aura fixé. Dans chaque ville, de nombreux petits palais, ornés de rubans et de fleurs, offriront à l'homme épuisé ce que l'État lui doit avant tout, le moyen de se procurer une mort douce, accompagnée de sensations exquises. Ceux qui souffriront alors, ce sera parce qu'ils y auront consenti. L'homme saura le monde, il pénétrera le ciel. Cela vaudra mieux que de ressusciter pour deux jours, et, quelque doux qu'il fût de voir en rêve ceux qu'on a aimés, il y aura, dans la communauté d'une grande humanité éclairée, tant de paix et de joie, que tout amour particulier sera sacrifié, comme un égoïsme blâmable, à l'amour de l'ensemble.

HILARIUS.

Ne comptez-vous pas, d'ailleurs, sur le progrès politique et social?

PROSPERO.

C'est la science qui fait le progrès social, et non le progrès social qui fait la science. La science ne demande à la société que de lui laisser les conditions nécessaires à sa vie et de produire un nombre suffisant d'esprits capables de la comprendre. Certes la science, absolument parlant, pourrait se passer d'être comprise ; car elle est. Les œuvres d'Archimède, d'Euclide, ont dormi mille ans dans les manuscrits, sans que personne les comprît. Mais cela est fort dangereux, et c'est merveille que ces découvertes admirables de la science antique n'aient pas disparu de la tradition de l'humanité. Il faut tâcher que cela n'arrive plus. Le monde est gouverné presque tout entier par la brutalité. Les paysans indépendants de Schwitz et de Glaris ne sont guère plus éclairés que les seigneurs. Les empereurs et les rois pourraient plus pour nous; car ils représentent un principe supérieur au canton et à la seigneurie féodale.

Ah! si les républiques italiennes voulaient! .. Mais elles comprennent peu la science; elles ne vont que jusqu'à l'art. Usons donc de notre pape, tandis qu'il est malade et qu'il fonde sur mon eau de vie des espérances illimitées. Il accomplit une bonne œuvre, après tout, cet excellent pape. Il force de bons rustiques à faire notre part de travail pendant que nous spéculons. Rien n'est assurément plus légitime. Rappelez-vous ce saint dont un ange laboure le champ, afin qu'il n'ait pas à interrompre sa prière. La prière, ou, pour mieux dire, la spéculation rationnelle, est le but du monde; le travail matériel est le serf du travail spirituel. Tout doit aider celui qui prie, c'est-à-dire qui pense. Les démocrates, qui n'admettent pas la subordination des individus à l'œuvre générale, trouvent cela monstrueux, et, quand le sage et libéral Caliban ne sera plus, je ne sais pas bien ce qui arrivera.

SCÈNE II.

Les disciples entrent les uns après les autres, allument les fourneaux, ajustent les alambics.

LES MÊMES, DISCIPLES NOUVEAUX, TROSSULUS

HILARIUS.

On ne vit jamais pareille chose. Depuis qu'on sait que vous êtes à Avignon, Avignon est la capitale du monde. On y vient de toutes parts pour vous consulter.

DISCIPLES NOUVEAUX.

Maître, prenez-nous pour vous aider dans l'œuvre sainte que vous accomplissez. Nous voulons servir la science.

PROSPERO.

Venez, étudiez, comprenez. Si vous êtes de bons serviteurs, votre joie sera immense; ce sera là toute votre récompense.

TROSSULUS.

Maître, j'ai une idée secrète à vous communiquer. (Prospero le prend à part.) La Société des gens de lettres, dont j'ai l'honneur de faire partie, prépare un projet de loi pour que l'homme de génie garde éternellement la propriété de ses idées. C'est le seul moyen pour que les hommes de génie soient riches comme les bourgeois et estimés comme ceux-ci. Or nous avons remarqué que les hommes de génie sont, en général, déplorablement insoucieux de leurs intérêts. Voilà Jésus-Christ, par exemple. S'il avait voulu prendre la propriété de son Évangile, figurez-vous quelle fortune cela ferait pour ses héritiers ! Car, d'après nos idées, il ne s'agit pas seulement de garantir le droit de copie sur les œuvres des écrivains : il faut que partout où on les récite, où on les lit, où on les chante, il faut, dis-je, qu'il leur soit payé un tant pour cent. Pour Jésus-Christ en particulier, quelques-uns d'entre nous pensent que tous ceux qui

observent une des maximes, qui pratiquent une des vertus qu'il a prêchées, sont redevables de quelque chose à ses ayants droit. Mais il est clair que Jésus-Christ fut un pauvre spéculateur. Nous élaborons également une loi pour assurer la propriété des inventions, des idées. Quel capital représenterait maintenant l'invention du rouet, du fuseau? Or, maître, votre alcool rapportera un jour des milliards. Associez-vous avec nous, et nous trouverons moyen de faire que tout homme qui boira de votre eau de vie la quantité que contient un dé à coudre payera une petite somme, si petite que vous voudrez. Ce sera une superbe affaire, et notre société en bénéficiera.

PROSPERO.

Ah! votre société a pour objet de protéger les droits de ceux qui battent monnaie avec leur pensée? Je n'appartiens pas à cette engeance-là, et je ne lui veux aucun bien. Le vrai penseur doit désirer que ceux qui embrassent vénalement la pro-

fession de lettrés soient découragés par la perspective de mourir de faim. La prétention de faire régner dans la distribution des bénéfices de ce monde une trop grande justice est la pire erreur qu'il y ait. L'injustice est le principe même de la marche de cet univers. Jéhovah fut, dit-on, le Dieu juste par excellence. Or rappelez-vous ce qui arriva pour les bœufs qui, poussés par un mouvement divin, ramenèrent d'eux-mêmes l'arche de chez les Philistins. D'après nos idées, il aurait fallu leur faire une pension alimentaire, les placer dans une belle prairie, où ils auraient été au vert le reste de leurs jours. Fi donc! On construisit un bûcher avec les bois du char mystérieux qui avait ramené le coffre sacré, et, sur ce bûcher, on offrit les bœufs en sacrifice. Ils furent consumés en holocauste à Jéhovah, et l'auteur de ce beau récit biblique a l'air de trouver que ce fut tout à fait convenable, et que ces bonnes bêtes durent s'en trouver les très heureuses et très honorées. Ayant rempli par leur instinct profond

une mission providentielle de premier ordre, elles devaient disparaître avec leur mission. Voilà la récompense de tous les bienfaiteurs de l'humanité. On les brûle avec le bois de leur découverte et d'autres profitent pour eux. Jéhovah ne conçut jamais que les choses pussent et dussent se passer autrement.

TROSSULUS, à lui-même.

Un sot de cette espèce est fait pour être toute sa vie exploité.

Il tourne le dos.

SCÈNE III.

LES MÊMES, LÉOLIN.

HILARIUS.

Maître, de tous ceux qui se présentent pour vous voir, voici le plus singulier. Il a l'air d'un vieux fou sans conséquence.

Entre Léolin de Bretagne, en costume de chevalier errant et de poète, la lyre irlandaise sur l'épaule.

PROSPERO.

Que venez-vous faire ici ?

LÉOLIN.

Ce que je fais partout : regarder et jouir. Partout je vais, partout j'entre, partout je comprends quelque chose. Voilà ma profession. Je poursuis la beauté d'une soif qui n'est jamais assouvie. La vérité aime plus de suite que je n'en ai ; elle me fuit peut-être. Je ne sais qu'aimer et chanter. Comme la caille à qui on crève les yeux, je ne fais plus la différence des jours et des nuits ; je chante sans cesse. J'ai entendu parler de ton eau de vie. Il paraît que c'est du feu. Je sais que tu la donnes gratis. J'en voudrais deux ou trois gouttes ; car j'ai eu des visions que je voudrais revoir. Est-il vrai que tu es assez puissant pour faire qu'on revoie une personne qu'on a aimée ?

PROSPERO.

Assieds-toi. L'alambic chauffe. Je crois que nous pourrons contenter ton désir.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, SIFFROI.

HILARIUS.

Maître, voici un visiteur qui, d'après les apparences, doit être un puissant seigneur.

SIFFROI, en pompeux équipage.

Vous voyez en moi Siffroi, seigneur palatin, chargé par Sa Majesté le roi de Germanie de ses affaires en ces parages.

Arnaud, Sa Majesté l'empereur, mon maître, sait que tu es puissant en toute sorte d'œuvres, dont quelques-unes dépassent la force de l'homme. Dès qu'il a entendu le bruit de la renommée et qu'il a su que Sa Sainteté le bienheureux Clément t'accueille et te garde, il a résolu de te faire diverses propositions dont j'ai à t'entretenir. Ne crains de ma part aucun ridicule, aucune trace de sentimentalité. (Il éclate de rire.) J'étais autrefois idéaliste

rêveur ; maintenant, je vois le ridicule de la générosité; sois tranquille, je suis un homme positif, un homme sérieux. Les diplomates mes confrères sont tous des bêtes. Chacun d'eux est l'homme le plus sot de l'Europe. (Il rit.) J'ai de l'esprit, n'est-ce pas?

Prospero le prend à part ; ils s'assoient.

Arnaud, les hommes de ta sorte ne peuvent appartenir qu'aux papes, aux empereurs ou aux plus puissants rois de la chrétienté. Le pape Clément te couvre maintenant de sa protection ; mais tu sais qu'Avignon est une mer trompeuse. Ce n'est pas toi qui peux céder au ridicule d'être sentimental. Sache qu'au delà des monts, on sait aussi ce que tu peux. Nos nécromanciens ont avoué qu'ils ne sauraient faire ce qu'on dit de toi. Ce qu'on nous a raconté du seigneur Faustin, en particulier, dépasse tout ce qui s'est vu jusqu'ici. Pourrais-tu le refaire ? Écoute ce dont il s'agit.

Sa Majesté l'empereur, roi des Germains, mon maître, n'agit jamais que par les principes de la

plus pure légitimité. Mais les nécessités d'État ont leurs exigences. Le château de Kniphausen lui est nécessaire pour exercer sa souveraineté. Tu comprends bien que nous ne nous arrêtons pas aux petitesses où s'embrouille l'homme sentimental. Pour déposséder le châtelain actuel, qui est du reste son ami, le roi mon maître a besoin d'un titre. Un testament, par exemple, ou un traité, ou un acte de mariage serait nécessaire. Les légistes de Sa Majesté le roi mon maître en déduiraient tout de suite les droits de l'Empire sur ledit château. Mais les pièces manquent. Le vieux Cunibert, décédé récemment, devait tester pour l'Empire : il n'a pas accompli son intention. Si tu pouvais faire ce que tu as fait pour Faustin, Cunibert signerait le testament qu'il aurait dû rédiger de son vivant, et Sa Majesté le roi mon maître serait en règle Il est vrai que le propriétaire est un de ses alliés les plus loyaux ; l'empereur mon maître pleurera beaucoup d'être obligé de le déposséder. Mais il se fera violence, il connaît ses devoirs.

PROSPERO.

Peux-tu croire des fables répandues par un public illettré ? L'arrêt de la mort est sans appel ; ce que je fais est plus humble, mais plus vrai.

SIFFROI, à part.

Il cherche à m'échapper. (Tout haut.) Quoi ! tu veux me faire croire que ces fournaises ardentes, ces chaudières, ces cylindres aux immenses bras d'airain servent seulement à produire quelques gouttes de vin concentré ! Non, tu brasses la vie et la mort. La vie et la mort appartiennent à l'empereur mon maître. Comme roi d'Arles, il est ici ton souverain : réfléchis. Tout ce qui peut s'appeler sentimentalité est sévèrement banni de notre politique. Tout dernièrement, nous avons donné une bonne leçon aux Souabes. Nos diplomates et les leurs dînaient ensemble ; tous, vers la fin du repas, roulèrent sous la table. Mais notre supériorité est que nous ne perdons jamais entièrement la tête. Sous la table, les nôtres tirèrent des

Souabes des confidences et leur firent signer des conditions que ces imbéciles ne purent s'expliquer quand ils furent dégrisés.

Il rit.

PROSPERO.

Attends, tu verras ce que je fais, et prendras ainsi la mesure de ce que je ne fais pas.

Siffroi va s'asseoir à côté de Léolin. Ils se regardent beaucoup l'un l'autre.

UN DISCIPLE.

Voilà deux oiseaux qui ne tarderaient pas à se prendre de bec, s'ils restaient longtemps perchés sur la même branche.

Grand mouvement dans le laboratoire.

LES DISCIPLES.

Attention ! Venez, maître ! l'heure est mûre.

PROSPERO.

Oui, c'est l'heure de voir si nos expériences précédentes ont été une illusion. Ce qui prouve qu'une expérience est bonne, c'est que, refaite dans les

mêmes circonstances, elle donne le même résultat. Regardez.

Il ouvre le robinet. Une liqueur claire et ambrée s'en échappe. Il la recueille dans une grande fiole en verre.

PROSPERO.

Victoire! Jamais nous n'avons eu un si beau résultat. La quantité de liquide est en proportion des forces employées: il y a parfaite équivalence dans l'équation. Nous tenons la nature; elle se livre, elle travaille avec nous.

Tous regardent avidement le bocal qui contient l'eau de vie.

LÉOLIN.

Celui qui la boit retrouve tous ses rêves; j'en boirai, dût-il m'en coûter la vie.

TROSSULUS.

L'imprudent! il montre son procédé à tous, sans avoir pris de brevet d'invention.

SIFFROI.

Cette eau de feu appartient à l'empereur, mon maître. Sur toute invention, il a un droit primor-

dial. (Ses yeux s'enflamment.) Mais je voudrais bien d'abord en boire.

Il tire son épée, s'empare de la fiole, en boit les trois quarts d'un seul trait. Léolin s'élance en même temps, lui arrache la fiole, boit le reste. Tous deux tombent à terre comme anéantis. On fait cercle autour d'eux.

RÊVE DE LÉOLIN.

LÉOLIN, ouvrant un peu les yeux.

Temps aimable, où je jouais enfant sur ses genoux! Voici la cicatrice que je lui fis au bras, un jour qu'elle me menaça de mourir si je n'étais point sage. Je la mordis jusqu'au sang.

Silence, sa figure s'illumine de plus en plus.

Quels bords as-tu visités depuis que tu nous as quittés? Où vont les morts? Ont-ils un cœur qui batte encore? Sont-ils capables d'aimer?

Oh! voilà que ses yeux s'entr'ouvrent. Sa main longue et blanche sort du cercueil; sa figure est pâle comme autrefois, ses yeux nagent dans les larmes. Viens, embrasse-moi. Je vais te dire, te conter tout. (Il lui parle à voix basse, en sons inintelligibles). Qu'il y a longtemps depuis ta fièvre fatale! Oh! que tu

dois être fatiguée de ce long voyage d'outre-tombe. (Il verse d'abondantes larmes.) Repose-toi sur ce fauteuil; cette maison t'est connue, c'est la tienne; accepte nos caresses comme autrefois. Oh! pourquoi tes yeux sont-ils toujours ternes et vagues? C'est Léolin, c'est ton frère!... Elle n'entend pas ma voix! O désespoir!

Il verse des torrents de larmes.

Non, ce n'est pas possible; elle vit; ses yeux pleurent; c'est qu'elle rêve. Me tiendras-tu rigueur? Diras-tu encore que je t'ai trahie? Ah! Dieu sait que, dans toutes mes joies, je t'ai désirée; je n'ai pas eu un moment de douceur sans que je t'aie appelée au partage.

Voici les objets que tu connus. Ils ont été sacrés pour nous; nul n'a été tiré de sa place! Voici l'enfant que tu aimas, comme tu m'avais aimé il y a cinquante ans. Il est maintenant jeune et plein de courage; il veut vivre.

Celle-ci, tu ne l'as jamais vue. C'est d'elle que tu me dis un jour : « Cette petite vient pour me

remplacer. » Eh bien, figure-toi que c'est toi-même. Oui, tu m'as été rendue. Regarde, la voici. Elle est douce, chaste, timide et réservée comme toi. Comme toi, elle a besoin d'être aimée; elle veut suffire à quelqu'un. Elle aura dans le cœur tes susceptibilités infinies, la flèche de tes chères subtilités. Déjà elle me parle comme tu faisais; une herbe l'enchante. « O papa! me dit-elle, écoute le bruit de ce ruisseau; comme il est délicieux! Vois-tu ce charmant clocher, là-bas, à l'horizon? Regarde ce roseau, comme il est vert et heureux! » Reste, reste une heure avec nous! Accepte-la pour ta petite servante; elle va te soigner, passer un linge mouillé sur ton front.

Vois sa candeur. Prends sa main, sa petite taille d'enfant. Comme elle t'aime! comme elle t'embrasse! Ah! tu ne me pardonnes pas peut-être; tu ne veux pas rouvrir les yeux. Mais elle!... qu'a-t-elle fait? C'est toi-même. Ombre blanche, ouvre les yeux, ne fût-ce qu'un quart d'heure, un quart d'heure pour que je pleure avec toi, pour

que je puisse expier mes torts, subir tes pieux reproches. Cœur transverbéré, que tu m'as fait souffrir! Pour tant d'heures douces et cruelles, au moins un regard. Quoi! dans l'éternité, ton œil sera-t-il ainsi comme celui d'une statue de marbre? Si ta prunelle pouvait me répondre!...

Oh! j'entends sa voix, sa voix, comme si elle venait de l'infini : « Ami, les yeux ne serviraient aux morts qu'à verser des larmes. Autrefois, ils nous servaient à voir ceux que nous aimions; maintenant, ils ne feraient que pleurer. » (Il tombe épuisé.) Elle disparaît ; adieu! O fin amère! Mais qu'importe ? je l'ai vue.

Il se réveille.

LÉOLIN, éveillé.

Nos rêves sont la meilleure et la plus douce partie de notre vie. C'est le moment où chacun de nous est le plus lui-même. Ah! maintenant, j'ai de la force pour vivre vingt ans encore.

RÊVE DE SIFFROI.

SIFFROI, qui a ronflé tout ce temps, se réveille.

Victoire ! victoire ! Pendez, brûlez, fusillez ! Nous sommes les maîtres; tout nous est permis pour leur faire signer ce que nous voulons. Générosité ! sentimentalité ! pure sottise !

Désolation ! Les militaires sont trop doux; nos hommes savent tuer, mais non fusiller. Il faudrait brûler tous les villages, pendre tous les habitants mâles; cela les empêcherait de se défendre. Ah ! ah !

Il éclate de rire.

Des prisonniers !... Comprenez-vous qu'on fasse prisonniers des gens qui se défendent? On aurait dû les fusiller.

« Grâce, mon bon sire, pour mon homme qui a menacé de sa bêche un hussard. — Très bien, ma bonne femme, vous pouvez être parfaitement assurée que votre mari (il passe le doigt autour du cou) sera pendu. »

Il éclate de rire.

Ce qui me plaît dans le Bavarois, c'est la facilité

avec laquelle il fusille! Il rencontre quelqu'un, il n'attend pas qu'on tire sur lui, il fait feu le premier.

Il faut être plein de politesse jusqu'au dernier échelon de la potence (il rit de plaisir); mais il faut pendre.

O mollesse des militaires! Si j'exerçais un commandement, je sais ce que je ferais. Si je parvenais à m'emparer des fuyards, je leur enlèverais leur vache et tout ce qu'ils auraient emporté, en les accusant de l'avoir volé et de le cacher dans les bois.

Il faut rendre la guerre aussi cruelle que possible. La sensibilité! Voilà une chose ridicule!

On fusillera, on pendra, on brûlera. Quand cela sera arrivé quelquefois, les habitants se montreront plus raisonnables, surtout si nos obus les ont déjà convenablement disposés.

Ah! la bonne odeur! cela sent l'oignon brûlé! Des paysans viennent d'être rôtis dans leurs maisons.

Sur cent soixante-dix, il y en a cent vingt de

sabrés. — Coquins, pourquoi avez-vous épargné le reste? Ne savez-vous pas que la sentimentalité est un ridicule?

Une lettre de mon cher ange!...

Mouvement d'attention dans l'auditoire.

PROSPERO.

Ecoutons! son ange va lui parler. Nous allons le voir par le côté aimant.

SIFFROI.

Ah! les bons conseils, chère et douce amie! « Tous les Gaulois fusillés, écharpés, jusqu'aux petits enfants. Je crains qu'il n'y ait pas de Bible en France. Voici le livre des Psaumes, que je t'envoie, afin que tu puisses y lire cette prophétie contre les Français: « Je te dis, les impies « doivent être exterminés. » — Merci, tendre épouse; merci!

Pourquoi retarde-t-on le bombardement? On manquera le moment psychologique. Oh! les âmes sensibles! les femmes! Dire que, sans deux

femmes, le bombardement serait déjà commencé ! Ah ! que ne suis-je le maître ! Je ne craindrais pas d'être dur. Deux millions d'hommes mourant de faim ; eh bien, ils l'ont voulu !

Voilà des gens qui ramassent des pommes de terre. On ne tire pas dessus !... Oh ! les militaires humains ! Il y a des gens qui gâtent tout, parce qu'ils veulent être loués pour leur humanité.

Et dire que ces farceurs, en nous voyant chez eux, n'ont pas l'air content ! Ah ! les poseurs !

Les Français sont une nation de barbares, avec un vernis insuffisant de civilisation. Nous sommes les hommes ; ils sont les femmes. Des femmes ! ah ! fi donc ! « La bienveillance envers tout le monde, c'est la justice », a dit un de leurs ni gauds. Oui-da ! Dans le monde que j'ai vu, la malveillance, c'est la justice. Hermann de..., un bas intrigant ! Henri de..., un méchant homme ! Gauthier de..., un ignorant, un sot, un drôle ! et l'empereur, mon maître ?... Vieux... ; mais non, chut ! J'ai trop d'esprit.

PROSPERO.

Le sang lui monte terriblement à la tête. Les veines de son cou et de ses tempes se gonflent. Mettez-le un peu à l'air. (On l'emporte.)

Chacun puise en cette eau ce qu'il porte en lui-même. La source de Jouvence est dans notre cœur; c'est l'idéal qui ne laisse pas vieillir. La force qui ressuscite, c'est la pureté de notre âme.

GOTESCALC, rentrant offaré.

Chers seigneurs! voilà une triste nouvelle! Le seigneur Siffroi...; eh bien, oui, le seigneur Siffroi, comme il est dit dans l'Écriture, *crepuit medius*. Cela devait arriver; le quart de ce qu'il avait bu tue un homme.

PROSPERO.

Nos fins et dangereux produits doivent être pris du bout des lèvres. Est-ce notre faute si, en se les ingurgitant avec le goulot, certaines gens crèvent tandis que nous vivons?

HILARIUS.

Quelle lourde race !

PROSPERO.

Prenez garde ; ces inductions sont téméraires. Gotescalc est son compatriote, et c'est le meilleur de nous.

ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

Dans une salle de la résidence papale à Avignon.

LE PAPE, BRUNISSENDE, WALTHERUS.

LE PAPE.

Son eau ne ressuscite pas, elle ne fait voir les morts qu'à ceux qui portent vivant en eux le souvenir des morts; elle ne donne ni la jeunesse ni l'immortalité. Mais cette eau n'en est pas moins riche de vie; elle relève mes forces et m'a fait éprouver des jouissances d'imagination que je croyais perdues pour moi.

BRUNISSENDE.

Je vous le disais. Il n'y a que Waltherus et moi qui ayons vu clair dans cette affaire; car nous sommes jeunes. Quand on est jeune, on ne se sou

cie ni des fontaines de Jouvence ni de résurrection.

LE PAPE.

Belle amie a toujours raison. Mais que dites-vous d'Arnaud?

BRUNISSENDE.

C'est un très grand homme, quoiqu'il ne m'ait pas une fois regardée. Nous comprenons ces hommes-là, allez, mieux que vos docteurs bourrés de saint Thomas d'Aquin. C'est un très grand homme, je vous le dis. Il m'aimerait, s'il en avait le temps. Les hommes de la sorte ont un défaut et un ridicule. Au fond, ils aiment les femmes, mais ils ne le leur disent jamais. Ils voudraient que les femmes leur sautassent au cou, leur fissent des avances. Ils consentent à être aimés d'elles.

WALTHERUS.

Vous oubliez que, l'un des confrères de saint Thomas d'Aquin ayant introduit dans la cellule du saint une belle fille parée, celui-ci ne détourna

pas les yeux et, je crois même, lui jeta son écritoire à la tête.

BRUNISSENDE.

Le pédant! Arnaud ne ferait pas cela. Mais il faudra que la tentatrice s'approche fort de lui et lui caresse la barbe ou le menton.

LE PAPE.

Je voudrais le faire cardinal, mais je suis fort embarrassé. L'inquisition me le réclame tous les jours; sa science est en effet hérétique, puisqu'elle change la nature des choses. Les docteurs de Paris l'ont formellement condamné.

BRUNISSENDE.

Gardez-vous de le livrer. Soyez mauvais pape, s'il le faut, mais toujours galant homme.

SCÈNE II.

LES MÊMES, UN CLERC.

Un clerc entre.

LE CLERC.

Une lettre du roi de Germanie pour Sa Sainteté.

LE PAPE.

Lis-la-moi.

LE CLERC lit.

« Qu'il soit connu de Votre Sainteté que le lâche assassinat commis dans le sacré palais par l'empoisonneur Arnaud de Villeneuve sur la personne de mon fidèle serviteur Siffroi, seigneur palatin, mon envoyé, m'a rempli d'une grande et juste colère. Ce qui augmente l'atrocité d'un tel crime, c'est qu'il est notoire que les empoisonneurs ont été conduits par la haine féroce, par la vile et basse jalousie des peuples gaulois contre les peuples germaniques, qu'ils cherchent mécham-

ment tous les moyens de diminuer et d'anéantir. En conséquence, sans préjudice des indemnités à réclamer et représailles qu'il nous conviendra d'exercer pour ce crime, si notoirement empreint de passion nationale et d'envie impuissante, dans notre prochaine guerre contre l'ennemi héréditaire, nous exigeons que ledit Arnaud nous soit livré, pour être puni de son crime selon toute la rigueur des lois impériales. Faute de quoi, j'agirai en toute rigueur par mes agents du royaume d'Arles, pour que justice soit faite. »

LE PAPE.

C'est un peu fort! Quoi! parce qu'il plaît à un grossier glouton d'avaler à plein gosier ce qui doit être pris à petites gorgées, nous sommes ses empoisonneurs!

BRUNISSENDE.

Gardez-vous de donner cette bonne raison à des butors qui ne cherchent qu'une mauvaise querelle. Dites qu'Arnaud appartient à l'inquisition

comme hérétique, que les crimes contre la foi priment tous les autres qu'il peut avoir commis. Je suis bien avec l'inquisition; il n'aura nul sévice à craindre.

UN CLERC.

Deux lettres, venant toutes deux de Milan, pour Sa Sainteté.

LE PAPE.

Lis.

LE CLERC.

« Les soussignés, nobles de la cité de Milan, informés par des nouvelles certaines, se permettent de remontrer humblement à Votre Sainteté le péril qu'elle fait courir au bon droit et à la justice en couvrant de sa protection l'imposteur Prospero, dit Arnaud, lequel, suivant son naturel ambitieux, n'a près de Votre Sainteté qu'une occupation, c'est d'obtenir une bulle qui le rétablisse sur son trône de Milan. Faisons savoir à Votre Sainteté que ledit Prospero a perdu tous droits au duché de Milan

par son refus absolu de suivre sa noblesse et de défendre sa prérogative, si bien que tous ses artifices pour remonter sur le trône de Milan ne sont plus que manœuvres de séditieux. Votre Sainteté, gardienne du droit des princes, doit le traiter comme un des pires fauteurs de l'hérésie dangereuse qui met l'origine de la souveraineté dans le peuple. Et, pour l'empêcher de nuire au peuple chrétien, Votre Sainteté remplira son devoir en le faisant renfermer dans une étroite prison. »

Suivent les noms.

« La cité libre de Milan est informée par des messages certains qu'en ce moment se trouve près de Votre Sainteté un homme de naturel ambitieux et remuant, nommé Prospero, qui cherche par tous les moyens à regagner le trône de Milan, qu'il a justement perdu.

« Considérant que ses partisans cherchent ici par tous moyens à troubler l'ordre établi, et que certainement son séjour près de Votre Sainteté n'a

d'autre but que d'obtenir une bulle qui le rétablisse en ses droits et prérogatives, nous croyons devoir avertir Votre Sainteté, gardienne du droit des peuples, que ledit Prospero, coupable d'ailleurs de plusieurs hérésies, ne peut plus être considéré que comme un ennemi du peuple chrétien, et que Votre Sainteté n'a qu'un moyen de l'empêcher de nuire, c'est de le chasser de son sacré palais, où cet imposteur s'est introduit par fraude et sortilège, et de le faire enfermer dans une étroite prison. »

Suivent les noms.

LE CLERC.

Il y a encore un billet, qui ne peut être ouvert que par Votre Sainteté.

LE PAPE.

Donne-moi.

Brunissende et Waltherus chuchotent entre eux, pendant que le pape lit tout bas.

BRUNISSENDE.

Ne lisez pas. Le père commun des fidèles a tant de secrets.

LE PAPE, lisant.

« Si les souvenirs ont sur vous quelque empire, emprisonnez Arnaud. Je le hais. Sa fatuité scientifique est une injure pour notre sexe ; toute la philosophie ainsi conçue n'est qu'un larcin fait à l'amour. Notre empire est fini, si de pareilles idées prévalent. Veillez-y ; car enfin vous avez aimé autrefois, quoique maintenant vous paraissiez l'oublier.

« BARONNE DE SAINT-CERBONET. »

Le pape, Brunissende, Waltherus éclatent de rire

BRUNISSENDE.

Faites donc venir Arnaud, et tirez de lui l'éclaircissement de quelques-uns de ces mystères.

SCÈNE III.

LES MÊMES, PROSPERO, SOUS LE NOM D'ARNAUD.

Arnaud entre, Brunissende lui tend la main.

LE PAPE.

Arnaud, l'Empire et l'inquisition, les nobles de Milan et le peuple de Milan, sans parler de la baronne de Saint-Cerbonet, demandent en même temps votre tête. Pourquoi donc le monde entier est-il ainsi soulevé contre vous? Tous les autres docteurs ensemble ne me donnent pas autant de souci que vous.

PROSPERO.

C'est qu'ils travaillent sur des abstractions vides, et, moi, je travaille sur des réalités. Je n'étudie que des faits, et j'en tire des manipulations, des pratiques, et c'est ainsi que j'ai pu ajouter un ordre d'opérations à celles de l'antiquité. La nature ne distille pas; moi, je distille. D'autres feront

bien plus après moi. De siècle en siècle, la nature sera mieux connue, et on trouvera pour agir sur elle des moyens plus puissants.

LE PAPE.

Mais les autres docteurs n'entreront pas dans tes idées ; la foule ne les comprendra pas, elle les transformera en fable. Tu n'auras ni l'Église, ni l'École. Le peuple t'est refusé à jamais. De quoi vivras-tu ?

PROSPERO.

D'abord des miettes qui tombent de ces deux grandes tables bien servies. Comme nous sommes sûrs d'avoir raison, nous sommes facilement humbles. Nous laisserons aux docteurs scolastiques leurs prébendes et leurs aumusses fourrées d'hermine. Puis, dans des siècles peut-être, l'École nous appartiendra.

LE PAPE.

Et l'Église ?

PROSPERO.

Ah! c'est tout différent! L'Église et nous, nous partons de principes absolument contraires. Nous concevons la nature comme une série de phénomènes, si bien liés entre eux, que l'homme, au bout d'études suffisantes, doit pouvoir arriver à reproduire chacun d'eux. L'Église, au contraire, repose sur une révélation censée faite successivement aux juifs, aux chrétiens, à la communauté des fidèles, tout le long des siècles. Nous ne savons pas ce que c'est qu'une révélation, n'en ayant jamais vu, et, si nous en avions vu quelqu'une, nous renoncerions sur-le-champ à notre philosophie de la nature. Le miracle, la révélation, en effet, supposent entre Dieu et l'homme des rapports surnaturels où Dieu agirait comme quelqu'un de déterminé. Or une telle hypothèse est entièrement gratuite; il n'y a pas un seul fait prouvé qui y mène. C'est une fiction, et non pas une hypothèse.

LE PAPE.

Vous ne différez pas alors des païens, des philosophes anciens, éclairés par la seule raison.

PROSPERO.

C'est cela même. Nous sommes des anciens, nous revenons à la tradition des savants grecs; nous cherchons avidement leurs livres, nous continuons la science, en la prenant au point où ils l'ont laissée.

LE PAPE.

Vous n'admettez pas que l'Église ait fait faire à la science aucun progrès?

PROSPERO.

Non, aucun. Le christianisme a sensiblement amélioré la masse humaine; mais il n'a rien appris à l'humanité; il n'a pas fait une seule expérience, et il a plus nui que servi à la conservation de l'ancienne tradition scientifique. Depuis le réveil intellectuel inauguré par la parole vive,

ardente et légère de ce prodigieux Abélard, l'Église a eu sa philosophie. Votre Sainteté me laisse tout dire: cette philosophie, je l'avoue, me paraît sans valeur. L'Église ne pouvait favoriser le développement que d'une métaphysique abstraite et creuse. Si quelque progrès a été fait depuis les anciens, c'est par les savants musulmans, non que l'islamisme les ait aidés le moins du monde; l'islamisme les a persécutés comme le christianisme nous persécute; mais, malgré l'islam, ils ont possédé par moments l'esprit de la Grèce; en particulier, dans l'ordre de faits que j'étudie, ils ont beaucoup ajouté au domaine de l'esprit humain.

LE PAPE.

Alors, vous tenez l'Église pour une ennemie dans l'œuvre de retour à l'antiquité que vous venez d'exposer?

PROSPERO.

Non pas absolument. La contradiction est l'essence des choses humaines. Les institutions ont

l'air d'être faites de bronze ; mais les institutions sont servies par des hommes, et les hommes sont des roseaux. Il faut distinguer dans l'Église le chef et les membres. Les membres résisteront toujours à une transformation qui entraînerait un changement complet dans leurs habitudes. Mais le chef!... le chef se sépare quelquefois avec une étrange facilité du corps qu'il est censé animer. On a vu l'islam présidé par des khalifes incrédules et amateurs passionnés de la raison grecque. J'imagine de même une série de papes, formés sur votre modèle, très Saint-Père, qui prendraient la tête de la renaissance intellectuelle de l'humanité.

LE PAPE.

Ainsi, tu rêves le christianisme détruit par la papauté?

PROSPERO.

Oui. Le pape, devenu tout-puissant, peut, couvert par le respect qu'il inspire, supprimer presque

l'ensemble de superstitions et d'erreurs auquel il préside.

BRUNISSENDE.

J'ai peur qu'il ne soit toujours tenté d'en profiter.

PROSPERO.

Brunissende voit clair. Le prêtre détruit rarement l'autel dont il vit. Il est probable, en effet, qu'après avoir servi la renaissance, la papauté l'entravera. Effrayée de sa propre hardiesse, elle repliera ses voiles et essayera de retenir le mouvement qu'elle aura commencé.

Le pape reste quelque temps pensif.

BRUNISSENDE.

Nous autres femmes, nous arrivons souvent par d'autres voies à des pensées analogues. La superstition a diminué la vie; nous la voulons entière. On déchirera les sottes bandelettes dont les siècles barbares nous ont affublées; nous aurons notre place dans le monde de l'esprit.

PROSPERO.

Sans contredit, la part de la femme dans l'œuvre de la civilisation sera grande et illustre. C'est peut-être dans le cœur de quelques femmes que l'unité de la renaissance sera le mieux réalisée. Les femmes nous tiendront pour des ennemis jusqu'au jour où elles verront que leur intérêt dans l'humanité n'est pas un intérêt à part.

BRUNISSENDE.

Arnaud, ne sauriez-vous pas écrire un livre pour nous ?

PROSPERO.

D'autres le feront, belle Brunissende. Moi, je suis vieux, ma fin approche, je deviens un embarras. Je peux mourir quand je veux : c'est là ma Jouvence. J'ai toujours eu pour principe, qu'une vie disposée selon les règles d'une belle eurythmie ne doit pas laisser au hasard une pièce aussi importante que le dénouement. Tout est

bonheur dans la vie, quand on peut à son gré disposer de la mort.

BRUNISSENDE.

Que dites-vous! Le suicide implique des idées repoussantes, une mare de sang, des souillures. La propreté l'interdit. Cette belle tête m'appartient, Arnaud. Ne la souille pas; je te le défends.

PROSPERO.

Non, soyez tranquille, chère Brunissende. Je n'aurai que des sensations douces, et mes traits conserveront leur beauté. Mourir n'est rien. L'essentiel est de mourir avant le premier affaiblissement et d'éviter l'ennui d'être plaint.

BRUNISSENDE, se tournant vers Waltherus.

Waltherus, que dit-il?

WALTHERUS.

Ce sont des pensées tristes; ne les laissez pas s'inscrire sur votre front.

Ils restent tous les quatre silencieux regardant les belles teintes du soir

sur les Alpines et le mont Ventoux. Waltherus lit un passage du Saint-Graal, celui où il est dit que Perceval, s'étant voué à la recherche du vase divin, se voua par là même à la chasteté, si bien qu'à partir de ce moment, les femmes ne l'aimèrent plus, n'attendant rien de lui.

SCÈNE IV.

Elle se passe dans une chambre des bâtiments de l'inquisition, attenante à la résidence papale.

PROSPERO, LE CARDINAL PHILIPPE DE CABASSOLE, PUIS CÉLESTINE ET EUPHÉMIE, PUIS ARIEL.

LE CARDINAL PHILIPPE, à Prospero.

Ad evitandum scandalum. Voilà notre règle. Notre institution doit être maintenue; elle ne peut l'être si nous contredisons tout à fait les opinions du peuple. Mais, dans la pratique, nous avons des adoucissements. Retirez deux ou trois des hérésies notoires qu'on vous reproche. Dès lors, le procès étant engagé à votre avantage, il nous sera loisible de ne le terminer que quand il vous sera utile de sortir des prisons de l'inquisition, c'est-à-dire quand le roi de Germanie et les Milanais ne penseront plus à vous.

PROSPERO.

Vous êtes bien bon de ne parler que de quelques hérésies. Chez moi, c'est l'esprit même, c'est tout qui est hérétique. Tout ce que je fais depuis un bout jusqu'à l'autre n'est qu'une hérésie.

LE CARDINAL.

Justement; c'est bien moins grave. Il importe peu d'être hérétique quant à l'esprit, si on ne l'est pas quant à la lettre. Et puis vous enseignez en langue vulgaire. Il n'y a d'hérésies qu'en latin. En langue romane, on peut tout dire. Il y a pour tout des palliatifs. Cédez-nous une palme, nous lâcherons des coudées.

PROSPERO.

Non, cardinal Philippe. La vie est pour moi comme bloquée de toutes parts. C'est le signe de la fin. Je ne suis pas de ceux qui se font inviter deux fois à quitter la salle du festin. La vie n'est chose digne que quand on peut la finir à volonté.

Pourquoi voulez-vous qu'il y ait quelque chose qui vaille la peine de mentir à l'humanité? J'ai tout vu, tout essayé. Qu'est-ce que la vie? Un court rayon de lumière dans une nuit profonde, un moment qu'on passe à la table d'un banquet sans qu'on sache qui vous y a invité, une lueur de clairvoyance dans une longue cécité. Je n'ai pas besoin de mourir pour mes découvertes; car elles sont certaines, et on ne meurt que pour ce qui est douteux. Celui qui a trouvé un théorème ou créé une expérience n'a pas à se faire martyriser pour ce théorème ou cette expérience. Cela n'ajouterait rien à la force des preuves. Il écrit sa découverte sur un morceau de parchemin; l'essentiel est que le bout de parchemin ne se perde pas. Quiconque sera capable de comprendre ce dont il s'agit verra que c'est vrai. Mon théorème, c'est l'alcool et l'éther. Quiconque voudra les refaire le pourra.

J'ai trop rêvé peut-être; mais c'est en rêvant que j'ai trouvé. Quand j'étais duc de Milan, j'aurais voulu que le monde fût à moi pour l'explorer, pour

recueillir tous les atomes de beauté qu'il renferme, pour relever les temples écroulés, pour détruire la Mecque, pour résoudre le problème des races inférieures, qui ne peuvent pas être libres et ne doivent pas être esclaves. J'imaginais la solidarité d'une humanité centralisée, sachant tout, pouvant tout, jouissant de tout, par la division du travail. Il y a, me disais-je, une foule de choses que je ne saurai jamais, mais je les saurais si je voulais ; d'autres les savent pour moi. J'admettais de même qu'un homme peut jouir pour un autre, aimer pour un autre, haïr pour un autre ; si bien qu'au cœur de l'humanité je voyais une grande conscience centrale, goûtant toutes les joies, savourant les plaisirs du mondain, la science du savant, les triomphes de l'ambitieux, les austérités de l'ascète. Je ne comprenais pas assez que la science est chose séculaire, que l'homme de génie ajoute une maille à ce tissu sans fin, mais qu'il lui est défendu d'entrevoir la maille qui viendra ensuite. Ce que je rêvais comme possible pour demain sera réalisé

dans cinq cents ans, après vingt oscillations en sens contraire. Mon eau de vie tuera autant d'hommes qu'elle en fera vivre. La poudre, par laquelle j'espérais armer la raison d'un engin que ni la sottise ni la foule aveugle ne pourraient manier, deviendra, je le crains, une arme à deux tranchants ; la raison n'en aura pas le monopole. Viens donc, mon eau de mort, c'est ton heure ! Cher tissu imprégné d'éther, qui possèdes dans tes plis le trésor de l'anesthésie, donne-moi le repos. Ah ! je crois que tu seras en définitive mon invention la plus bienfaisante.

Prospero se revêt d'un linceul de gaze légère; la bordure du cou est relevée par une élégante broderie d'or.

LE CARDINAL, à part.

Cette âme est trop grande pour la laisser ainsi périr. Il faut essayer sur elle la réaction de notre eau de Jouvence, à nous. (Tout haut.) Il ne faut pas désespérer. La vie a toujours des retours heureux. La nature est comme les orangers de Sorrente, qui portent à la fois des fleurs et des fruits.

Tout suicidé se repent de son acte, au moment de mourir. Ne veux-tu pas causer encore une fois avec Brunissende? Nous avons des jeunes filles charmantes, qu'une abbesse forme exprès pour nos plaisirs. Attends, pour renoncer à la vie, que tu aies vu si elle n'a pas encore quelques jouissances que tu ignores.

Il fait un signe. Un instant après, apparaissent deux jeunes religieuses, Euphémie et Célestine, qui, en entrant, rejettent leur voile et laissent flotter leurs longs cheveux.

LE CARDINAL PHILIPPE, les tenant par la main.

Ne craignez rien, Arnaud; elles sont très bien élevées par leur abbesse. La théologie est une science austère. Le théologien a besoin que son gosier brûlant soit de temps en temps rafraîchi par un sirop exquis. Des femmes comme Brunissende sont des portions élevées de l'humanité. Mais il y a des femmes qui, comme racontent les Arabes en leurs récits des mers lointaines, ne sont guère que la pousse tendre du roseau, l'épanouissement de la belladone. Ce n'est point par elles que se fera la

métaphysique de la beauté ; mais tout ce qui dans la philosophie est à l'état d'analyse, est chez elles à l'état d'instinct léger. Elles sont belles comme la nature est belle, sans le savoir. Elles sont comme un lis qui parlerait, comme une rose qui chanterait. N'aimez-vous pas comme nous ce charmant petit gazouillement de la raison, ce bégayement en une bouche d'enfant des pensées qui, par leur sécheresse, déchirent notre cerveau ? Ce qui est aimable ou haïssable chez l'homme, transporté chez la femme, devient à l'inverse haïssable, aimable. Un homme superstitieux nous agace ; la femme pieuse, ignorante, faible d'esprit, n'en est que plus femme ; ces fautes de raisonnement, les erreurs de son cœur et de ses sens nous font sourire et nous enchantent. Qui sondera le mystère de la connexion que la nature a établie entre la vie et la beauté, la pudeur et l'amour ? Honte sacrée qui devient si vite triomphe et fierté ! Celui qui aurait approfondi la femme, Arnaud, aurait le mot de l'univers. Pour moi, je la trouve adorable dans

tous ses emplois, depuis la fille de joie des quais de Marseille, héritière de l'obscénité primitive, venue en droite ligne de Babylone, avec sa grosse lèvre et son rire libertin, jusqu'à la mère vénérable de la primitive tribu aryenne, à laquelle nous devons le sérieux séculaire qui nous a valu le droit de prendre maintenant quelques licences.

Venez, chère Euphémie, me dire tout ce que vous avez fait depuis hier. Et vous, Célestine, donnez la main à ce grand docteur Arnaud, dont l'eau de Jouvence fait les miracles que vous savez.

CÉLESTINE.

Vous nous faites concurrence, Arnaud; car, nous aussi, nous avons la prétention de faire revivre et de rajeunir. Mais ne craignez pas de ma part la raillerie; notre abbesse nous dit toujours que, chez les filles de notre règle, c'est le pire défaut. La moquerie de la femme blesse le cœur de l'homme. Ce qu'il faut témoigner à l'homme, c'est la confiance et l'amour.

PROSPERO, déjà un peu affaibli.

C'est la vérité même. Quand j'étais étudiant à Parme, j'eus une maîtresse très belle et très vertueuse. « Arnaud, me disait-elle, quand je serai morte, tu iras pour moi à la Portioncule d'Assise. Cette indulgence sans pareille effacera les péchés que nous avons pu commettre ensemble. » Je n'ai jamais aimé qu'elle ! Le croiras-tu, Célestine ? Je ne pense à elle que comme à une petite sœur qu'on a eue dans son enfance et avec laquelle on a joué.

CÉLESTINE.

Ces sortes de souvenirs embaument la vie. Notre mission à nous, c'est de rafraîchir les chaleurs extrêmes des cerveaux fatigués par la pensée, c'est de dire, comme la petite chienne, qui se tord aux pieds de son maître : « Moi, si petite, lui si grand ! » Notre abbesse nous dit toujours : « Ayez pitié des hommes. Vous ne savez pas ce qu'ils font, aidez à leur œuvre inconnue, ne leur demandez rien pour ce que vous leur donnez. » Pauvres

hommes! vous brûlez votre sang et vie dans d'ardentes subtilités. Quoi d'étrange que votre imagination veuille une fontaine d'eau fraîche, une coupe de lait? Reposez votre tête sur notre poitrine; regardez ces jeunes seins, comme ils vous désirent!

Il la baise au front.

CÉLESTINE.

Embrassez-moi sans crainte. L'eau de Jouvence n'est-elle pas sur nos lèvres? La fontaine en est là, dans notre cœur.

PROSPERO, rêvant à demi.

Oui, j'eus autrefois un petit serviteur, un esprit de l'air. Sa voix de femme était comme la tienne. Pauvre Ariel! Il est mort parce qu'il était meilleur que moi. *Prius mori quam fœdari.*

On entend le trille léger qui annonçait autrefois l'approche d'Ariel.

PROSPERO.

Oh! si je pouvais le revoir, et mourir une main dans la tienne, une main dans la sienne!

Musique exquise. Les formes d'Ariel se dessinent dans l'air en bleu transparent.

PROSPERO.

Ariel ressuscité !... Ah ! tu te réservais pour ma dernière heure, petit zinzolin. M'as-tu assez puni d'avoir préféré ma vie, c'est-à-dire mon œuvre à ma dignité, c'est-à-dire à ma vanité? Que de fois j'ai cru t'apercevoir profilé sur le vide ! Pourquoi ne venais-tu pas? Tu me tenais rigueur, charmant petit rancunier, d'avoir serré la main de Caliban. Ta tête sera donc toujours la salle de bal d'un délicieux petit quadrille de préjugés.

Célestine éclate de rire et n'a plus d'yeux que pour Ariel.

ARIEL.

Maître, quand l'idéal est mort, il n'y a plus que l'harmonie préétablie des choses qui puisse le ressusciter. Vingt fois, en te voyant faire tant de belles choses, j'ai failli reprendre un corps pour venir me remettre avec toi. Je l'avoue, j'avais eu tort de mourir. Le triomphe de Caliban m'avait un peu surpris. Maître chéri, voici ton petit serviteur. Je ferai désormais ce que tu voudras; car ce que tu veux est le bien.

PROSPERO, s'affaiblissant de plus en plus.

Ariel, j'ai fini le nombre des bons jours. Le reste ne serait ni utile ni digne. La vie d'un vagabond n'est pas celle qui me convient. Depuis que je n'ai plus la protection de Caliban (il sourit.), mon existence n'a plus de base assurée... Adieu; sache vivre sans moi; désormais, il ne faut plus ainsi mourir à la légère. Enfant, tu es comme l'humanité, quand elle croyait, chaque soir, que le monde allait finir. Prends un corps; la condition d'un esprit aérien est trop fragile. Vois Célestine, elle est ta sœur par le charme et la beauté.

Tous deux se regardent d'un œil tendre, et rougissent. Un léger frisson parcourt les membres d'Ariel, qui prennent une teinte rosée et de la solidité.

ARIEL.

Oh! douceur étrange! Je me touche; je deviens chair. Une chaleur que je n'ai jamais ressentie circule en mon être. Le sang, ce liquide porteur de la vie, humecte ma poitrine. Je sens ce fleuve bienfaisant suivre dans tous mes membres son

cours aimable et taciturne. Et ici (Montrant son cœur.) un battement léger, un petit chatouillement!... (Se tournant vers Célestine.) O ma chère amie, pourrais-je désormais me séparer de toi? Asiles cachés des forêts, antres et rochers solitaires, cachez-moi avec elle. Plus la retraite sera sombre, plus ses parois rapprochées, plus son ciel écrasé, plus je croirai qu'elle est à moi et que l'univers entier est en elle. Vide infini de l'espace, rires innombrables des mers, un jour peut-être, je me reprendrai à vous aimer.

SCÈNE V.

LES MÊMES, CALIBAN, PUIS LE PAPE ET BRUNISSENDE.

Entre Caliban. — Surprise générale. Mouvement d'horreur d'Ariel. Il pousse un cri.

CALIBAN, bas, à Ariel.

Petit fat, qui ne peux te rendre compte de ce qu'il y a de mérite pour l'homme sorti du limon à

secouer la lourde croûte terreuse et à forcer la herse dont s'entourent les hommes à la peau blanche et au sang vermeil. (A Prospero.) Je n'ai pas voulu que tu me supposes ingrat, et, quand le conseil de la démocratie de Milan a écrit au pape pour qu'il te fasse emprisonner, je suis venu moi-même en secret pour te conduire en un lieu sûr. Le mouvement qui m'a substitué à toi était fatal. Une révolution, le jour où elle s'accomplit, est toujours passionnée; le champ de bataille ne souffre pas l'impartialité. Mais il ne nous en coûte pas aujourd'hui de reconnaître que, ce que nous sommes, nous le sommes par vous. L'ingratitude est le vice des esclaves. Le lendemain de la victoire, on est encore injuste; le surlendemain, on est généreux. Il a fallu l'ineptie de tes soi-disant partisans, qui sont tes pires ennemis, pour que le contrat tacite, qui s'était établi entre toi et nous, ait pris fin.

PROSPERO, faisant un effort contre la léthargie qui le gagne.

C'est vrai. Il fut un jour où je dus crier : « Vive

Caliban ! » Je n'aime pas beaucoup qu'on me parle de la difficulté vaincue. Celui qui a eu tant de mérite à jouer le rôle d'un aristocrate, que ne restait-il ce qu'il était, et ne laissait-il le rôle, pour lui si laborieux, à ceux qui le jouent sans effort? Mais la grande troupe de comédiens, choisie et formée par le destin pour jouer ce qu'on appelle l'histoire sur les tréteaux de ce monde, a besoin d'emplois très divers. Caliban, cesse de parler de la fatuité d'Ariel; cette fatuité, c'est sa raison d'être; elle est légitime. Il faut qu'il y ait des délicats. Ariel, tu n'es pas encore placé aussi près que moi de l'infini; cesse de mépriser Caliban. Sans Caliban, point d'histoire. Les grognements de Caliban, l'âpre haine qui le porte à supplanter son maître, sont le principe du mouvement dans l'humanité. Il n'y a rien de pur ni d'impur dans la nature. Le monde est un cercle immense où la pourriture sort de la vie et la vie de la pourriture. La fleur naît du fumier; le fruit exquis se forme des sucs tirés de l'ordure. Le papillon,

dans ses transformations, est tour à tour exquis et hideux. Il y a un but à tout cela, et, bien que nous n'ayons pas la preuve d'une conscience claire présidant au gouvernement de l'univers, des indices certains montrent l'existence d'une conscience obscure, d'une tendance profonde poursuivant un but placé à l'infini. Le grand semeur aveugle répand la graine avec une telle profusion, que chaque coin de bonne terre porte son fruit, sans avoir été visé. Le coup de fatalité qui se joue dans les profondeurs des sources de la vie, et qui fait qu'un cerveau est bien fait ou raté, qu'un type de femme est exquis ou ridicule, se répète tant de fois, que l'avenir du vrai et celui du beau sont assurés. Pour moi, j'ai accompli ma destinée. J'ai été un quaterne rare dans la loterie de la création. Maintenant, les atomes qui me composent réclament leur liberté; ils ont envie d'aller ailleurs jouer leur petit air. (Entrent le pape et Brunissende. — Prospero, d'une voix faible.) Je suis heureux que vous arriviez à point pour compléter le cercle

surl equel doivent se clore mes yeux. Ce linceul me donne ce que vous avez voulu et n'avez pu me donner, le repos. Grâce à lui, je meurs entier, et sans perdre aucune des sensations délicieuses qui sont d'ordinaire oblitérées chez le mourant par la douleur et l'affaiblissement. La coupe de la vie est délicieuse. Quelle sottise de s'indigner parce qu'on en voit le fond ! C'est l'essence d'une coupe d'être épuisable. (Ariel et Célestine, se tenant dans les bras l'un de l'autre, se regardent sans comprendre ce que dit Prospero. Prospero les voit en souriant.) C'est bien, Ariel. J'ai trouvé le moyen de te river à l'existence. Maintenant, tu ne voudras plus mourir pour si peu. (Se tournant vers Caliban.) Caliban, j'ai quelque chose à te dire. (Caliban s'approche. — Prospero, tout bas.) Ariel et Célestine sont incapables de lutter contre les difficultés de la vie. Je te demande pour Ariel une sinécure, la garde du château de Sermione, qui n'a aucune importance pour la république de Milan et qui suffira très amplement à ses besoins.

CALIBAN.

Maître, tu seras obéi.

BRUNISSENDE.

Arnaud, je voudrais faire quelque chose qui vous fût agréable.

PROSPERO, s'éteignant de plus en plus.

Donnez-moi un baiser et votre main à serrer. Dites qu'on joue les airs d'Amalfi et du golfe de Naples. Ayez soin que je ne voie pas un visage triste et que je n'entende pas un soupir.

Être éternel et bon, merci pour l'existence. J'ai collaboré à toutes tes œuvres, j'ai servi à toutes tes fins. Je te bénis !

Il s'endort en souriant. On lit sur sa figure les signes de jouissances infinies.

BRUNISSENDE.

Ne troublons plus ses rêves. Il a la récompense de sa jeunesse chaste. La nature, à la recherche

de laquelle il a sacrifié l'amour, se change en nymphe pour le recevoir à son dernier soupir.

LE PAPE.

Que sa tête est belle! J'aurais tant aimé à le faire cardinal!

LE CARDINAL PHILIPPE.

Il est mort comme les saints d'Irlande, que parfois j'arrive à regarder comme les plus grands de tous. Ces solitaires étranges mouraient quand ils voulaient, à l'heure qu'ils avaient fixée. Maintenant, que faire de son corps ? Il faut éviter le scandale. La crémation est la seule sépulture digne de l'idéaliste; car le corps humain, du moment qu'il n'est plus le substratum d'une personne, n'est rien qu'un amas d'atomes semblables à tous les autres, que le respect ordonne de désagréger. Mais nous ne sommes pas outillés pour ce genre de funérailles.

SCÈNE VI.

Sur le bord du Rhône. Des hommes apportent un cadavre enveloppé d'un linceul blanc.

LE CARDINAL PHILIPPE, en costume de simple clerc.

(Aux bateliers.) Placez le corps dans votre barque, et naviguez comme si vous alliez à l'île de la Barthelasse. Quand vous serez arrivés au milieu du courant, faites sombrer la barque, sauvez-vous à la nage et ne dites rien à personne. (Tout bas.) Si on retrouve le corps, nous dirons au peuple que, dans un accès de furie, il s'est noyé. Sinon, nous dirons que le diable l'a pris.

On entend sur le pont, près de là, des danses et des chants.

Sur le pont
D'Avignon,
C'est là que l'on danse ;
Sur le pont
D'Avignon,
Que l'on danse en rond.

LE PRÊTRE DE NEMI

(1885)

AVANT-PROPOS

J'ai voulu, dans cet ouvrage, développer une pensée analogue à celle du messianisme hébreu, c'est-à-dire la foi au triomphe définitif du progrès religieux et moral, nonobstant les victoires répétées de la sottise et du mal. J'ai essayé de montrer la bonne cause gagnant du terrain malgré les amertumes, les disgrâces, les défaillances mêmes et les fautes de ses apôtres et de ses martyrs. J'ai voulu enfin rendre sensibles, en les injectant,

comme on fait pour une pièce d'anatomie, un réseau de vérités aboutissant toutes à la loi de fer qui veut qu'en politique le crime soit souvent récompensé et la vertu d'ordinaire punie. Il résulte de là un tableau triste, puisque le premier plan est occupé par l'égoïsme des grands, la sottise du peuple, l'impuissance des gens d'esprit, l'infamie du sacerdoce mensonger, la faiblesse du sacerdoce libéral, les faciles déceptions du patriotisme, les illusions du libéralisme, la bassesse incurable des vilaines gens. Je crois l'œuvre saine cependant; car on y apprend à ne pas trop s'émouvoir de ce qu'a d'instable l'équilibre de l'humanité, en voyant le bien et le vrai émerger, malgré tout, de l'affreux marécage où glapissent et croupissent pêle-mêle toutes les inepties, toutes les grossièretés, toutes les impuretés.

J'ai cherché, pour servir de trame à ces idées, quelqu'une de ces vieilles fables où

l'antiquité a mis plus de sens profond qu'il n'y en a dans tous nos traités de politique. J'ai pris pour sujet les récits relatifs à ce temple de Diane, sur les bords du lac Nemi, dont le prêtre devait, pour être légitime, avoir tué de sa main son prédécesseur. « Cela l'obligeait, dit Strabon, à avoir toujours l'épée à la main et à être sans cesse sur ses gardes, prêt à repousser les attaques qu'on lui préparait. » Caligula, qui avait de l'esprit, fut le premier à s'amuser de cette position singulière. Le *rex nemorensis* de son temps était un vieillard qui avait fini par devenir assez respectable. Le gamin féroce à qui les hasards du césarisme avaient remis le sort du monde le contraignit à se battre avec un gladiateur beaucoup plus fort que lui, qui devint son successeur.

J'ai supposé, pour ma part, dans des temps fort anciens, un prêtre de Nemi homme éclairé, voulant corriger une vieille religion

absurde, et j'ai montré la conséquence qu'entraîne d'ordinaire la tentative d'introduire dans les choses humaines un peu de raison. Cette conséquence est double. D'une part, la foule, qui n'est jamais bien rassurée que par le crime heureux, réclame un scélérat pour prêtre; de l'autre, le prêtre libéral arrive bientôt à voir qu'il a fait, avec ses bonnes intentions, plus de mal que de bien, et qu'il a porté préjudice à la patrie, laquelle repose en définitive sur des préjugés généralement admis. Ici, je plaide un peu contre moi-même; mais je ne suis pas un prêtre; je suis un penseur; comme tel, je dois tout voir. Un ouvrage bien complet ne doit pas avoir besoin qu'on le réfute. L'envers de chaque pensée doit y être indiqué, de manière que le lecteur saisisse d'un seul coup d'œil les deux faces opposées dont se compose toute vérité.

Il n'est pas douteux que cette manière de

penser en partie double ne dérange par moment les habitudes des lecteurs à demi cultivés. J'ai plus d'une fois éprouvé que la forme du dialogue et du drame philosophique, à côté de grands avantages, a de très réels inconvénients. L'essence du dialogue étant de mettre en jeu des opinions diverses, et l'essence du drame d'opposer des types différents, on est exposé, de la part des critiques qui font leurs extraits un peu à la hâte, à d'étranges malentendus. On se voit objecter à la fois les dires les plus contradictoires. On est responsable des interlocuteurs, qui partent des principes opposés. J'aurais bien mauvaise grâce à me plaindre d'une méthode de critique dont Platon a été victime. N'a-t-on pas représenté ce grand penseur comme utopiste dans la *République*, immoral dans le *Phèdre*, sophiste dans le *Protagoras*, hypocrite et presque jésuite dans l'*Euthyphron!* Par un procédé du même genre, un journal qui a eu,

je ne sais comment, connaissance de quelque épreuve du *Prêtre de Nemi*, m'accusait, il y a un mois à peu près, d'avoir écrit ce dialogue pour « décrier le courage ». Voilà vraiment qui est un peu fort. Moi qui regarde, au contraire, le courage comme supérieur, en un sens, à la moralité!... Moi qui vois dans le courage la marque sûre du sentiment qui nous attache à l'idéal d'une façon désintéressée, puisque évidemment le plus haut degré du courage, celui qui est couronné par la mort, n'est pas récompensé ici-bas!

Le vrai, c'est qu'à un endroit de ma fable, j'ai voulu voir ce que devient la religion quand le prêtre l'abandonne, ce que devient l'État quand on veut le faire tenir sur les pauvres raisons de l'intérêt personnel. J'ai mis en scène Ganeo, « le vil coquin », trouvant un disciple digne de lui dans Leporinus, et lui enseignant la dernière conséquence

de l'égoïsme, la lâcheté. C'est la doctrine de Ganeo qu'on a présentée comme la mienne. J'aurais prêché justement ce dont j'ai voulu inspirer le mépris! C'est comme si l'on soutenait que les Spartiates montraient des esclaves ivres à leurs enfants, non pour les leur faire prendre en horreur, mais pour les engager à les imiter.

Je ne crains pas du lecteur qui me lira avec suite des appréciations aussi erronées. Si j'ai présenté de manière à donner le frisson, comme en un conte d'Edgar Poe, le cauchemar d'une nation sans idéal; si j'ai fait vigoureusement sentir l'impossibilité absolue de déterminer l'homme à se dévouer, par des motifs tirés des calculs inférieurs de l'égoïsme et de la vanité, je ne regrette pas les fortes couleurs que j'ai employées. Non; l'intérêt personnel n'inspire que la lâcheté; la vanité ne produit rien de solide. L'intérêt personnel et la vanité n'ont ni conseillé un

progrès, ni supprimé un abus. On ne se sacrifie que par un acte de foi. Un acte de courage est un acte de foi au premier chef. La certitude de la récompense tuerait le mérite. Nous n'estimons ainsi la haute moralité que si elle a traversé le doute; nous ne voulons nous décider pour le bien qu'après nous être faits contre lui les avocats du mal. Nous consentons à nous soumettre à l'impératif du devoir, mais à condition qu'il soit bien entendu que nous voyons la faiblesse des arguments qui l'appuient. Là est le secret de l'empire qu'exerce sur nous la femme avec la simplicité de sa foi, son ignorance, sa naïveté d'affirmation. Elle voit au fond mieux que nous. Aucune mère n'a besoin d'un système de philosophie morale pour aimer son enfant. Aucune jeune fille de bonne race n'est chaste en vertu d'une théorie. De même aucun homme courageux ne court à la mort mû par un raisonnement. Nous faisons le bien sans être

sûrs qu'en le faisant nous ne sommes pas dupes; et, saurions-nous de science certaine que nous le sommes, nous ferions le bien tout de même. Ces milliers d'êtres que l'univers immole à ses fins marchent bravement à l'autel. Le philosophe qui voit le plus clairement la vanité de toute chose est capable d'être un parfait honnête homme et même, à son jour, un héros.

Voilà comment il se fait qu'après tant de désillusions, l'appétit du bien, la soif d'une conscience de plus en plus étendue, ne s'éteignent jamais dans l'humanité. Antistius renaîtra éternellement pour échouer éternellement, et, en définitive, il se trouvera que la totalité de ses échecs vaudra une victoire. Laissez ce doux rêveur finir tristement, se renier lui-même, demander pardon à Dieu et aux hommes de ce qu'il a fait de bien. Un jour, à un point donné du temps et de l'espace, ce qu'il a voulu se réalisera.

A travers toutes ses déconvenues, le pauvre Liberalis s'obstinera également dans sa simplicité. Metius, l'aristocrate méchant et habile, qui se moque de l'humanité, sera confondu. Ganeo sera pardonné avant lui. Je crois, avec la sibylle, que la justice règnera, sinon sur cette planète, au moins dans l'univers, et que l'homme vertueux se trouvera finalement avoir été le bien inspiré.

Dans cette grande crise que l'avènement de l'esprit positif fait subir de nos jours aux croyances morales, j'ai défendu plutôt qu'amoindri la part de l'idéal. Je n'ai pas été de ces esprits timides qui croient que la vérité a besoin de pénombre et que l'infini craint le grand air. J'ai tout critiqué, et, quoi qu'on en dise, j'ai tout maintenu. J'ai rendu plus de services au bien en ne dissimulant rien de la réalité qu'en enveloppant ma pensée de ces voiles hypocrites qui ne trompent per-

sonne. Notre critique a plus fait pour la conservation de la religion que toutes les apologies. Nous avons trouvé à Dieu un riche écrin de synonymes. Si nos raisons de croire aux réparations d'outre-tombe peuvent sembler frêles, celles d'autrefois étaient-elles beaucoup plus fortes? *Teste David cum Sibylla!* Des siècles ont cru à la résurrection sur le témoignage de David et de la sibylle. Vraiment, nos raisons valent bien celles-là.

L'ordre social, comme l'ordre théologique, provoque la question : Qui sait si la vérité n'est pas triste? L'édifice de la société humaine porte sur un grand vide. Nous avons osé le dire. Rien de plus dangereux que de patiner sur une couche de glace sans songer combien cette couche est mince. Je n'ai jamais pu croire que, dans aucun ordre de choses, il fût mauvais d'y voir trop clair. Toute vérité est bonne à savoir. Car toute vérité clairement sue rend fort ou prudent, deux choses éga-

lement nécessaires à ceux que leur devoir, une ambition imprudente ou leur mauvais sort appellent à se mêler des affaires de cette pauvre humanité.

PERSONNAGES :

ANTISTIUS, prêtre de Nemi.
METIUS, chef des patriciens.
LIBERALIS, chef de la bourgeoisie éclairée.
ŒTHEGUS, chef des démagogues.
TITIUS, VOLTINIUS, } citoyens d'Albe, modérés et sensés.
DOLABELLA, fanatique.
TERTIUS, organe d'un bon sens superficiel.
CARMENTA, sibylle.
SACRIFICULUS, GANEO, } ministres du temple et de l'antre de la Sibylle.
CASCA, LATRO, } sicaires.
HERDONIUS, vieillard.
VIRGINIUS, VIRGINIA, MATERNA, PORCIA, LEPORINUS, } gens qui viennent consulter l'oracle.
Bourgeois, hommes du peuple d'Albe.

La scène se passe à Albe la Longue et à Nemi, près de là.

Pour éviter le soupçon de couleur locale, habiller tous les personnages comme les personnages de Masaccio au Carmine de Florence, ou comme les Romains de Mantegna, aux *Eremitanti* de Padoue.

ACTE PREMIER

La scène se passe sur le rempart d'Albe la Longue, large terrassement couvert d'énormes chênes verts, sur la pente de la montagne. A l'horizon, on voit une petite colline couronnée de murs; c'est la *Roma Quadrata* du Palatin; à côté, une autre colline avec un temple : c'est le Capitole.

Le soleil va se coucher dans la mer, vers les *Ostia Tiberina*. Les habitants de la ville arrivent successivement par groupes sur le terre-plein pour respirer la fraîcheur.

SCÈNE PREMIÈRE

TITIUS, VOLTINIUS.

TITIUS.

Dire que cette infernale petite colline là-bas, à l'horizon, troublera le Latium, et, s'il fallait croire les oracles de Carmenta, peut-être le monde entier!

VOLTINIUS.

Laissons Carmenta et ses rêves. Ce qu'il y a

de sûr, c'est que ces bandits sont d'étranges gaillards, un mélange de malfaiteurs et d'hommes d'ordre, de juristes et de sacripants. Chaque jour avance leur œuvre. Non contents d'avoir battu Albe, leur mère, ils organisent leur cité d'une façon qui, en effet, ferait croire par moments qu'ils travaillent pour l'humanité. Dans cette bicoque, on parle de droit d'une manière absolue, comme si ceux qui l'habitent étaient chargés de donner un code au monde entier. Voyez, à côté des pans coupés du Palatin, sur la colline, s'élève un temple, et les échos fatidiques du Vatican ont dit que ce temple serait le centre du genre humain.

TITIUS.

Encore des oracles! Je n'y crois pas; mais cela est de peu de conséquence ; le monde y croit. Ce que je ne conçois pas, c'est que ces brigands, qui se sont mis en dehors des lois divines et humaines, ne se dévorent pas entre eux.

VOLTINIUS.

Oh! lieux communs de la politique banale! La division est une marque de vie et de force. L'ordre et la conservation dans le monde sont l'œuvre d'anarchistes repentants. Tout conservateur a pour ancêtre un bandit. Quand Hercule eut volé les bœufs de Cacus, il devint défenseur acharné de la propriété.

TITIUS.

Il est dur d'être vaincu par des parvenus.

VOLTINIUS.

Oui; mais, pour être vainqueur, il n'y a qu'à savoir attendre. La roue de la fortune tourne de telle façon, qu'on ne peut ni en accélérer ni en retarder le rythme. Maintenant, la revanche est impossible; la défaite est certaine. Nous sommes plus avancés, plus civilisés qu'eux. Les questions sociales existent plus pour nous que pour eux. La

perfection idéale des lois n'est pas la force; c'est le peuple censé arriéré qui est presque toujours le vainqueur. Une nation travaillée intérieurement par la maladie du progrès ne peut faire la guerre. Elle est comme un blessé qui a une cicatrice à la jambe. En temps ordinaire, cette cicatrice n'est rien. Mais, si le blessé doit faire un exercice violent (et la guerre est la grande épreuve du tempérament d'une nation), la cicatrice se rouvre et l'infériorité devient sensible.

Et puis, entre Rome et nous, la partie n'est pas égale. Nous jouons le tout pour le tout. Si Albe est encore une fois vaincue, elle cesse d'exister. Il n'en est pas ainsi de Rome. Ne pas jouer tout son avoir contre un partenaire qui n'engage qu'une partie de sa fortune, n'est-ce pas le principe élémentaire de tout jeu?

TITIUS.

Vous raisonnez comme si les hommes n'étaient pas des êtres passionnés et instinctifs. Attendre

est bien; mais souvent aussi l'on meurt d'attendre. Les bandits ont un parti dans le sein de notre ville. Entre ces remparts et la colline là-bas, il s'échange des signaux. Ces prétendus oracles de la Sibylle, annonçant que les destins du Latium s'accompliront par Rome, sont de journalières trahisons. Et comprenez-vous le rôle d'Antistius? C'est la base même de nos murs qu'il sape par ses innovations inopportunes.

VOLTINIUS.

Quand les prêtres se mettent à innover, gare! Ils vont jusqu'au bout. Mais, entre nous, il est permis de dire ce que nous pensons. On attribue trop d'importance à la religion; le peuple n'y croit pas tant qu'on se l'imagine. Cethegus et les siens sont bien plus dangereux. La guerre des classes est la fin de la patrie. Le peuple croit qu'une ville est un composé de maisons; il ne comprend pas qu'une ville est surtout faite par ses remparts. Les remparts d'une cité sont ses défenseurs,

ses institutions. Une démocratie sans famille et sans institutions est une ville ouverte. Ceux qui défendent et qui gardent une société ont droit à un privilège, car rien n'existerait sans eux.

TITIUS.

Au moins tandis que ladite société a des ennemis.

VOLTINIUS.

On a toujours des ennemis, hors de ces îles Atlantides, que je soupçonne de n'exister nulle part. La vie est une lutte contre des causes de destruction. Qui ne se défend pas bien est perdu.

Les groupes se forment sur le terre-plein; les conversations se croisent.

SCÈNE II

GROUPE DE BOURGEOIS.

PREMIER BOURGEOIS.

L'être le plus dangereux est celui qui a faim. Quand l'individu arrivé au dernier degré de la

misère demande du travail, il est avantageux de lui en donner.

DEUXIÈME BOURGEOIS.

Mais la source du travail n'est pas infinie. Nos pères ont creusé à grands frais l'émissaire du lac, dont le besoin ne se faisait guère sentir; un oracle le voulait. Que faire maintenant?

PREMIER BOURGEOIS.

On a ouvert, l'an dernier, un fossé du côté du nord; on pourrait peut-être le combler.

TROISIÈME BOURGEOIS.

Mais ce fossé a sa nécessité.

PREMIER BOURGEOIS.

Raison de plus; on le creuserait l'année prochaine de nouveau.

SCÈNE III

GROUPE DE PETIT PEUPLE.

HOMME DU PEUPLE.

Quel siècle! On n'entend parler que de fléaux et de misères.

AUTRE HOMME DU PEUPLE.

Oui, il n'est bruit que de malheurs, de prodiges effrayants. La moisson sera perdue, cette année; la peste menace.

DOLABELLA.

Cela est tout simple. Diane n'a pas de vrai prêtre : elle se venge. Le temple est le centre des causes du monde. L'ordre du monde dépend de l'ordre des rites qu'on y observe. Les dieux sont comme les hommes, donnant, donnant... Quand Jupiter Latiaris était rassasié de victimes, Jupiter

gardait le Latium. Quand Diane avait le prêtre qu'elle aimait, Diane nous protégeait. Maintenant tous les usages sont changés. Le prêtre que nous avons n'est pas sérieux; il n'a pas tué son prédécesseur de sa main, ainsi que le veut la bonne coutume.

HOMME DU PEUPLE.

Et, avec cela, il n'a pas l'air d'un prêtre. Chacun doit être dans son rôle; le devoir du prêtre est de pratiquer les cérémonies que l'on a observées avant lui.

HERDONIUS.

Il est sûr que ce qui se passe aujourd'hui ne ressemble pas du tout à ce qui se passait autrefois. J'ai vu ces anciens prêtres. C'étaient de fameux scélérats; mais ils étaient légitimes, puisque la règle avait été observée. Je vous dirai que, depuis mon enfance, on m'a dit que le temple fût autrefois un asile, dont la loi était qu'il n'y pouvait tenir à la fois qu'un seul malfaiteur. Cela faisait de sin-

gulières candidatures. L'un chassait l'autre, qui ne se laissait pas faire volontiers. Le pauvre prêtre ne dormait pas; il se gardait et gardait ses gardes, de peur que l'un d'eux ne voulût être prêtre à son tour. Il n'avait le temps de penser à rien.

HOMME DU PEUPLE.

C'est ce qu'il faut pour un prêtre. Un prêtre n'a pas à penser.

AUTRE HOMME DU PEUPLE.

Sûrement; mais ce qui est étrange, c'est que ce vieil ordre de choses soit devenu respectable.

AUTRE.

C'est ainsi. Le respectable, c'est l'usage qui le fait. Oh! comédie des choses humaines!... Mais le sage prend les choses telles qu'elles sont. Voyez Antistius; c'est le premier prêtre qui n'ait pas été un drôle de bas étage; eh bien, cela finira mal.

TITIUS.

Le premier qui supprime un usage, un abus, comme on dit, est toujours victime du service qu'il rend.

HOMME DU PEUPLE.

C'est de sa faute. Pourquoi se mêle-t-il de ce qui ne le regarde pas?

SCÈNE IV

GROUPE D'ARISTOCRATES;

PUIS GENS DU PEUPLE.

METIUS.

Le peuple qui supporte plus de dix ans l'injure de son vainqueur est un peuple fini. L'injure est plus sanglante, quand elle vient d'une nation jeune, sans long passé, qui vous doit tout. Quoi! un ramas de bandits, de réfugiés, d'expulsés de toute sorte a pu salir la vieille gloire d'Albe

la Longue, et il y a des cœurs albains pour hésiter encore. Chaque jour nous enfonce dans le fossé de boue. On se divise en classes, parce qu'on ne combat pas l'ennemi commun. La haine de Rome est le criterium du bon Albain. Au fond, cette maudite bourgade est la révolution ; je la hais. Je hais les parvenus, les tard venus, les ingrats. Ce temple qu'ils élèvent à Jupiter Capitolin, ils devraient l'élever à la Fortune des bandits.

LIBERALIS.

Voulez-vous faire revenir la destinée sur ses arrêts? Il faudrait alors rappeler de chez les Herniques ce simple et honnête Priscus, le dernier descendant de nos vieux rois.

METIUS.

Ce serait le mieux. Priscus est seul en possession incontestée du titre légitime des anciens souverains d'Albe. Il a peut-être le dépôt de notre future résurrection.

LIBERALIS.

Et si l'on rétablissait aussi les anciennes lois du roi Latinus?

METIUS.

On ferait bien.

LIBERALIS.

Pourquoi ne pas admettre que la société humaine peut être améliorée? Pourquoi ne pas admettre que même ces bandits de Rome ont du bon? Vous savez qu'ils se donnent pour mission d'abolir dans le monde les sacrifices humains. Qui peut les en blâmer?

METIUS.

Vous voilà donc atteint, vous aussi, des folies d'Antistius? La religion est un tout auquel on ne touche pas. Retrancher quelque chose à ces pratiques séculaires, c'est les détruire. Elles ne supportent pas la discussion. Dès qu'on raisonne sur

la religion, on est athée. Une république qui se porterait bien regarderait comme son premier devoir l'exil ou la mort d'Antistius.

LIBERALIS.

Pourquoi blâmer un homme si honnête, le premier prêtre sensé qu'il y ait jamais eu? N'est-ce pas grâce à lui que notre terrible sanctuaire du lac a perdu la plus grande partie de son horreur? Ce droit hideux de succession, il l'a aboli. Était-il rien de plus horrible? On nous ordonne le bien au nom des dieux, et on fait le mal pour les honorer. Il a voulu tirer son sacerdoce de la source la plus pure, de l'élection populaire.

DOLABELLA.

Allons donc! l'élection du peuple est nulle dans les choses religieuses. Le peuple ne dispose pas des *sacra*. Il n'y a pas, à l'heure qu'il est, de prêtre de Nemi.

LIBERALIS.

Tant mieux, si, par essence, ce prêtre ne pouvait être qu'un affreux meurtrier.

METIUS.

C'était le rite établi. Ce n'était pas plus absurde qu'autre chose. Cette vieille coutume était comme toutes les vieilles coutumes. Cela plonge si profond, qu'on n'en voit pas les racines; cela monte si haut, que l'œil n'en atteint pas le sommet. La vieille coutume, c'est l'oracle obscur, à la fois absurde et divin. Ces énigmes antiques ont toutes leur profonde sagesse. Il faut pour les fonctions divines et humaines des désignations claires. Le moindre doute énerve; le doute, c'est le mal. Si la sélection des hommes se faisait d'après le mérite, qui déciderait du mérite? Le sort est souvent plus éclairé que le suffrage; mais il en résulte des fraudes, des compétitions, des guerres civiles. Au contraire, tuer celui qu'on remplace, voilà qui est clair, fa-

cile à constater; cela rend toute compétition impossible. Après tout, quoi de plus conforme à la loi générale du monde? La somme des jouissances est limitée; celui qui jouit tue celui qui ne jouit pas. On assassine toujours celui dont on hérite. Il est bon que l'ambitieux trouve devant lui quelque justice; cette justice, c'est qu'on se serve avec lui de la mesure qui lui a servi pour les autres. Après tout, nul n'est forcé de courir ces candidatures périlleuses. Qui fait appel à la violence ne clôt pas l'ère de la violence. On est renversé par la force au moyen de laquelle on a renversé les autres. Tout cela est assez conforme à l'équité singulièrement boiteuse qui préside aux destinées de cet univers.

LIBERALIS.

Mais ne faut-il pas savoir gré à celui qui, au nom de l'inspiration du bien, proteste contre la loi féroce léguée par la barbarie, ou, si vous voulez, par les fatales nécessités des temps primitifs?

HERDONIUS.

J'étais présent à la scène par laquelle Antistius mit fin à cette tradition de sang et d'horreurs. Le vieux prêtre Tetricus, voyant les goûts de réforme dont le jeune Antistius faisait montre en toute occasion, l'avait mis sur la liste des victimes dévolues à Jupiter Latiaris. Antistius résista les armes à la main (moi, je trouve qu'il eut raison), battit les pourvoyeurs de victimes, prit d'assaut le temple, mit l'épée à la gorge de Tetricus. J'étais là; j'ai tout vu. Il n'avait qu'à enfoncer la pointe de la largeur de deux doigts, il était prêtre légitime. Il ne voulut pas. « Vis, dit-il, vieux prêtre infâme; c'est en te pardonnant que je veux supprimer ton rite sanglant. » Tetricus mourut de rage quelque temps après, et le peuple mit en sa place Antistius.

HOMME DU PEUPLE.

Ah! le digne homme! cela ne lui servira

pas de grand'chose. Il n'a pas tué. Rien ne vaut la désignation du sort, selon les règles reçues. La légitimité est le pôle de la religion. Le mérite importe peu. Le signe extérieur est tout.

AUTRE HOMME DU PEUPLE.

Oui, Antistius est un excellent homme ; mais tout ira mal tant qu'il sera prêtre de Nemi.

AUTRE.

Vit-on jamais, en effet, un prêtre de cette espèce? Il rêve, il a l'air de prier de cœur. Les dieux n'entendent pas le cœur ; les dieux ne tiennent compte que de la bouche et des formules établies. Je me demande si Antistius les prend au sérieux.

AUTRE.

Ah! voilà la question. Croit-il? On dit qu'il fait faire les basses prières par Sacrificulus, son acolyte. Sacrificulus a bien l'air d'être chargé de croire pour lui.

AUTRE.

C'est pour cela que le monde croule.

METIUS.

Ce brave homme n'a pas tort. Le prêtre n'est chargé que de la formule. La formule est pour la bouche, non pour le cœur. Il y a ici une confusion ridicule. Antistius veut faire servir la religion au progrès de l'humanité, au bonheur des hommes, à ce que le train du monde soit plus juste, et autres chimères du même genre. Cela est absurde. La religion ne concerne que le culte dû aux dieux. La politique ne la maintient que pour cela.

AUTRE.

C'est vrai; il ne faut pas regarder de trop près à la religion. Les formules, analysées à la rigueur, ne signifient rien.

AUTRE.

Moi, je suis pour qu'on fasse aux dieux leur

part, mais pas trop grande. Je suis pour la religion, mais limitée. Le prêtre devant l'autel ; le reste, il n'a rien à y voir. Les dieux sont quelque chose ; mais il n'y a que les esprits exagérés qui soutiennent qu'ils soient tout. Moi, je suis un modéré ; je fuis les extrémités.

SCÈNE V

SACRIFICULUS entre effaré.

SACRIFICULUS.

Un nouvel oracle de Carmenta !

VOIX DIVERSES.

Dis-le ; dis-le vite !

SACRIFICULUS, d'un air solennel.

PAR ROME, LA LANGUE DU LATIUM DEVIENDRA LA LANGUE DE L'UNIVERS.

Rires dans certains groupes.

UNE VOIX.

Toujours la même chanson! Toujours Rome, Rome! Qu'elle aille donc à Rome avec eux.

VOLTINIUS.

Cette femme est folle. J'ai toujours dit qu'on aurait dû la marier jeune.

UNE VOIX.

Voyez quelle farce, je vous prie. La langue du Latium, qui cesse d'être parlée à trois lieues d'ici, serait parlée jusqu'à l'Euphrate et au delà des colonnes d'Hercule! Allons donc!

AUTRE.

Et, d ailleurs, que nous importe? Comment s'intéresser à des gens qui vivront dans cinq cents ans?

AUTRE.

Elle parle aussi quelquefois d'une religion qui

viendrait de l'Orient, où l'homme pieux serait celui qui briserait les images des dieux et où l'on servirait le divin par de bonnes actions et de bonnes pensées.

AUTRE.

C'est un chaos que la tête de cette pauvre femme, un monde renversé. Quand on se met à accoupler ainsi les antithèses, à entasser les impossibilités, il n'y a pas de raison pour s'arrêter. Autant dire tout de suite que le blanc, c'est le noir, et que le beau, c'est l'horrible.

VOIX DIVERSES.

C'est clair !

SCÈNE VI

CETHEGUS entre. Mouvements divers

GENS DU PEUPLE.

Tout va mal, tout va mal.

CETHEGUS.

Oui, tout va mal, et il serait pourtant facile que tout allât bien. Les aristocrates sont des égoïstes bouffis d'orgueil, des sangsues qui épuisent le peuple. Que leur importe, quand leurs greniers sont pleins, que le peuple meure de faim? Ce qu'ils appellent des principes, ce sont tout simplement des secrets transmis héréditairement pour opprimer les vrais citoyens. Ils nous entraînent à la guerre pour se donner de l'importance et avoir l'occasion de nous commander, puis pour s'imposer à nous au nom de prétendus services rendus. Le mal serait fini le jour où chaque soldat, avant

de marcher à l'ennemi, tuerait son chef, au nom de l'égalité. Puis on se partagerait les terres, et l'on serait heureux, car il n'y aurait plus ni petits ni grands.

UN CITOYEN.

Comme il a raison! La guerre est la source du privilège des grands et l'origine de tous les maux du peuple. La guerre n'a lieu que parce qu'il y a des hommes de guerre, qui y trouvent leur profit. L'aptitude militaire est, entre les vanités des aristocrates, une de celles qui servent le plus à entretenir le préjugé de leur supériorité.

AUTRE.

C'est vrai. Le courage est un luxe; il faudrait le frapper d'un impôt comme tous les objets somptuaires.

AUTRE.

J'ai souvent pensé, en effet, que la vertu devrait être taxée, et qu'on devrait imposer les

gens pour ce qu'ils font de bien. C'est un plaisir, après tout, qu'ils se donnent.

AUTRE.

Très sensé, ce qu'il dit. La vertu et le courage sont des inutilités, des abus, une usurpation des aristocrates. Quand chacun aura son champ, il saura bien le défendre. C'est comme la bienfaisance : il y a des gens que cela amuse de l'exercer; il faudrait qu'ils payassent pour cela.

TITIUS, qui a tout entendu.

A part). Cela fait frémir. La société repose sur des vérités trop fines pour que le peuple puisse les voir. Quoi de plus clair en apparence que ce raisonnement du laboureur : « Ce champ, je l'ai hersé et semé, donc le blé qu'il produira doit être tout à moi. » Et pourtant, rien de plus faux. Le champ est avant tout à celui qui le défend. Or le laboureur ne peut pas défendre son champ. L'homme armé qui le défend en est le vrai propriétaire; car,

sans l'homme armé, l'ennemi viendrait et prendrait le champ. Ce que le peuple comprend le moins, c'est que l'homme isolé ne peut rien contre la force militairement organisée.

CETHEGUS.

Oui, l'homme de guerre, c'est notre maître, et notre maître est notre ennemi. Or la bataille, les blessures et la mort sont pour nous ; la gloire est pour lui. Pas si bêtes ! La clientèle, le patronat sont une forme de l'esclavage. L'esclave n'a pas à se battre pour une ville dont il ne fait point partie. On parle de revanche à prendre des défaites qu'Albe a subies il y a dix ans. Pour moi, je ne me suis jamais senti vaincu. Ces murs qu'on voit chaque jour s'élever à l'horizon, et qui tourmentent si fort nos aristocrates, que nous importent-ils ? Les ennemis de nos ennemis sont après tout nos amis. Certes, l'orgueil des victorieux est difficile à supporter. Mais moins dur est le

dédain d'un étranger que le dédain d'un concitoyen.

LIBERALIS.

Ne vois-tu pas, Cethegus, que tes principes détruisent en ce peuple tout sentiment de la patrie? Tu as pourtant un cœur albain; tremble! Sers avec nous la cause de la liberté, du progrès. N'es-tu pas touché du beau caractère d'Antistius?

CETHEGUS.

Non, Antistius est un aristocrate comme un autre. De quoi s'occupe-t-il? Quelle bonne pensée pour le peuple inspire-t-il à sa Carmenta? Voyez-moi sa dernière billevesée : « La langue du Latium s'étendra jusqu'au bout du monde! » Encore une doctrine, celle-là, qui fera tuer des milliers d'hommes! A quoi sert-il, quand nos os seront couchés sous terre, que notre langue soit parlée dans le monde entier? Civiliser le monde; allons donc! Fonder le droit, beau plaisir! Si le droit nouveau

doit rapporter au monde autant de bénéfice qu'à nous, c'est-à-dire la joie de crever de faim et d'être vilipendés par les patriciens, nous lui en faisons bien notre compliment.

LIBERALIS.

Mais Antistius est en train de créer une religion plus pure que celle que l'humanité a connue jusqu'ici.

CETHEGUS.

Oh ! que nous importe ! Tous les prêtres se valent. Chenilles ou papillons, c'est toujours la même bête.

LIBERALIS.

Le peuple tient à la religion. Comment, toi qui veux le bien du peuple, repousses-tu le prêtre libéral, qui veut améliorer la religion ?

CETHEGUS.

Fi donc! Le peuple ne tient à la religion que

parce que les nobles l'y enchaînent. Dès qu'on ne lui imposera plus les *sacra*, il se moquera des *sacra*.

LIBERALIS.

Mais la morale, le bien, la vertu?.....

CETHEGUS.

Ces mots-là sont encore des restes de prêtrerie. Quand nous serons les maîtres, ce sera bien autre chose. Dieux et prêtres, ces vieux tyrans seront chassés les derniers, mais ils seront chassés à leur tour. Antistius est un nigaud. Il n'est pas de son siècle. Il est, à la fois, en avant et en arrière du temps; mauvaise situation!

UN CITOYEN.

Pauvre Antistius!

AUTRE CITOYEN.

Il est perdu; les aristocrates et le peuple sont contre lui.

VOLTINIUS.

Son plus grand crime, c'est Carmenta. Les insanités dont cette fille ne cesse d'accoucher finiront par tout perdre. Elle ressuscite je ne sais quels vieux oracles ridicules. Le rêve politique est ce qu'il y a de plus funeste. Le parti qui rêve des destinées transcendantes pour sa patrie est le pire ennemi de sa patrie.

TERTIUS.

Oui; le terre à terre, voilà ce qui fait qu'un pouvoir ne tombe jamais. La faculté capitale de l'homme d'État est l'intelligence, qui lui fait distinguer ce qui peut et ce qui ne saurait arriver. Pour moi, je ne déteste rien tant que l'imagination. J'ai coutume, pour me mettre en garde contre les impostures, de choisir, entre les rêveries des prétendus illuminés, deux ou trois choses bien évidentes, dont l'impossibilité soit claire comme le jour. Puis je me dis : *Ab uno disce omnes.* Ce que vati-

cine, par exemple, cette folle Carmenta d'un temps où tout le monde parlera latin, et d'une religion de prétendue justice, qui viendra d'Orient... Cela ne suffit-il pas pour juger du reste? Voilà ce qui fait que, seul entre tous les hommes d'État, je ne me suis jamais trompé; c'est que j'ai du bon sens; je n'ai jamais été dupe d'aucune chimère.

BOURGEOIS.

C'est bien dit. Ce Tertius est un homme qui ne marche qu'avec les bottes en cuir de buffle de la modération et du bon sens.

AUTRE BOURGEOIS.

Et avec cela un patriote!... Il nie absolument les destinées de Rome; il admet tout ce qui est honorable pour Albe; il ne veut rien savoir qui ne soit authentiquement albain.

AUTRE BOURGEOIS.

A la bonne heure! Pour moi, le principal grief que j'ai contre Antistius et contre Carmenta, c'est

qu'ils se montrent toujours favorables à Rome. Il ne faut pas être juste pour l'ennemi.

LIBERALIS.

Il faut au moins être juste pour les siens. Qui sait si l'esprit du Latium n'est pas en Carmenta? Il semble souvent qu'elle est la voix de cette terre. Je ne l'écoute jamais sans trembler. Même son oracle : « La langue du Latium sera un jour la langue du monde », eh bien!... Qui sait? Le champ du possible est plus vaste que ne le croient vos esprits étroits.

Éclats de rire.

TOUS.

A d'autres, par exemple. Il y a des centaines de langues au monde. Les peuples renonceraient à leur langue pour prendre la nôtre?... Ah! ah! ah!...

BOURGEOIS.

Et ces belles choses-là, c'est Rome, n'est-ce pas, qui les réalisera?

TOUS.

Fi donc! Oh! la traîtresse!

La nuit tombe. — Les citoyens d'Albe quittent peu à peu la terrasse, qui devient déserte. — Voltinius et Titius restent seuls.

VOLTINIUS.

Je vous le dis : une cité est perdue quand elle s'occupe d'autre chose que de la question patriotique. Questions sociales, questions religieuses sont autant de saignées faites à la force vive de la patrie.

TITIUS.

Oui, on meurt par le fait de trop vivre, comme par le fait de ne pas vivre assez.

VOLTINIUS.

Albe, je crois, mourra par le gâchis.

TITIUS.

On va bien loin avec cette maladie.

ACTE II

La scène se passe au temple de Nemi, bâti sur un rocher surplombant le lac. Dans le flanc du rocher, trou béant par lequel se rendent les oracles. Alentour, épais bois sacré.

SCÈNE PREMIÈRE

GANEO, SACRIFICULUS, ASSIS SUR LES MARCHES.

SACRIFICULUS.

Ganeo, n'as-tu pas remarqué que les goûts des dieux changent selon les goûts des prêtres? Sais-tu que notre redoutable déesse s'adoucit étrangement avec Antistius? Autrefois, plus c'était horrible et sanglant, plus c'était pieux; maintenant, notre sévère Diane devient femme, elle veut que son temple soit propre comme un gynécée. J'o-

béis ; mais n'es-tu pas frappé de voir combien le nombre des sacrifices diminue ?

GANEO.

Je crois bien. Les dieux qu'on cesse de craindre tombent en discrédit. Il ne faut pas changer de genre. Diane n'est pas une de ces déesses qu'on honore par des jeux et des ris. Quelle idée d'en faire une Vénus ? Et puis ne nous a-t-on pas toujours dit que le sacrifice est la base du monde, que, quand le sacrifice languit, tout va mal ?

SCÈNE II

ANTISTIUS, sortant de la cella.

Lavez, lavez ces traces sanglantes. Loin d'ici ces restes hideux. Les parties saines des viandes, donnez-les aux pauvres. Écartons, je vous prie, l'idée abominable que la Divinité se plaît aux détails d'un abattoir. Entretenez une lampe dans le

sanctuaire. Les ténèbres inspirent l'horreur. La lampe est le symbole de la religion du cœur, qui vit toujours.

Des groupes de pauvres se montrent. Sacrificulus et Ganeo veulent les chasser.

Approchez, approchez. Ce qui est offert aux dieux est à vous. Le vrai sacrifice est ce que l'homme prend sur ce qui lui appartient pour le donner à ceux qui manquent.

GANEO, à Sacrificulus.

Que dis-tu de tout cela? As-tu jamais entendu de pareilles idées?

SACRIFICULUS.

Ma foi, non! Il paraît que maintenant il faut recevoir avec égards toute cette canaille que nous avions ordre autrefois de chasser.

GANEO.

Voilà comme tout change! Nouvelle clientèle pour des dieux nouveaux.

ANTISTIUS, resté seul sur le péristyle du temple.

Non, la Divinité ne peut se plaire à l'injustice et au crime. L'erreur de l'homme ne saurait pré valoir contre la vérité des choses. Les dieux passionnés, avides, égoïstes, méchants, n'existent pas. Ces dieux qu'on apaise, qu'on gagne par des présents, non par la bonté et la vertu, devraient être supprimés, s'ils existaient. Le meilleur hommage à rendre à cette Diane sombre et cruelle, c'est de la nier. Ombrage chaste et froid de nos forêts, toi, tu existes et je t'aime. Mais qu'un génie méchant et sanguinaire habite sous cette adorable chevelure d'arbres aussi vieux que le monde, qui pourrissent et renaissent d'eux-mêmes sur les bords de la belle coupe de ce lac, je ne le croirai jamais. Le frisson que j'éprouve sous ces voûtes saintes n'est pas celui de la peur ; c'est celui de l'amour. Je ne vois place nulle part en la nature pour le frisson de la peur. La nature terrifiait nos pères, car ils ne la connaissaient pas. A nous, elle

apparaît bonne, souriante, pourvu que l'homme, par sa sagesse, sache la diriger et user sobrement de ses dons.

Les dieux sont une injure à Dieu. Être suprême qui vivifies tout et contiens tout, je m'incline devant toi. Les sombres flots du lac de Nemi te célèbrent. Or qu'es-tu? La raison même du monde et l'amour. Quand on commande en ton nom la haine et la mort, on te blasphème. Tu es le père des êtres; en toi tous les êtres sont frères. Je me sens ton vrai prêtre, quand je prêche aux hommes la fraternité et l'amour.

Loin, par conséquent, d'être apostat à la mission séculaire des prêtres latins, je suis sûr d'y être fidèle et de la continuer. Vieux pères, je vous respecte et vous approuve. Vous avez fait, en votre siècle de fer, ce qui se pouvait et se devait faire. Tout en enseignant l'erreur, jamais vous n'avez menti. C'est nous qui mentirions, si nous enseignions ce que nous savons faux et funeste. Vous fûtes en votre temps les zélateurs du vrai et du

bien. Ce que vous fûtes, nous le sommes. Sainte tradition du passé, combats avec ceux qui te contredisent. Voix secrète de la terre vaticane, parle-moi comme tu parlas aux hommes du passé.

Les dieux sont une injure à Dieu. Dieu sera, à son tour, une injure au divin. Les dieux sont capricieux, égoïstes, bornés. Le Dieu unique qui les absorbera sera trop souvent capricieux, égoïste, borné. On tue des hommes pour les dieux particuliers, nés du malentendu et du contresens. On tuera des hommes pour le Dieu unique, sorti d'une première application de la raison. L'action particulière que le vulgaire attribue aux dieux, une théologie prétendue éclairée l'attribuera plus tard à Dieu. Non, non; Dieu n'agit pas plus que les dieux par des volontés particulières. Le prier est inutile. Homme aveugle, tu te figures la Divinité comme un juge qu'on corrompt ou qu'on gagne en l'importunant. Tu t'imagines que la raison éternelle se laissera prendre à tes supplications. Mais ces supplications, si Dieu pouvait les entendre,

son premier devoir serait de t'en punir, comme le premier devoir d'un juge est d'expulser de chez lui le plaideur qui vient, par des sollicitations ou des présents, le gagner à sa cause. Tais-toi, vil intéressé. Adore l'ordre éternel, et tâche d'y conformer ta vie.

Toujours plus haut! toujours plus haut! Coupe sacrée de Nemi, tu auras éternellement des adorateurs. Mais maintenant on te souille par le sang; un jour, l'homme ne mêlera à tes flots sombres que ses larmes. Les larmes, voilà le sacrifice éternel, la libation sainte, l'eau du cœur. Joie infinie! Oh! qu'il est doux de pleurer!

Un bruit extérieur se fait entendre.

SCÈNE III

GANEO.

C'est pour avertir Ta Sainteté que les Herniques envoient une théorie chargée d'offrir à la déesse un sacrifice solennel.

La théorie entre, suivie de prisonniers, les bras liés aux épaules, destinés au sacrifice.

LE CHEF DE LA THÉORIE.

Prêtre de la déesse redoutable, à la suite de grands fléaux qui ravagent notre pays, un oracle auquel nos pères ont toujours obéi nous a ordonné de sacrifier cinq hommes à la déesse de ce lac terrible. Nous t'amenons les cinq hommes; les voici : ils sont beaux, bons et forts, tels en un mot qu'on a coutume de les offrir aux dieux. Frappe-les ou ordonne qu'on les précipite dans le gouffre sanglant.

ANTISTIUS.

Maudit soit l'oracle qui vous inspire de tels vœux! Comment pouvez-vous croire qu'il y ait une divinité assez perverse pour prendre plaisir au sang de malheureux égorgés?

LE CHEF DE LA THÉORIE.

Que dis-tu? Nos pères ont toujours obéi à cet oracle. Cet oracle et notre dépendance du temple de Nemi constituent notre lien avec la confédération latine. Veux-tu donc que nous nous jetions dans la clientèle des Volsques? C'est à choisir. (Montrant les victimes.) Ces gens-là sont contents de mourir. Fais ton office.

ANTISTIUS.

Jamais! Pauvres victimes, vouées à la mort par un préjugé coupable, vivez, et soyez désormais les fidèles du seul culte véritable, celui de la justice et de la raison.

Il les fait délier.

LES PRISONNIERS.

Qu'est-ce que cela veut dire ?... Nous nous tenions déjà pour morts... Nous croyions que la déesse nous voulait... Étrange discours que le sien !... Qu'est-ce que la justice ?... Voilà un prêtre d'un genre nouveau !...

On les emmène hors du temple.

GANEO, aux chefs de la théorie.

Nous avions oublié de vous dire que, depuis quelque temps, les rites de ce temple sont tout changés. Mais Sacrificulus et moi, nous continuons les bonnes pratiques, et cela revient au même.

Ils font quelques pas. Sacrificulus et Ganeo ouvrent une porte donnant sur un gouffre ; le lac est au fond. L'œil, en y plongeant, aperçoit des cadavres accrochés au rocher et des jets de sang de toutes parts. Au fond, ossements amoncelés.

Aidés par les chefs de la théorie, Sacrificulus et Ganeo jettent les cinq prisonniers dans l'abîme.

GANEO, fermant la porte.

En voilà cinq qui ne serviront pas de recrues à l'armée de la justice et de la raison que rêve

Antistius. Ajoutez qu'ils n'avaient pas l'air de lui être trop reconnaissants. A quoi pense-t-il ?

LE CHEF DE LA THÉORIE.

C'est un sot. Le plus triste rôle du monde est de délivrer des victimes. Les victimes sont les premières à se tourner contre vous. — Du reste, la façon dont on est reçu dans ce temple n'invite pas à y revenir. Nous irons désormais chez les Volsques, qui ont des mystères aussi redoutables que celui-ci. C'est un peuple sérieux et conservateur, celui-là.

Ils s'en vont.

SCÈNE IV

GANEO.

Prêtre, une pauvre femme veut te parler pour son fils malade.

MATERNA.

Oui, prêtre. Je ferai tout ce qu'il faut. Je paye-

rai tout ce qu'on doit pour que mon fils, mon soutien, mon espoir unique, soit sauvé.

ANTISTIUS.

Garde tes offrandes, ou partage-les avec de plus pauvres que toi. Oses-tu croire que la Divinité dérange l'ordre de la nature pour des cadeaux comme ceux que tu peux lui faire?

MATERNA, étonnée.

Quoi, tu ne veux pas sauver mon fils. Méchant homme!... Mon fils mourra, et tu en seras la cause. A quoi bon avoir le temple le plus excellent du monde, avec de tels prêtres pour le servir? (Elle sort).

Entrent Virginius et Virginia.

VIRGINIA.

Prêtre, en gardant nos troupeaux côte à côte sur les penchants du Lucrétile, nous nous sommes pris d'amour l'un pour l'autre. Tous deux nous éprouvons l'amour pour la première fois; nous

tice, a consulté son oracle, et telle est la grande réputation de sagesse des prêtres de ce temple, que l'oracle nous a dit de venir te trouver. Il s'agit de donner une nouvelle constitution aux Æquicoles. Toutes les victimes nécessaires pour obtenir l'assistance de la divinité, nous les fournirons. Agis, prêtre, selon tes rites; nous appartenons, quoique séparés depuis longtemps, à l'ancienne confédération des Latins, et ce temple redoutable est le lien qui nous rattache encore à eux.

ANTISTIUS.

La multitude des victimes ne donne pas la sagesse à la nation qui ne trouve pas la sagesse en ses entrailles. Consultez l'esprit des pères, pratiquez la justice, respectez les droits des hommes, faites régner comme Dieu suprême la vertu et la raison.

LE CHEF.

Permets-nous de te faire observer, prêtre, que l'intervention des dieux était inutile pour nous

apprendre cela. S'il ne s'agit que de raison, le sens commun des hommes suffit. Nous avons aussi des sages parmi nous. Mais l'autorité vient des dieux et des sacrifices établis. Déploie donc tes plus grands rites; veux-tu des animaux? veux-tu des hommes? Plus tu demanderas, plus on te saura gré; plus cela fera de l'effet. Allons!... voilà la première fois que nous voyons un prêtre ne pas pousser au sacrifice.

ANTISTIUS.

Vous voulez inaugurer le règne de la justice, et vous débutez par le crime. A la tête de votre constitution, vous écrivez le mensonge. Non, allez ailleurs, le mensonge ne s'enseigne point ici.

LES CHEFS.

Nous ne comprenons pas ton langage. Ce sanctuaire de Nemi, que nous avons vu si florissant n'existe donc plus?... Ce sanctuaire était la force du Latium. C'en est fait de la confédération des

tice, a consulté son oracle, et telle est la grande réputation de sagesse des prêtres de ce temple, que l'oracle nous a dit de venir te trouver. Il s'agit de donner une nouvelle constitution aux Æquicoles. Toutes les victimes nécessaires pour obtenir l'assistance de la divinité, nous les fournirons. Agis, prêtre, selon tes rites; nous appartenons, quoique séparés depuis longtemps, à l'ancienne confédération des Latins, et ce temple redoutable est le lien qui nous rattache encore à eux.

ANTISTIUS.

La multitude des victimes ne donne pas la sagesse à la nation qui ne trouve pas la sagesse en ses entrailles. Consultez l'esprit des pères, pratiquez la justice, respectez les droits des hommes, faites régner comme Dieu suprême la vertu et la raison.

LE CHEF.

Permets-nous de te faire observer, prêtre, que l'intervention des dieux était inutile pour nous

apprendre cela. S'il ne s'agit que de raison, le sens commun des hommes suffit. Nous avons aussi des sages parmi nous. Mais l'autorité vient des dieux et des sacrifices établis. Déploie donc tes plus grands rites; veux-tu des animaux? veux-tu des hommes? Plus tu demanderas, plus on te saura gré; plus cela fera de l'effet. Allons!... voilà la première fois que nous voyons un prêtre ne pas pousser au sacrifice.

ANTISTIUS.

Vous voulez inaugurer le règne de la justice, et vous débutez par le crime. A la tête de votre constitution, vous écrivez le mensonge. Non, allez ailleurs, le mensonge ne s'enseigne point ici.

LES CHEFS.

Nous ne comprenons pas ton langage. Ce sanctuaire de Nemi, que nous avons vu si florissant n'existe donc plus?... Ce sanctuaire était la force du Latium. C'en est fait de la confédération des

Latins, à moins que le Capitole n'en devienne le centre nouveau.

Ils se retirent.

SCÈNE VI

ANTISTIUS, seul dans le temple.

Voilà ce que l'on gagne à servir la justice et la raison. Même ceux qu'on délivre vous renient. Ces malheureux dont je coupais les liens de mort m'en voulaient presque. Vaut-il vraiment la peine de se dévouer pour une engeance vile, dévolue fatalement au mensonge? Il est clair que je me perds. Oh! si c'était au profit de quelqu'un ou de quelque chose!... Mais je ne vois devant moi qu'une terre ingrate et un ciel morne. O foi, espérance, pourquoi m'avez-vous abandonné?

Erreurs, chimères du passé, quand d'abord je vous dis adieu, ce fut sans regret. Le sentiment de la délivrance ne laissait place en moi à aucun autre sentiment. Le vide à côté de vous me parais-

sait la vie. Puis j'ai vu que l'homme a besoin de pensées étroites. Il exige un dieu pour lui tout seul. Il s'adjuge l'infini. Il veut pouvoir dire « mon Dieu », se créer un aparté, un univers à deux, où il établit un colloque avec l'absolu de pair à compagnon. Il veut s'entretenir avec l'idéal. comme si l'idéal était quelqu'un; il veut lui demander ceci, le remercier de cela, croire qu'il y a un être suprême qui s'occupe de lui. Oh! si un jour les imaginations divines changeaient de direction; si les fables que l'on raconte dans les temples prenaient la forme d'une vie humaine censée traverser le monde en faisant le bien, comme on raffolerait de ce jeune dieu! L'humanité veut un Dieu à la fois fini et infini, réel et idéal; elle aime l'idéal; mais elle veut que l'idéal soit personnifié; elle veut un Dieu-homme. Elle se satisfera. Innombrables rires des mers, vous n'êtes rien auprès des flots de rêves entassés que l'humanité traversera avant d'arriver à quelque chose qui ressemble à la raison.

Je ne suis bien que seul; la pauvre Carmenta

ne compte pas. Heureux qui vivrait dans le lit d'un torrent, servi par un corbeau, chargé de lui apporter son pain de tous les jours! La vulgarité des hommes fait de la solitude morale le lot obligé de celui qui les dépasse par le génie ou par le cœur. Ne serait-il pas mieux de les laisser suivre leur sort et de les abandonner aux erreurs qu'ils aiment? Mais non. Il y a la raison, et la raison n'existe pas sans les hommes. L'ami de la raison doit aimer l'humanité, puisque la raison ne se réalise que par l'humanité. Il faut donc se composer un petit monde divin à soi, se tailler un vêtement dans l'infini; il faut pouvoir dire « mon infini », comme les simples disent « mon Dieu ». Virginius et Virginia le font bien. Pauvres enfants! Ce sont eux peut-être qui réalisent le mieux par l'amour le difficile problème de s'approprier Dieu.

O univers, ô raison des choses, je sens qu'en cherchant le bien et le vrai, je travaille pour toi!

Un bruit léger se fait entendre. C'est le signe qui annonce l'approche de Carmenta.

SCÈNE VII

Entre Carmenta, portant un vêtement noir serré à la taille, rappelant pour la coupe les robes des Vertus de François d'Assise, dans le tableau de Sano di Pietro. Énorme chevelure noire, à trois étages, retenue par des bandelettes rouges.

CARMENTA.

Voici ta pauvre fille, traînant, dans les couloirs de ce temple maudit, son imposture et ses vingt-deux ans, vieille par ses vêtements noirs et ses voiles. Regarde pourtant ses petits yeux tendres, étoiles noyées en des paupières perdues sous des orbites épais. Mon sort est-il donc toujours attaché à des vœux que je n'ai pas prononcés? Toi qui es sage d'une sagesse sans réserve, toi qui délivres les hommes des fardeaux que le passé leur impose, n'auras-tu pas aussi une heure de pitié pour moi? Dis que la sibylle est une femme comme une autre, ordonne-lui d'être mère; permets-moi d'attacher quelques fleurs à mon sein, de tresser

ces lourds cheveux. Tu sauras bien, par ta raison, dire ce que tu me fais dire, rendre évidentes à tous ces vérités qui sauvent les peuples.

ANTISTIUS.

Ma fille, chacun est rivé à son devoir, et il ne faut pas dire: « Mon sort est dur; ma part est lourde. » L'œuvre de l'humanité exige la subordination, le sacrifice. Dans la bataille, on ne dit pas à son voisin: « Ma place est trop périlleuse; viens la prendre. » On meurt là où l'on est mis par le sort.

CARMENTA.

Ainsi, seules nous serons exceptées de ta loi d'amour. Tu délivres tous les enchaînés, excepté nous.

ANTISTIUS.

On ne délivre personne du devoir. Aucune révolution ne soustraira l'homme à l'obligation de se sacrifier pour les fins de l'univers. Un vœu frivole tombe avec son objet même. Mais un vœu fait à

la patrie, à l'honneur, au devoir, ne saurait être caduc. Vouée par ta naissance illustre aux fonctions constitutives de la société latine, tu te dois à ces fonctions. Les dieux à qui tu as fait tes vœux n'existent peut-être pas ; mais le divin existe ; tu lui appartiens. Que dirait-on le jour où la vierge sacrée du Latium passerait à la destinée commune et perdrait son auréole de virginité. Moi qui suis prêtre, je le suis pour toujours. J'ai le droit, j'ai le devoir même de faire faire à la religion tous les progrès qui sont possibles sans la détruire. Mais je ne dois pas cesser d'être prêtre. On ne verra pas Antistius dans un autre rôle que celui de maître des choses sacrées. Ni toi, sibylle, on ne doit te voir profanée. Les nécessités de la patrie ont fait de toi une folle. Ceux qui savent ne s'arrêtent pas à ta feinte folie. L'être consacré aux dieux est inguérissable. Ta beauté aurait pu inspirer l'amour ; tant pis ! il faudra que tu goûtes la mort sans avoir inspiré d'autre sentiment que celui de la terreur.

CARMENTA.

O masque insupportable! Pardonne si je veux quelquefois goûter la vie, la réalité. Je mourrais bien volontiers pour la vérité que tu enseignes; mais comment se fait-il que toi, si consciencieux, si véridique, tu me fasses mentir?

ANTISTIUS.

Non, non. Je ne t'ai jamais fait dire que la vérité. Le monde est conduit par les prophètes, par ceux qui savent voir les effets dans les causes. La sibylle n'a jamais menti; elle ne s'est jamais trompée. La sibylle est la voix du Latium, le guide de la race latine, la révélatrice de ses destinées. Or chaque race crée sa destinée; en la créant, elle la voit et l'affirme. Le fort ne se trompe pas en affirmant sa force, ni le clairvoyant en affirmant qu'il voit clair.

Contemple là-bas, par-dessus les bords de la coupe du lac, le port d'Antium et tout ce monde que

baigne la mer. La barque des Phéniciens nous apporte des jouets ; les trirèmes helléniques quelque chose de meilleur. Mais la force, d'où viendra-t-elle? Qui donnera à ces efforts désordonnés du monde vers le bien une hache et une épée? Oui, je crois à ma race. L'Italie, un jour, sera latine, et le monde obéira à l'Italie.

CARMENTA.

Quand cela arrivera, je serai oubliée. Personne ne se souviendra de la pauvre Carmenta.

ANTISTIUS.

Sûrement. Tu voudrais donc que le prophète fût immortel, comme son oracle. Tu ne seras pas plus maltraitée que les millions de créatures que la nature sacrifie à ce qu'elle fait de grand.

CARMENTA.

Mais tu dis souvent qu'Albe est finie et que cet

antique tas de lave qui forme nos montagnes verra sa gloire transplantée ailleurs.

ANTISTIUS.

Oui; il y a dans les races privilégiées de ces transferts. Albe mourra; mais Rome vivra et fera ce qu'Albe aurait dû faire.

CARMENTA.

Quand je dis cela dans les vers que tu sais, je vois aux yeux de ceux qui m'entendent des éclairs de colère.

ANTISTIUS.

L'homme est passionné pour une cause, parce qu'il ne voit pas l'ensemble des choses humaines.

CARMENTA.

Père, quand je suis avec toi et que j'entends ta parole, où je sens qu'est la vie, quoique je ne la comprenne pas toujours, je suis prête à tous les sacrifices, et j'accepte ma destinée, bien que dure.

Au contraire, quand je ne suis pas soutenue par tes regards, je m'affaisse. L'élection d'en haut qui fait les vocations à part est bonne pour l'homme, mais cruelle pour la femme. Celle-ci n'a pas de compensation, quand les douceurs ordinaires de la vie lui manquent.

ANTISTIUS.

Et cependant c'est la femme qui donnera au monde l'exemple du dévouement et de la foi au devoir. Carmenta, ta robe fermée et ton noir vêtement seront l'insigne d'une noble armée de femmes qui demandera à la religion un programme de devoirs, à la chasteté la dignité de la vie. La femme comprendra mieux que l'homme que la vie n'a de valeur que par les obligations qui s'y rattachent et par les fruits spirituels qu'elle porte.

CARMENTA.

Nous ferons ce que tu voudras, pourvu que tu nous soutiennes, pourvu que tu nous laisses t'ai-

mer et croire que nous sommes aimées de toi. La femme ne fera jamais le bien que par l'amour d'un homme. Veux-tu donc nous condamner pour cela?

ANTISTIUS.

Filles chères d'un sexe que j'aime, comment blâmerais-je en vous ce qui fait votre force et votre valeur? La femme doit aimer l'homme, et l'homme doit aimer Dieu. Tout ce qui se fait de grand dans l'ordre de l'idéal se fait par la collaboration de l'homme et de la femme. L'œuvre sacrée à laquelle je me voue, et qui me tuera pour ressusciter après ma mort, l'expulsion des dieux malfaisants et impurs, ne sera accomplie que le jour où la femme se révoltera contre une religion indigne de ce nom et mourra plutôt que de s'y soumettre. Rien n'est fait dans le monde que quand l'homme et la femme mettent en commun, l'un sa raison, l'autre son obstination et sa fidélité.

CARMENTA.

Ainsi tu m'aimes, et tu permets que je t'aime.

ANTISTIUS.

Fille chérie, l'amour est la déesse myrionyme; on l'adore sous mille noms. Virginius et Virginia, que tu as peut-être entrevus tout à l'heure, s'aiment d'une façon que la nature approuve et bénit. Puis, à tous les degrés de l'échelle infinie, l'amour se transfigure et lubrifie les joints de cet univers. Tout ce qui se fait de bien et de beau dans le monde se fait par le principe qui attire l'un vers l'autre deux enfants. Orphée eût aimé autant que le plus parfait amant, même quand il n'eût pas connu Eurydice. Je l'avoue même : Eurydice, pour moi, le rapetisse, et je regrette qu'elle ait traversé sa vie. Que vient faire une femme dans la vie de celui qui a pour mission de sauver ou de civiliser l'humanité? Les missionnaires divins, comme Orphée, doivent être aimés plus qu'ils n'aiment. Mais il est permis aux femmes de baiser la frange de leur robe et de laver leurs pieds.

CARMENTA.

Cela nous suffira. Que nous sachions seulement que tu nous approuves, que tu nous regardes. Que nous faut-il de plus? Commande-moi, reprends-moi, châtie-moi, pourvu que je te sente mon maître. Chaque mot de toi, je le répéterai; tu seras ma conscience, mon âme; je me roulerai à tes pieds. Mais un ciel morne, d'où personne n'a l'œil sur nous, un monde glacial où nous n'avons ni père, ni époux, ni chef spirituel.... pardonne! difficilement nous nous y résignerons. Dis, père, penses-tu quelquefois à Carmenta? suis-je quelqu'un pour toi?

ANTISTIUS.

Votre cœur a raison, même quand votre jugement s'égare. Au fond de toute femme, il y a une douce folle, qu'il faut ramener par des caresses et de suaves paroles.

CARMENTA.

Oui, ramène-moi, corrige-moi. Un homme tel

que toi, on ne l'a jamais tout entier. T'obéir me suffit. Seulement, ce que j'ai de toi, je veux l'avoir seule... seule, n'est-ce pas? Je suis jalouse, vois-tu !

ANTISTIUS.

L'homme veut se tailler dans l'infini une zone qui ne soit qu'à lui. La femme veut dans l'homme une part qui ne soit qu'à elle. L'indulgence infinie plane sur toute chose. L'œuvre était si difficile ! D'une masse compacte d'égoïsmes, extraire une somme considérable de dévouement. Et dire que le monde y réussit !

CARMENTA.

N'éprouves-tu pas toi-même quelquefois certains retours? Le soir, quand tes yeux se ferment sur l'image de ce lac et de ces forêts, ne regrettes-tu pas ta vie d'homme sacrifiée, ta part virile abolie? Où trouveras-tu la récompense de tout cela?

ANTISTIUS.

Je l'ignore et ne veux pas le savoir. J'ai servi

le bien, voilà tout ce dont je suis sûr. Cette seule idée rend l'homme divin ; elle l'inspire, elle met l'infini en lui.

CARMENTA.

Cela est bien une récompense. N'est-il pas juste que nous ayons aussi la nôtre? L'homme a l'assurance de bien faire. La faible femme a pour récompense le sourire de l'homme. Est-ce trop ? Je souffrirai tout ce que tu voudras ; mais tu m'en sauras gré, n'est-ce pas?

ANTISTIUS, déposant un baiser sur son front.

Sœur dans le devoir et le martyre, je t'aime.

CARMENTA.

Maintenant dispose de moi, à la vie et à la mort. Commande. Ta sibylle ne quittera jamais sa robe noire. Je dirai tout ce que t'inspireront l'amour du vrai et l'intérêt du Latium.

Sœurs vêtues de noir, que j'augure dans l'avenir, quand on viendra, au nom de la raison, soulever

votre voile, refusez d'être libres, gardez fidèlement votre vœu mortuaire. Honte à qui se convertit au bon sens vulgaire, après avoir goûté la folie divine! Le vœu d'insanité sacrée est le seul dont on ne saurait jamais être relevé.

ACTE III

La scène se passe à Albe, dans l'impluvium de la maison de Metius

---

SCÈNE PREMIÈRE

METIUS, VOLTINIUS.

METIUS.

Non, croyez-moi, il n'y a plus de temps à perdre. Chaque jour une pierre tombe de l'antique masse, savamment architecturée, qui fut Albe. Les questions religieuses, les questions sociales la déchirent; le patriotisme est mis en question; une foule de gens arrivent à penser que le sort le plus triste est de mourir pour la patrie. Antistius trouble la république par ses innovations et par la sotte idée d'inaugurer une religion raisonnable. Le

désordre est partout, et la faute, en dernière analyse, est à nous.

Malheur à l'aristocratie qui envisage ses vieux titres comme un droit au repos! Nous sommes aristocrates non pour jouir, mais pour oser. Il faut sauver Albe, et, pour la sauver, il faut la jeter en pleine eau, l'obliger à faire ce qu'elle ne veut pas, agir virilement. La guerre est le seul moyen d'étouffer les questions sociales. La guerre assure son rang au brave, à celui qui, par droit, est chef de la société. La guerre est le vrai criterium du droit. Elle rend au courage son avantage sur le nombre. Elle montre la nécessité de la vertu.

VOLTINIUS.

De la guerre contre qui veux-tu parler?

METIUS.

De la guerre contre Rome, évidemment. Albe n'en connaîtra plus d'autre.

VOLTINIUS.

Et pourquoi engager une telle guerre?

METIUS.

Parce que nous avons été vaincus. Le principe qui fait une nation est un principe de fierté, de haute affirmation de soi-même, d'orgueil, si l'on veut. Une nation humble est vite punie.

VOLTINIUS.

C'est donc quelque chose de bien grossier qu'une nation?

METIUS.

Oui. Avec la collection des qualités qui font ce qu'on appelle une grande nation, on composerait l'individu le plus haïssable. Une nation est un animal de gloire; elle se repaît de gloire; elle en vit. Une nation vaincue n'existe qu'à demi. La revanche est le devoir permanent d'une nation. Si Albe attend dix ans encore, elle sera finie. Mieux

vaut mourir d'une large blessure reçue par devant que de mourir, dans la vigueur de l'âge, de la mort des vieillards.

VOLTINIUS.

Vous oubliez deux choses : la première, c'est que le parti démocratique, qui maintenant est maître de la direction des affaires dans notre patrie, n'est nullement militaire; la seconde, c'est qu'à l'heure présente (je me garde de préjuger l'avenir), Rome fait preuve avec nous d'une modération surprenante.

METIUS.

Tout cela est de peu de conséquence. La démocratie, et c'est peut-être là son principal défaut, ne fait pas ce qu'elle veut. Le parti démocratique est essentiellement pacifique, et il a de bonnes raisons pour cela; et néanmoins c'est le parti qui s'embarque le plus facilement dans la guerre, car c'est un parti qui appelle la surenchère des opinions et

où il est très difficile de résister aux entraînements du moment. Voilà, par exemple, Liberalis qui est au pouvoir. Liberalis est le plus pacifique des hommes, oh! très sincèrement pacifique. Eh bien, je ne suis pas sûr que Liberalis ne serait pas, le cas échéant, le chef d'une guerre qu'il aurait déconseillée. On ne veut pas céder le pouvoir à ses adversaires, et, pour cela, on fait ce qu'on blâme intérieurement.

Rome, je l'avoue, n'est pas en ce moment portée à l'attaque. C'est un jeune tigre qui fait ses dents. Ses murs sont à peine bâtis; la fusion des éléments qui s'y entassent n'est pas encore opérée. Mais la guerre, en général, résulte d'une situation donnée bien plus que de la volonté des hommes. Croyez-moi, nous aurons la guerre avant quelques jours.

VOLTINIUS.

Vous la voulez; c'est une grande raison pour que nous l'ayons. Mais expliquez-moi une contra-

diction. Souvent vous reprochez au peuple de n'avoir pas l'esprit militaire. Comment le supposez-vous en même temps assez amoureux de la guerre pour y entraîner ses chefs, qui ne la veulent pas?

METIUS.

Les deux propositions sont vraies à la fois. Les masses démagogiques, incapables de comprendre l'avantage que donne l'organisation militaire, et toujours inquiètes de l'ascendant que peut prendre un général victorieux, poussent cependant à la guerre, car elles en profitent. La guerre suspend le travail; on ne fait rien pendant ce temps-là; on est nourri pour un service dérisoire, et on a la satisfaction de se dire qu'on veille au salut de la patrie. Quel bonheur d'être héros sans rien risquer, à tant par jour! De la sorte, le temps de guerre est un temps de liesse pour ceux qui n'ont rien à perdre, et qui souvent profitent d'une manière indirecte du pillage avec l'ennemi. Après la défaite, ces héros malheureux ont le verbe haut et

se répandent en récriminations contre leurs chefs, qui, disent-ils, les ont trahis.

UN VALET entre.

Vos Seigneuries savent-elles qu'à Bovilles, ce matin, une bande de jeunes Albains qui célébraient une fête de famille, la tête couverte de chapeaux de fleurs, a cherché querelle à une compagnie de Romains qui passaient. On s'est battu; cinq ou six des nôtres ont été tués.

Metius regarde Voltinius d'un air narquois.

VOLTINIUS.

Il faudrait savoir qui a eu les premiers torts. Une bonne enquête l'établira. Il n'y a nulle honte à reconnaître les torts qu'on a eus.

LE VALET.

Naturellement, les deux partis prétendent que ce sont leurs adversaires qui ont eu les premiers torts. Les citoyens, en ce moment, accourent au forum très émus.

METIUS.

Allons voir ce qui se passe.

SCÈNE II

Le forum d'Albe.

PREMIER CITOYEN.

La question est de savoir s'il vaut mieux mourir ou supporter des injures pires que la mort.

DEUXIÈME CITOYEN.

Oui, oui, c'est cela.

TROISIÈME CITOYEN.

La mort plutôt que l'outrage.

AUTRE.

Oui, la guerre! A Rome! à Rome!

VOLTINIUS.

Mais, prenez garde, vous n'êtes pas prêts.

Rome, depuis dix ans, n'a eu qu'un souci, celui de perfectionner son système militaire ; vous avez laissé dépérir le vôtre. Attendez, au moins, attendez.

UN EXALTÉ.

Quel est le mauvais citoyen qui dit cela? Il faut le tuer, brûler sa maison.

AUTRE.

Décourager les patriotes est la pire des trahisons.

Arrive Liberalis; mouvement général.

LIBERALIS.

Citoyens,

Il est de la dignité d'un peuple libre de peser mûrement ses actes et d'en prévoir les conséquences. Je ne veux pas devancer les résultats de l'enquête qui se fait sur la déplorable collision de ce matin...

CRIS DIVERS.

L'enquête est faite, le résultat est clair.

LIBERALIS.

... Supposons que ce résultat soit clair; convient-il d'engager la république d'Albe dans une guerre dont la conséquence serait le renversement de la constitution que vous avez voulue? Malheureuse, la guerre est la ruine de notre patrie; deux fois vaincue en dix ans, Albe disparaîtrait du nombre des cités. Heureuse, la guerre vous donne un *imperator*, un général victorieux.

Mouvement.

VOIX DIVERSES.

Eh bien, eh bien, ma foi, tant mieux! — Nous ne serons pas plus mal que nous ne sommes.

LIBERALIS.

Or, un général victorieux, c'est la mort de la république.

Interruption plus violente encore. — Un grand bruit se fait entendre; un cortège pénètre dans le forum. — Cinq cadavres sanglants défilent. — Émotion extraordinaire — Liberalis veut parler.

VOIX DE TOUS COTÉS.

Plus de discours! plus de discours! Des armes! Vengeance! A Rome! à Rome!

CETHEGUS, tout bas, au groupe qui l'entoure.

Laissons faire. Ce sera, en tout cas, la ruine des libéraux.

METIUS s'approche. Attention générale.

Citoyens, tous les dissentiments doivent se taire, quand il s'agit de l'honneur de la patrie.

TOUS.

Voilà ce qui s'appelle parler en honnête homme. Ces vieux aristocrates ont quelquefois du bon.

METIUS.

La guerre n'est pas à déclarer. Elle est déclarée. J'offre tout ce que je possède pour le salut de la patrie

VOIX DU PEUPLE.

Bravo, bravo, Metius.

LIBERALIS.

Un seul mot!...

CETHEGUS, lui coupant la parole

Nous savons ce que tu veux dire, triste chef du parti de la honte. La résolution la plus lâche est toujours celle que tu conseilles. Là où il y a de l'ignominie à recueillir, là vous pouvez être sûr de trouver ce parti de l'équivoque et du mensonge, qui vous a conduits où vous êtes. Eh bien, si Liberalis et ses pareils abandonnent l'honneur d'Albe, nous autres, nous le défendrons. Ces misérables ont mis la patrie dans la boue; nous saurons l'en tirer. A nous, citoyens; à nous!

Mouvement général. Liberalis s'entretient à part avec ses amis.

LIBERALIS.

Vous savez que notre retraite sera le triomphe du parti de l'absurde. Le patriotisme exige que nous restions.

LES PARTISANS DE LIBERALIS.

Oui, il faut rester, il faut rester.

Liberalis fait signe qu'il veut parler.

VOIX.

Laissez-le parler.

AUTRES VOIX.

C'est inutile. — Si, si. — Non, non.

Liberalis réussit à prendre la parole

LIBERALIS.

Si mes interrupteurs m'avaient permis de m'expliquer avec le peuple, peut-être auriez-vous vu qu'un malentendu seul nous sépare. J'ai été contre la guerre, et je m'en fais gloire. J'ai tout fait pour l'empêcher ; mais, aujourd'hui, la guerre s'impose; je serai aussi actif, aussi ardent pour la guerre que je l'ai été pour la paix.

QUELQUES CRIS.

Très bien! très bien!

TITIUS.

Tiens! cette guerre dont personne ne voulait tout à l'heure, maintenant tout le monde la veut.

METIUS, triomphant.

Ne vous l'avais-je pas dit, Voltinius?

VOLTINIUS, à l'oreille de Metius.

Scélérat! tu sais mieux que personne que la défaite est certaine.

METIUS ET LE PEUPLE.

A Rome! à Rome!

VOLTINIUS.

Peux-tu pactiser ainsi avec les erreurs de la foule? Tu sais bien que la guerre est chose bar-

bare, que, dans la guerre, c'est le plus barbare qui est vainqueur. La meilleure chose du monde, qui est la liberté, est une faiblesse en guerre. En guerre, les vertus réelles deviennent des désavantages. Les vertus qu'on appelle guerrières sont toutes des défauts ou des vices. La vertu vraie, la civilisation, le bien, la délicatesse, amollissent, rendent inapte à savoir tuer.

METIUS.

Sûrement. Mais ne sais-tu pas que le bien-être du peuple, c'est le mal? Le peuple n'est bon que quand il souffre. Quand donc comprendras-tu que les choses humaines sont une étroite prison, où, de droite, de gauche, devant et derrière, la tête va se briser contre un mur?

CRIS DU PEUPLE.

A Rome! à Rome!

SCÈNE III

Le temple de Nemi.

ANTISTIUS, en contemplation devant le lac.

Impossible de sortir de ce triple postulat de la vie morale : Dieu, justice, immortalité! La vertu n'a pas besoin de la justice des hommes; mais elle ne peut se passer d'un témoin céleste, qui lui dise : « Courage! courage! » Mort que je vois venir, que j'appelle et que j'embrasse, je voudrais au moins que tu fusses utile à quelqu'un, à quelque chose, fût-ce à la distance des confins de l'infini...

LIBERALIS entre brusquement.

Prêtre, l'heure d'agir est venue. Une faute a été commise sans nous; elle ne peut être réparée que par nous. La guerre contre Rome, en d'autres mains que les nôtres, serait la dernière des calamités. Aide-nous à limiter le mal. Mais d'abord

il faut vaincre. Les oracles sont dans ta main. Assure le peuple que les voix célestes, qui, jusqu'ici, étaient favorables à Rome, sont maintenant toutes contraires. Ces gens vont se faire tuer pour leur patrie; il faut bien leur donner quelque raison de mourir.

ANTISTIUS.

Comment veux-tu que je maudisse ceux que le génie du Latium bénit? Le devoir de mourir est toujours clair; il n'y a qu'à rester à sa place. Je saurai donner l'exemple.

LIBERALIS.

C'est peu de chose. Les gens de ta sorte se croient en règle envers la société, quand, après avoir détruit dans la conscience humaine les mobiles ordinaires du bien, ils croient pouvoir se rendre le témoignage de n'avoir laissé aux hommes que de bons exemples de vie. Prends garde que ta sécurité à l'égard des dieux ne soit trompeuse.

Ta philosophie donne des motifs pour se laisser tuer; en donne-t-elle aussi pour tuer? Le devoir du soldat se compose de ces deux choses. J'estime peu une sagesse qui n'inspire du courage que pour recevoir la mort.

ANTISTIUS.

Parmi ceux qui reçoivent et donnent la mort, il y en a si peu qui agissent par motifs! Le bras de l'homme n'est roidi que par la passion. Il faut se faire des règles pour agir en loup avec les loups. Quant à ériger en haute morale ce qui est la négation de toute morale, c'est là un exercice pour lequel j'ai peu de goût. Laissez les gens se passer de principes; mais ne leur donnez pas des sophismes pour des vérités.

LIBERALIS.

Ah! prêtre de Nemi, je te devine sous les plis de ta simarre. Je vois ce que sera l'avenir, s'il est livré à tes pareils. Le prêtre vêtu de lin, le guerrier vêtu de fer, séparés tous les deux de la société

civile, habitant l'un sa forteresse, l'autre son temple, seront incapables de s'entendre. Le prêtre, fier d'être le dispensateur de l'idéal, ne saura rien dire à celui qui expose sa vie pour la cité terrestre. Prêtre et patriote s'opposeront comme deux antithèses irréconciliables. Oh! limite fatale de la nature humaine! Faut-il qu'on devienne odieux en devenant trop parfait, qu'à force de sagesse on se rende incapable de conseiller une femme, un soldat, un enfant! Ah! j'en viens presque à regretter Tetricus. Tu me dégoûtes du prêtre qui a trop horreur du sang. Ce n'est plus un homme.

ANTISTIUS.

Suis les préjugés de la classe où le sort t'a rivé; moi, je suivrai la fatalité du ressort qui est en moi. On ne saurait empêcher la fleur qui naît en un lieu sombre de se tourner vers le soleil.

LIBERALIS.

Au moins, surveille ton oracle, et accomplis

demain, par condescendance pour la foule, des rites qui n'ont rien de blâmable en eux-mêmes et que l'usage a consacrés.

Antistius fait un signe d'assentiment. — Moment de silence. — Tous deux se tournent vers le lac, et entendent la conversation suivante qui sort de l'antre de la Sibylle.

GANEO.

Quand les maîtres n'y sont pas, les valets prennent leur place. Dans les moments de désarroi, le portier de l'antre de la Sibylle fait l'intérim.

(Une femme se présente.) Que veux-tu?

PORCIA.

Je viens consulter la déesse pour savoir si l'enfant que je porte sera un garçon ou une fille.

GANEO, à part.

Si je dis que je ne sais pas, je suis perdu de réputation. Après tout, si je dis au hasard, il y a une demi-chance pour que je tombe juste. Dans le premier cas, j'aurai une récompense. Dans le second cas, personne n'y pensera plus. La chose ne s'éclaircira que dans quelques mois, et, d'ici là... Allons, exécutons-nous. (Tout haut.) Ce sera une fille.

PORCIA.

Puissance admirable des dieux pour découvrir ce qui est obscur! Reçois cette offrande, ministre des dieux, en retour du service que tu m'as rendu.

Leporinus se présente à son tour.

GANEO.

Ah! c'est toi, Leporinus. Tu vois bien, mon pauvre ami, que notre établissement ne marche guère. Le siècle tourne d'une façon que je ne puis comprendre. J'ai connu les prêtres, les sibylles d'autrefois. Ceux d'aujourd'hui, ma foi! je ne sais ce que c'est... je n'y suis plus. — Mais je connais assez bien les procédés du lieu. Dis-moi ton affaire. Que veux-tu?

LEPORINUS.

La bataille est imminente. Il va falloir marcher. Je voudrais savoir si je serai tué dans la bataille.

GANEO.

Je te le dirai. Ce n'est pas difficile. Il n'est nul besoin des dieux pour cela.

LEPORINUS.

Oh! par exemple.

GANEO.

Mais non. Je vais t'apprendre le secret du métier. Dans une question posée comme la tienne, il faut toujours répondre oui ou non. Voilà cette femme qui est venue me demander si elle aurait un garçon ou une fille. Si je lui avais dit la vérité, c'est-à-dire que je n'en sais rien, elle m'aurait pris pour un âne. Si je lui dis oui ou non, il y a un à parier contre un que je ne me tromperai pas. Dans le cas où je tombe bien, on admire la perspicacité du génie sibyllique. Dans le cas où je tombe mal, cela passe au chapitre des erreurs, chapitre énorme en lui-même, mais dont la récapitulation ne se fait jamais; si bien que, dans ce livre en partie double, il n'y a que les cas favorables qui entrent en ligne de compte; les autres sont vite oubliés. Ce n'est pas plus malin que cela. Tout le surnaturel repose sur cette illusion. On y joue à un contre un. La moitié du temps, on se trompe; mais les cas où l'on devine bien comptent infiniment plus que les cas où l'on parie mal.

Donc tu veux savoir si, dans la guerre qui, dit-on, va s'ouvrir, tu seras tué. Je te réponds crânement non. Si tu l'es, tu ne viendras pas réclamer. Mais je ne veux pas me jouer de toi, mon ami. Veux-tu que je t'ensei-

gne quelque chose de bien meilleur; c'est la manière dont il faut s'y prendre pour ne pas être tué.

LEPORINUS.

Oh! dis, je t'en prie.

GANEO.

Eh bien, prends la fuite ou fais tuer quelqu'un à ta place. Là est toute l'habileté.

LEPORINUS.

C'est facile à dire. Tu supposes qu'on est très libre dans les rangs. Des gens sont là, à droite, à gauche, derrière. Comment fuir? On est serré, emboîté, engagé. Le mieux encore est de frapper sur l'ennemi. Celui qu'on tue ne vous tuera pas. Le courage militaire, le plus souvent, c'est la peur. On tue son vis-à-vis pour éviter qu'il ne vous tue. Quand il est impossible de s'échapper ni par derrière, ni par la droite, ni par la gauche, il ne reste plus qu'un parti, c'est de se sauver par devant, et, s'il y a quelqu'un qui vous barre le chemin, on tâche de passer par-dessus lui; on le tue. C'est ainsi qu'on devient héros par sentiment de sa propre conservation. On frappe sur l'ennemi par la crainte qu'on a de lui.

GANEO.

Mais sais-tu, Leporinus, que tu es un profond observateur. « On est brave par peur; on tue pour ne pas être tué. » Tu es très fort, vois-tu? Tout cela parce qu'il y a des aristocrates qui vous serrent et vous encadrent. Eh bien, Leporinus, dans ces sortes de situations, il n'y a qu'un parti à prendre, c'est de tâcher de faire battre son chef.

LEPORINUS.

Que me dis-tu là?

GANEO.

Quand on est bien décidé d'avance à se laisser battre, on ne court pas grand danger. Le vaincu, en général, n'est pas tué. Ce qui fait le danger, c'est l'obstination à vaincre. Tu n'es pas, je pense, du nombre des niais qui estiment heureux le vainqueur mort.

LEPORINUS.

Ma foi, non!

GANEO.

N'est-ce pas? Le vrai vainqueur, c'est celui qui se sauve. Vaincre, c'est ne pas se faire tuer.

LEPORINUS.

Tiens, tiens!

GANEO.

On a l'air de supposer que le vainqueur mort jouit de sa victoire. Mais il n'en sait rien. Les honneurs qu'on rend à son cadavre, c'est comme si on les rendait à un tronc d'arbre. On dirait vraiment qu'il y a des champs Élysées pour les guerriers morts à la bataille. Mais il est si bien prouvé qu'il n'y en a pour personne!... L'immortalité de l'âme n'existerait donc que pour les militaires.

LEPORINUS.

C'est drôle. Oui, il faudra garder l'immortalité de l'âme pour les militaires. C'est embarrassant. On s'en tire en leur faisant de belles funérailles.

GANEO.

Ne trouves-tu pas que c'est la plus vaine des vanités?

LEPORINUS.

Oui. Mais on dit que les dieux aiment les braves.

GANEO.

Tant mieux pour les dieux, s'il y en a. J'aime mieux ma peau que l'amour des dieux. Avec l'amour des dieux, on pourrit bel et bien sous terre.

LEPORINUS.

On a aussi l'estime des hommes.

GANEO.

Oui, l'estime de vos deux voisins de rang, à condition qu'ils n'aient pas été tués comme vous. J'ai connu deux amis qui demeuraient en ces parages; l'un était Volsque, l'autre Albain. La guerre ayant été dénoncée, il y a cinq ans, entre les Volsques et les Albains, le Volsque vint en pleurant dire adieu à son ami; puis il alla prendre son rang dans l'armée volsque; notre compatriote se cacha. Le Volsque fut tué dans une rencontre où ses compatriotes furent victorieux. L'Albain fleurit chez nous en parfaite santé. La lâcheté est presque toujours récompensée; quant au courage, c'est une vertu qui est le plus souvent punie de la peine de mort.

LEPORINUS.

Oui; mais il y a la nation.

GANEO.

Ah! si je te disais que la nation aussi a intérêt à être vaincue. Malheur à la nation victorieuse! Elle est asservie par ceux qui l'ont faite victorieuse. Le vainqueur est le pire des maîtres, le plus opposé aux réformes. C'est au lendemain d'une défaite qu'une nation fait des progrès. C'est au lendemain d'une défaite que l'on est libre, heureux. Dieu nous préserve de la victoire!

LEPORINUS.

Tu dis des choses singulières. Le fait est que j'ai souvent songé à la destinée de ce pauvre petit Caïus, qui ne vivait que pour s'entraîner à l'héroïsme et pour braver la mort. Le résultat de tout cela fut qu'il se fit tuer bêtement dans une sotte équipée contre les brigands des marais Pontins.

GANEO.

Eh bien, réfléchis donc, mon cher. A moins de conserver l'immortalité de l'âme pour les militaires, l'essentiel, dans une bataille, est de se sauver. Une manœuvre ne réussit pas sans faire tuer beaucoup de monde. Aie donc pour objectif principal de faire échouer la manœuvre de ton général. Ces gens-là ne sont occupés qu'à imaginer des manières d'engager les pauvres gens de façon qu'ils ne puissent plus reculer. Puis,

quand on s'est fait assommer pour leur plaire, ce sont eux qui se pavanent, qui passent pour des héros. Tiens-tu beaucoup, Leporinus, à fonder la réputation d'un grand général au prix de ta peau?

LEPORINUS.

Je ne suis qu'un pauvre homme. Je n'ai pas une s haute ambition.

GANEO.

A la bonne heure! Jouissons, mon pauvre ami, du monde tel qu'il est fait. Ce n'est pas une œuvre sérieuse, c'est une farce, l'œuvre d'un démiurge jovial. La gaieté est la seule théologie de cette grande farce. Mais, pour cela, il faut éviter la mort. La mort est la faute irréparable. Celui qui se fait tuer pour quoi que ce soit, est le nigaud par excellence. Est-ce notre faute si le monde est ainsi constitué, que l'homme est puni pour ce qu'il fait de bien, et récompensé pour ce qu'il fait de mal?

LEPORINUS, pensif.

Si, par hasard, c'était Ganeo qui avait raison!... Mais où est donc Antistius?

GANEO.

Il est là-bas qui médite. Le pauvre homme est bien

désemparé aujourd'hui. Sa philosophie est faite pour les jours de calme. Il n'a rien à dire à des gens qui vont se faire tuer. Tout à l'heure, il se promenait seul, portant la main à son front, se disant à lui-même : « En temps de guerre, l'immortalité de l'âme est un postulat de première nécessité; or l'immortalité de l'âme suppose les dieux. » Il est comme un marchand qui n'a pas dans ses casiers l'article qu'on lui demande. Ces jours de crise exigent une audace d'imposture qu'il n'a pas. Pourquoi a-t-il voulu être prêtre? Il ne faut pas se mêler de ces fonctions-là, si on n'en peut pas remplir les devoirs. Il y a tant de gens qui ne demandent pas mieux que de s'y prêter. J'ai toujours pensé qu'on en viendrait à regretter Tetricus.

Antistius et Liberalis, qui ont entendu tout cet entretien, se regardent épouvantés.

LIBERALIS.

Voilà ce qui s'enseigne dans le sanctuaire des dieux, quand les prêtres l'abandonnent.

ANTISTIUS.

Oui, une vérité n'est bonne que pour celui qui l'a trouvée. Ce qui est nourriture pour l'un est poison pour l'autre. O lumière, qui m'as induit à t'ai-

mer, sois maudite. Tu m'as trahi. Je voulais améliorer l'homme; je l'ai perverti. Joie de vivre, principe de noblesse et d'amour, tu deviens pour ces misérables un principe de bassesse. Mon expiation sera qu'ils me tuent. Ah! vous dites qu'on ne meurt que pour des chimères. On verra.....

Antistius tombe anéanti. Liberalis se retire.

ACTE IV

Sur le forum d'Albe

SCÈNE PREMIÈRE

METIUS, TITIUS, ET AUTRES CITOYENS D'ALBE.

METIUS, à Titius.

Chaque besogne à son jour. Il faut d'abord épuiser la période d'anarchie et de naïf gâchis. Notre heure n'est pas venue; mais l'heure est bonne pour déblayer le terrain de bien des choses. Voici venir des démocrates bornés, des gens que l'on contente pourvu que l'on soit de l'opposition. Je suis leur pire ennemi; mais vous allez voir que ces badauds me croient avec eux.

GROUPE s'approchant de Metius.

Citoyen, votre mouvement d'hier a été admiré.

Quoique vous soyez éloigné depuis longtemps des affaires, vous avez ressenti les justes susceptibilités de la patrie.

METIUS, d'un air modeste.

Il y a des heures où il s'agit simplement de savoir si on a du cœur... Mais le temps presse. Il s'agit de grouper le plus vite possible toutes les ressources vives de la patrie. Commençons par les dieux. En tout temps, il faut respecter les dieux; mais c'est surtout en temps de guerre qu'il faut être religieux.

LES GENS DU GROUPE.

Oui! oui!

DOLABELLA.

Dans de pareilles situations, il est d'usage de multiplier les rites. J'ai consulté les sept livres *De jure pontificum*, au chapitre *De religione non solum servanda, sed etiam amplificanda;* j'ai lu qu'en

matière de religion, il faut toujours en faire davantage. Les religions nouvellement introduites sont, d'ailleurs, les plus efficaces. Je propose que douze jeunes gens de nos premières familles soient envoyés chez les douze peuples de l'Étrurie, pour apprendre la manière dont chacun de ces peuples pratique le culte. Cela nous donnera des idées nouvelles.

CITOYENS.

Bien! bien! Mais il faut surtout relever les cultes de la patrie.

METIUS.

Vous avez raison, bons amis. Qu'on fasse venir le prêtre des cultes redoutables. Rien ne doit être négligé pour apaiser les dieux et se les rendre favorables. Il importe surtout de se purifier, d'expulser de son sein les ennemis dangereux.

DOLABELLA.

On apaise les dieux en leur sacrifiant leurs ennemis.

CASCA.

Ah! si on voulait me charger de l'affaire!

UN AUTRE.

Le prêtre actuel n'est pas un vrai prêtre. Il ne remplit pas la condition essentielle des prêtres de son rite. Il n'a pas tué de sa main son prédécesseur. Le pays qui abandonne la religion est perdu.

UN AUTRE.

Il a presque aboli les sacrifices qui faisaient la terreur sainte de nos cultes.

UN AUTRE.

Il dicte à Carmenta des oracles favorables à Rome.

UN AUTRE.

Si quelqu'un devait être sacrifié aux dieux en expiation, ce devrait être lui.

UN AUTRE.

Ou bien Carmenta.

UN AUTRE.

Triste sort d'Albe : à un tel moment n'avoir pas de vrai prêtre !

CASCA.

Je me chargerais de lui en donner un.

HOMME DU PEUPLE.

Des prodiges effroyables montrent bien que l'édifice de la nature, qui est le même que celui de la religion, ne repose pas sur ses vraies bases. On parle d'un bœuf sans cœur qui serait né hier à Lanuvium. C'est évidemment l'image du monde latin, qui n'a plus ce grand propulseur de la vie, la religion. Des troupeaux des prés voisins de Velletri refusent obstinément de manger, prouvant par là leur désir d'être immolés aux dieux, bonheur

dont ils sont privés depuis l'avènement de ce méchant prêtre. Les chiens d'Arrie aboient d'une façon lamentable. On parle d'une pluie de pierres du côté de Préneste.

UN PAYSAN.

Voici aussi une chose que j'ai vue. Un bœuf, en mugissant, s'est mis tout à coup à parler comme un homme. Des épis sanglants sont apparus du côté d'Antium. Hier, à Tusculum, au moment du sacrifice, les poulets sacrés se sont échappés de leur cage dans la forêt voisine; on n'a pas pu les rattraper.

Mouvement de stupeur.

DOLABELLA.

Tout cela arrive certainement parce qu'il n'y a pas de sacerdoce légitime. Le prêtre tient les *sacra*, et les *sacra* sont l'assiette du monde, la cause de sa stabilité.

HOMME DU PEUPLE.

Et puis un prêtre ne dit que ce qu'il désire.

Toutes ses paroles, quoi qu'il fasse, sont une prière. Cette affectation à répéter sans cesse : « La destinée du Latium se fera par Rome ; par Rome, le Latium conquerra l'univers », n'est pas de bon augure. Il ne faut pas dire ces choses-là, même quand ce serait vrai.

DOLABELLA.

C'est évidemment un ami des Romains. Il faut destituer ce prêtre.

CASCA.

Il faut le tuer.

METIUS.

Ne nous divisons pas. Antistius a le titre de son sacerdoce. Recevez-le comme le chef du temple, auquel sont attachées les destinées du Latium.

SCÈNE II

TOUT LE PEUPLE D'ALBE.

Les victimes, ornées de bandelettes, se rangent au fond du forum. Pendant que les sacrifices s'accomplissent par les servants, Antistius s'avance, appuyé sur le bras de Liberalis. — Silence glacial.

ANTISTIUS.

Les dieux justes veulent que l'homme serve sa patrie, même quand elle se trompe, et, bien qu'une guerre entre populations latines soit, à leurs yeux, une guerre civile...

VOIX DE LA FOULE.

Crois-tu donc que les dieux se soucient de tes discours? Tais-toi. Accomplis les rites, faiseur de phrases. Voilà tout ce qu'on te demande.

AUTRE VOIX.

Le rite du fer sanglant. Allons donc!

LIBERALIS, bas à Antistius.

Tu es prêtre ; on ne cesse pas d'être prêtre. Veux-tu renier les plus vieux rites du Latium ?

On apporte une bassine pleine de sang. Antistius y plonge un fer de javelot et le lance du côté de Rome.

PLUSIEURS VOIX.

Bien ! bien ! A la bonne heure !

UNE VOIX.

Il l'a lancé mollement, d'un air peu convaincu. Tetricus faisait cette cérémonie avec une autre allure. C'était un prêtre, celui-là !...

DOLABELLA.

Autrefois, dans des circonstances analogues, on immolait à Jupiter Latiaris un ennemi de son culte. Diane aussi avait sa part. Diane est terrible. Depuis la Tauride, jusqu'à notre lac, elle fait fumer le sang. Prêtre, accomplis tes devoirs.

HOMME DU PEUPLE.

Carmenta a chanté les destinées de Rome. A mort Carmenta !

AUTRE.

Les amis de Rome aujourd'hui sont dus à la mort.

ANTISTIUS.

Vous invoquez la justice des dieux contre vos ennemis, et vous débutez par le crime. Quelle idée, ô ciel ! vous faites-vous de la Divinité, pour croire qu'elle se plaît à des abominations que repousse un homme de médiocre vertu ?

DOLABELLA.

Nous n'avons pas à nous expliquer cela. Nous pratiquons les rites des ancêtres. De quel droit te permets-tu de les changer ?

ANTISTIUS.

Du droit même que les ancêtres ont eu de

les établir. Ce que je retranche, ce sont les souillures que la barbarie a introduites dans les vieux mystères. Je change les changements qu'on a fait subir aux rites sacrés; j'efface les altérations. La maladie de la religion, c'est de se charger sans cesse d'additions nouvelles, de scories qui la dévorent. En fait de rite, ce qui a cent ans est immémorial. Celui qui essaye ensuite de retrancher ces surcharges impures est traité de novateur.

METIUS, à Liberalis

Et voilà justement pourquoi il ne faut jamais s'occuper de la religion. Elle va, elle marche, elle devient ce qu'elle peut. On la pratique comme on la trouve de son temps.

ANTISTIUS, embarrassé

Oh! qu'on ment gauchement, quand on n'est pas menteur!

HOMME DU PEUPLE.

Enfin, nous n'avons pas de prêtre. Commencer une guerre sans prêtre, c'est comme partir en voyage sans augure, ou bâtir une maison sans avoir pris les dimensions sacrées. Nous voulons un prêtre ! nous voulons un prêtre !

Murmure général. — Liberalis et quelques autres entourent Antistius et l'entraînent.

VOIX.

Un prêtre ! un prêtre !

SCÈNE III

Dans la maison de Metius.

METIUS, VOLTINIUS, LIBERALIS.

METIUS.

Ne croyez pas qu'une aveugle passion de caste me fasse agir. J'aime le peuple autant que vous ; mais je sais mieux que vous ce dont il est incapa-

ble. Votre erreur est de ne pas voir que les choses humaines sont choses bornées, sottes même, n'ayant que très peu à faire avec l'idéal. Chacun n'est obligé que dans la mesure de lumière qui lui a été octroyée. Le noble seul est tenu à l'intelligence et à la vertu. Le peuple a le droit d'être immoral. Je dis plus : la garantie de notre liberté, c'est l'immoralité joyeuse du peuple. Il faut que le peuple s'amuse, chante, boive, danse ; pendant ce temps-là, nous sommes libres.

Je pense sur la religion comme vous-même; mais, plus sage que vous, je n'en parle jamais, je n'y touche pas. La religion est un besoin du peuple ; la république doit offrir au peuple la satisfaction de ce besoin. Nous devons des prêtres au peuple, des prêtres comme le peuple les veut. Antistius est au-dessus de son état. Cet homme n'a jamais compris ce que c'est que l'esprit d'un prêtre. En cet ordre de choses, le paraître est presque tout. Ce qui importe, c'est ce que la

foule dit et croit. On ne se figure pas à quel degré il est facile de jouer au niais avec le peuple, sans qu'il s'en aperçoive. Pauvre Antistius! Si quelqu'un le tue, ce sera lui-même qui se sera tué.

LIBERALIS.

Sûrement, il fait trop peu de concessions à la sottise des hommes. Mais la conscience religieuse d'un peuple n'est jamais clairvoyante; on fait souvent accepter aux masses le contraire de ce qu'elles veulent. Ne compliquez pas la guerre extérieure d'une question intérieure. La cérémonie d'aujourd'hui, après tout, a tenu sur ses pieds. Maintenez Antistius, et le peuple l'aura pour aussi légitime que les assassins, ses prédécesseurs. N'êtes-vous pas touchés de la sincérité de son patriotisme, de l'enthousiasme latin que respirent tous les oracles de Carmenta?

METIUS.

Oh! ne confondons pas. Il y a, pour presque

tous les hommes, la grande et la petite patrie, et presque toujours l'une des deux fait tort à l'autre. Antistius a le patriotisme latin (ou plutôt il a le patriotisme de l'humanité); il n'a pas le patriotisme albain. C'est un sage, un philosophe, un rêveur humanitaire; il a le sentiment de sa race; il rêve pour elle des empires sans bornes; mais ce n'est pas un bon Albain. Nos ancêtres, les fondateurs d'Albe, n'avaient pas tant d'idées; le salut, l'intérêt d'Albe étaient toute leur science. La sibylle de ce temps-là n'avait pas d'aussi larges horizons. Elle ne connaissait qu'Albe; jamais elle ne prononça un mot qui ne fût conçu dans le sentiment le plus juste de l'intérêt d'Albe.

LIBERALIS.

Pourquoi voulez-vous que le patriotisme soit un étau à rétrécir les têtes? Pouvez-vous nier qu'Antistius ne soit un très bon citoyen? Il n'est traître que pour ceux qui font consister la loyauté à dénigrer Rome et les Romains.

METIUS.

Nous crois-tu donc assez peu intelligents pour ne pas voir tout cela? M'as-tu jamais surpris à dire du mal de cet excellent homme? Ce n'est pas du mal que j'en pense; j'en pense trop de bien. Il ne faut pas être si parfait, quand on touche aux masses; il ne faut pas surtout parler au peuple une langue qu'il ne comprend pas. Antistius, avec sa vertu, a causé plus de dommage à la patrie que le pire scélérat. Par sa faute, le temple de Nemi, notre sanctuaire national, est devenu une école de lâcheté. Il ne faut pas jouer avec la vertu populaire; elle n'est pas si solide que cela. Antistius cherche la mort en héros, et il coupe par la racine l'héroïsme populaire. Antistius est, à l'égal de Cethegus et des fous qui tous les jours poignardent la patrie sur la terrasse des chênes verts, un destructeur des murs d'Albe. Voilà pourquoi je le signale comme un danger, et, autant qu'il est en moi, je le hais.

LIBERALIS.

Allez jusqu'au bout; payez quelqu'un pour l'assassiner.

METIUS.

C'est fort inutile. Quand il y a un crime ou une sottise à faire, il y a toujours des gens pour les faire gratis.

On entend du bruit au dehors.

LE VALET.

Vos Seigneuries ne doivent pas ignorer qu'il y a beaucoup d'émotion dans le peuple. Des bandes se forment et marchent sur Nemi. Ils disent qu'ils veulent tuer le faux prêtre, rétablir les anciens usages, se rendre la déesse favorable en vue de a guerre qui commence. Casca et Latro sont avec eux. Vos Seigneuries savent que, dans les mouvements populaires où ils se mêlent, il y a presque toujours effusion de sang.

METIUS.

Les dieux se servent quelquefois, pour venger leur cause, de singuliers instruments. Après tout, cela les regarde.

Liberalis et Voltinius sortent précipitamment. — Metius, resté seul.

Les choses humaines commencent à rentrer dans l'ordre. Le monde va se reposer dans son lit naturel, qui est le crime. Plaisante illusion de ces fanatiques badauds, qui croient qu'on peut se passer de violence, mener les choses humaines par la raison, traiter le peuple comme un être raisonnable. Le monde vit de crimes heureux. Au moment difficile, ils ne savent rien obtenir du peuple. Ils gouvernent au nom de mandataires dont ils n'ont pas le mandat, de masses qu'ils se contentent de suivre. Leur armée n'est pas avec eux. Vont-ils seulement pouvoir sauver Antistius?

ACTE V

Dans la maison de Metius.

SCÈNE PREMIÈRE

On vient d'apprendre la mort d'Antistius.

LIBERALIS.

Voilà la récompense de l'honnêteté religieuse et de la vertu. On ne verra plus de sitôt de prêtre réformateur.

METIUS.

Tant mieux! C'est l'espèce de révolutionnaire qu'il importe le moins d'encourager.

LIBERALIS.

Tu préfères encourager le crime. Va, continue; mais je t'avertis que, par la porte que tu vien d'ouvrir, tout passera.

METIUS, avec un éclat de rire.

Cela est plaisant. Ce sont tes gens qui l'ont tué. Ce qui caractérise la clientèle que tu flattes et qui fait ta force, c'est de ne pouvoir être dirigée. Je ne te rends pas responsable de leurs crimes; mais sois assez juste pour ne pas m'en accuser. La commune opinion veut que tout crime ait été soudoyé. *Is fecit cui prodest*. Quelle erreur, ô ciel!

LIBERALIS.

Mais tu profites du crime de Casca.

METIUS.

Mon Dieu, non! La situation de l'heure présente est telle, que personne ne profite de rien. Tout le monde souffre de tout.

VOLTINIUS.

Mais tu acceptes la collaboration de scélérats.

METIUS.

Peux-tu parler ainsi des actes spontanés de la conscience populaire? Respecte toujours comme quelque chose d'inanalysable le sentiment qui conduit une bande de massacreurs. Ces gens-là n'ont que leur patriotisme. Laisse-leur ce faux dieu à adorer. Quand il s'agit de la patrie, les victimes tuées vivent plus que tes braillards de place publique et tes harangueurs de carrefour.

VOLTINIUS.

Tu es indulgent pour d'odieux misérables.

METIUS.

Ils font ce qu'ils peuvent. Dans ces grandes bagarres, chacun pousse la chose publique à sa manière. C'est comme une fourmilière en émoi. Celui qui ne sait que massacrer massacre.

VOLTINIUS.

Le crime est toujours le crime.

METIUS.

Enfant, va-t'en, tu ne sais pas ce que c'est que commander. Va méditer le vieil oracle de Jupiter Latial : *Regere imperio populos*. On gouverne le peuple en comprenant le peuple, en le comprenant tel qu'il est, c'est-à-dire comme un inconscient qui veut être trompé, flatté, guidé, comme un cyclope borné, comme une force aveugle qui va devant elle à la façon d'un taureau. Souvent, parmi ces égarés, il y a plus d'un bon citoyen, je dis mal, des gens qui croient l'être. Dans ces grandes ivresses, qui a raison? qui a tort? Écoute ces cris ndistincts. Ils approchent. Analyse, si tu peux. Cela hurle et cela bave, cela pleure et cela prie. C'est un poignard qui marche et qui titube; malheur à qui se trouve devant lui!

SCÈNE II

Devant la maison d'Antistius. Grand bruit. La foule arrive portant Casca en triomphe. Ganeo dans la foule. Casca, sur les épaules de ses compagnons, brandit un poignard ensanglanté.

VOIX DE LA FOULE.

Béni soit le poignard qui a tué le faux prêtre Maintenant la victoire nous est assurée.

MATERNA.

C'est bien fait ; il n'a pas voulu sauver mon fils.

AUTRE VOIX.

La religion va maintenant refleurir, et la religion est la mesure de la force d'une nation.

GANEO.

J'avais toujours dit que cela finirait mal. Mes idées triomphent aujourd'hui. Je vais être au pouvoir. Cela, dit-on, améliore, agrandit, élargit. Nous allons voir.

VOIX DU PEUPLE.

Tout rentre dans l'ordre. Je propose que le nom d'Antistius soit biffé de l'honorable album des prêtres de Nemi.

AUTRE VOIX

C'est bien juste. Mais, au fait, qui maintenant va être prêtre?

AUTRE VOIX.

Oui, le faux prêtre est tué. Mais le vrai prêtre, qui est-ce?

AUTRE VOIX.

Ah! oui. Qui est-ce? Tetricus est mort.

AUTRE.

Eh bien, c'est Casca. Il a tué son prédécesseur.

AUTRE.

Voilà qui est drôle. Oui, c'est Casca.

AUTRE.

Tiens, c'est vrai. Casca a tué le prêtre; c'est lui qui l'est à son tour.

AUTRE.

Oui; c'est certain. Casca se trouve être le vrai prêtre de Nemi, selon le rite conservateur.

AUTRE.

Ma foi, il en vaut bien un autre!

AUTRE.

Le sacerdoce et le mérite personnel n'ont rien à faire ensemble.

METIUS.

Citoyens, nous avons enfin un prêtre selon l'antique coutume. Soyez maintenant tranquilles. La victoire sur Rome est assurée.

LATRO, s'approchant de Casca.

Eh bien, te voilà prêtre, camarade; c'est bien. J'aurais pu l'être tout aussi bien. Souviens-toi.

CASCA.

Oui, Latro, tu seras content. Sois tranquille.

LATRO.

« Sois tranquille », c'est facile à dire.

CASCA, devenu pensif.

(A part.) Tiens, si ce drôle songeait à devenir mon successeur.... Il n'aurait qu'un coup de poignard de plus à donner, et il en a déjà tant sur la conscience. (Haut.) Sois tranquille, Latro.

LATRO.

Allons! eh bien, pour aujourd'hui, sois tranquille, Casca.

CASCA.

Damnée coutume! Elle n'est pas de nature à procurer au grand prêtre un sommeil bien tranquille.

SCÈNE III

Au forum. La foule s'assemble sur le terre-plein. Les victimes arrivent devant le temple.

METIUS passe, attire Casca à part.

METIUS.

C'est bien, Casca. Te voilà prêtre. Le temps n'est pas aux longs discours. On nous regarde; mais personne ne nous entend. Je soutiendrai ta prêtrise. Mais tu n'es pas stupide, tu sais que je peux, dans une heure, te donner un successeur.

CASCA.

Un successeur? Mais les anciennes règles sont rétablies.

METIUS.

Eh! oui.

Ils se regardent.

CASCA.

Ah! oui.

Casca devient pensif.

METIUS.

Tes crimes t'auraient mérité vingt fois la mort. Tu sais mieux que personne combien un coup de poignard est vite donné. Il y a bien des gens qui ne seraient pas fâchés de revêtir la prêtrise de Nemi à si bon compte.

CASCA.

Monseigneur sera sûrement content de moi. Je serais le dernier des sots si je ne remplissais pas comme il faut les devoirs de mon pontificat.

METIUS.

L'essentiel, ce sont les listes de sacrifices dus

à Jupiter Latiaris. J'exige que ces listes, moi seul je les dresse, que nul n'ait le pouvoir d'y ajouter, d'y retrancher un nom.

CASCA.

C'est convenu, monseigneur. Latro, par exemple, que faudra-t-il faire ?

METIUS pensif. Casca cherche à lire dans ses yeux.

Ah ! cela dépend de la sibylle. Nous verrons.

METIUS, à part.

J'ai bien fait tout de même. L'avenir d'Albe était à ce prix. On se perdait par la mollesse ; on s'habituait à jouir et à croire à la justice comme à quelque chose de supérieur à la volonté des dieux, c'est-à-dire aux faits. J'ai rétabli la vieille coutume. Grâce aux sacrifices, je ferai disparaître les chefs dangereux du parti subversif. Jamais société ne tiendra sans sacrifices humains.

Ceux qui voudront iront grossir les rangs de ces bandits romains qu'ils aiment tant.

BOURGEOIS.

Comme ces vieilles coutumes sont bonnes! Les esprits superficiels n'en voient pas la profondeur. Il s'agit de garantir l'indépendance du prêtre. Cette indépendance, il ne saurait l'avoir sans une grande situation temporelle. Il faut garantir le prêtre contre sa faiblesse.

METIUS.

Voilà ce qui s'appelle raisonner. N'est-ce pas, Casca, tu veux être garanti contre ta faiblesse?

CASCA.

Oui, monseigneur.

METIUS, éclatant de rire.

(Tout bas.) Une vieille drôlesse de soixante-dix ans, qui s'est vendue à tout le monde, et qui crie :

« Garantissez-moi contre ma faiblesse. » Voilà le pontificat. (Tout haut.) Maintenant, citoyens, livrez-vous à la joie, si bien justifiée par les événements de ce beau jour. Casca est le vrai prêtre; il a tué son prédécesseur. *Ecce sacerdos magnus.*

VIRGINIUS, à Virginia.

Ah! notre pauvre prêtre! Vois-tu, quand, dans ce monde, on est délicat, il faut dissimuler, se cacher, n'être rien.

VIRGINIA.

Il aurait dû se contenter de nous dire ces choses-là, à nous.

BOURGEOIS.

Quel bonheur de sentir la religion restaurée, l'ordre rétabli sur ses antiques fondements! Ce méprisable Antistius était la cause de tout le mal. Maintenant, nous avons un vrai pontife, qui a tué son prédécesseur. Et comme il a bien fait! Ce prédécesseur était un misérable.

DEUXIÈME BOURGEOIS.

Oui, c'est une grande consolation. Pour moi, je ne respire que depuis une heure. Un faux prêtre, c'est la dernière des calamités.

PREMIER BOURGEOIS.

Dès ce moment, je regarde Rome comme vaincue. Fausse ville, faux culte, faux prêtre, voilà Rome. Ah! que l'occasion serait bonne de faire revenir Priscus de chez les Herniques!

DEUXIÈME BOURGEOIS.

Attendons encore. Ce serait trop bien. Priscus ne peut revenir s'asseoir que sur un trône préparé, pour régner sur un peuple digne de lui. Préparons le peuple d'abord, et puis nous ramènerons Priscus.

PREMIER BOURGEOIS.

Ce pourra être long.

AUTRE.

Tous les bons usages vont être rétablis. Servis comme ils le désirent, les dieux seront contents. La vie du monde n'est qu'un usage longtemps continué.

AUTRE.

Oui, nous allons revoir les sacrifices à Jupiter Latiaris.

AUTRE.

Quelle joie! Les dieux, la famille, la propriété sauvés du même coup! La religion va refleurir. Toutes les traces du libéralisme vont bientôt être effacées. On va pouvoir observer à perpétuité les bonnes coutumes du roi Latinus.

AUTRE.

Journée sainte et douce, heureux qui l'a vue! Et dire que tout cela tenait à la vie d'un ignoble fou. Enfin, morte la bête, mort est le venin.

Les tables se dressent et se chargent des viandes immolées. Joie universelle.

BOURGEOIS.

Voilà des heures qui comptent dans la vie d'un peuple! Cela ne s'achète qu'au prix d'un peu de sang impur.

AUTRE.

Aujourd'hui, c'est la réconciliation universelle. Antistius a vraiment été la victime du salut du peuple.

SCÈNE IV

Fête. Cris de joie.

CARMENTA entre tout à coup, en son costume noir, les cheveux épars. Elle s'élance droit sur Casca.

Ainsi c'est toi, dit-on, qui es maintenant le vrai prêtre de Nemi?

CASCA.

Oui, c'est moi.

CARMENTA, avec un rire féroce.

Eh bien, voilà pour toi, prêtre.

Elle le frappe au cœur d'un coup de poignard. Casca tombe.

Sois vengé, Antistius!

CLAMEUR UNIVERSELLE.

Tout est perdu! — Oh! la traîtresse! — Une heure de paix... Nouvel abîme... Quel dommage! tout allait si bien.

La Sibylle s'élance, monte sur l'autel qui est devant le temple; elle prophétise.

CARMENTA.

Je le vois, mais d'une vue lointaine;

Je le devine; mais j'ignore son nom.

J'ai lu sa prophétie en lettres mystérieuses; j'ai vu son étoile du côté de l'Orient.

Neuf fois encore le juste sera tué; mais, la dixième fois, son sépulcre sera glorieux.

Car un Dieu jugera la terre; le bien vaincra le mal; ceux qui auront en horreur des autels souillés de sang revivront dans le monde du grand Dieu éternel, au sein d'un bonheur impérissable.

Armée vêtue de blanc des témoins de la vérité, voilà ton œuvre. Tressaillez de joie, vous que l'on tue : votre sang n'aura pas coulé en vain. Ne taris pas, fontaine des larmes : un dieu se fait avec nos pleurs.

Elle aperçoit le sang qui couvre sa main.

Vengez à votre tour le sang de votre prêtre. La

sibylle du Latium doit être tuée par vous. Tenez, voilà mon sein ; frappez là!

Elle se découvre le sein. Tous reculent.

CARMENTA, reprenant le ton prophétique.

A Rome, dès cette heure, sont transférées les promesses.

Albe sera oubliée ; un jour, on ne saura plus où elle fut.

Elle sort. La foule s'écarte pour la laisser passer. Moment de silence.

TITIUS.

Comment Casca a-t-il laissé vivre cette fille? Elle est plus dangereuse qu'Antistius. On ne saurait être la sibylle de deux pouvoirs successifs.

UNE VOIX.

Il a eu pitié.

UNE AUTRE VOIX.

Oh! l'imbécile!

AUTRE.

Il eût fallu la tuer avec Antistius.

AUTRE.

C'eût été bien inutile. La sibylle vit toujours. Ce que ces femmes ont d'étrange, c'est qu'elles ne meurent jamais. Il y a toujours une sibylle.

DOLABELLA.

Mais il faut surveiller cette fille.

METIUS.

Laissez. La femme n'est rien sans l'homme. Antistius est mort. Demain, il ne sera plus question d'elle.

LATRO, à Metius.

Monseigneur pense-t-il à remplacer Casca? Je suis là tout prêt. Il s'en est fallu de bien peu que je ne sois maintenant le prêtre légitime. Or, quand la légitimité fait défaut, on prend le plus près d'elle que l'on peut. J'ai été le compère de Casca; je le vaux. Allez, c'est bien moi qui suis désigné pour lui succéder.

SCÈNE V

HERDONIUS arrive de Rome essoufflé.

Je viens de Rome. Mauvaise nouvelle ! Romulus a tué son frère. La ville est fondée. La fondation de toute ville doit être consommée par un fratricide; au fond de toutes les substructions solides, il y a le sang de deux frères.

Emotion dans la foule.

VOIX DIVERSES.

Singulière journée ! Un fratricide qui fonde une ville ! Un brigand devenu prêtre qui, dit-on, sauve une autre ville. Le train du monde est fait pour détraquer le cerveau humain. Tout cela est obscur, et il faudrait l'écho du Vatican pour rendre ces choses un peu plus claires qu'elles ne sont. Ce n'est pas sans raison que Janus a deux visages. Le monde ne marche que par la haine de frères

ennemis! Que la volonté des dieux s'accomplisse, et puissent fleurir éternellement, sur nos montagnes, les bonnes lois du roi Latinus!

Une voix sourde et terrible se fait entendre.

UN PROPHÈTE D'ISRAEL, captif, qui a tout vu de Babylone.

PAROLE DE IAHVÉ :

AINSI LES NATIONS S'EXTÉNUENT POUR LE VIDE,

ET LES PEUPLES SE FATIGUENT AU PROFIT DU FEU!

(*Jérémie*, LI, 58.)

L'ABBESSE DE JOUARRE

(1886)

AVANT-PROPOS

DE LA VINGT ET UNIÈME ÉDITION

(Extrait d'une ancienne *Vie de Platon*)

. . . . . Quelques jours après qu'il eut donné le *Phèdre*, Platon se promenait, pour retrouver les souvenirs qu'il y avait évoqués, sur les bords de l'Ilissus, vers l'endroit où le ruisseau forme une petite cascade à l'entrée du drome. Euthyphron, qui s'exerçait à la course avec des jeunes gens de la tribu Cécropide, l'aborda brusquement.

— Les Athéniens, dit-il, sont outrés de ton dernier ouvrage. Un honnête homme qui ne songe qu'à marier ses filles ne parle jamais de l'amour. Va poursuivre ailleurs tes rêves malsains; dis, que cherches-tu ici?

— Je cherche, répondit Platon, à déterminer l'en-

droit précis où Borée enleva la nymphe Orithye. Les uns prétendent que ce fut à cette place; car l'eau y est si claire et si belle, que des jeunes filles ne pouvaient trouver un endroit mieux approprié à leurs jeux. D'autres pensent que ce fut à quelques stades plus loin, près du temple de Diane Chasseresse. Il y a là, en effet, un autel consacré à Borée.

— Toujours des idées pornographiques, reprit Euthyphron. Cela devient chez toi une véritable obsession. Que t'importe, je te prie, cet acte coupable de Borée? Il ne faut savoir des dieux et des héros que ce qu'ils ont fait d'imitable. Je suis bien aise, du reste, de te l'apprendre; désormais tu es un mort; tout Athènes répète, à l'heure qu'il est : « Vous savez, le *Phèdre* est une ordure. » Voilà ce que fait un mot d'Euthyphron. Désormais on ne répandra plus les copies de tes œuvres; l'avenir ignorera le nom de Platon. Toute maison d'Athènes te sera fermée. J'ai donné le mot d'ordre. Il ne te restera que la maison d'Aspasie.

Il prononça ces derniers mots avec une nuance particulière de mépris. Platon ne put retenir un sourire.

— Bel Euthyphron, répondit-il, ni le temps présent

ni l'avenir n'appartiennent aux gens de ta sorte. Dans ce dialogue qui t'indigne si fort, j'ai cru faire une œuvre noble, poétique, élevée, morale. Notre cher pays d'Athènes professe, à l'égard de l'amour, des opinions vraiment étranges et qui mettraient la sagesse divine, si elle avait à se défendre, dans une position singulière. Je vous demande quelle apologie on pourrait faire de l'Éternel, s'il avait attaché le phénomène capital de l'univers, la reproduction de la vie, à un acte ridicule, sujet d'éternelles plaisanteries pour les uns, à un acte ordurier, sujet de réprobation pour les autres ! Et que dire de ce bizarre dessein d'avoir créé la beauté, pour interdire ensuite qu'on l'aime ? Il faudrait, afin d'être conséquent, soutenir que la beauté est l'œuvre d'un démon méchant, et autant que possible la détruire. Les blasphèmes contre l'amour viennent, comme toutes les grandes erreurs, d'une basse conception de la Divinité.

» Pour moi, je crois que la Divinité a bien fait ce qu'elle a fait. L'amour est le véritable Orphée, qui a tiré l'homme de l'animal. Grâce à l'amour, tout être a son heure de bonté, la plus lourde créature voit s'entr'ouvrir un moment son ciel de plomb. Le principe qui dans la nature fait la fleur, qui dans le monde vivant fait la beauté, qui dans le monde

humain fait la vertu, le charme, la pudeur, est pour moi quelque chose de grand, de pur et de saint. Ce côté-là de la réalité me paraît valoir la peine d'être étudié. Je suis persuadé qu'il occupera une grande place dans la philosophie de l'avenir, et qu'alors on tiendra pour choses également niaises la polissonnerie grivoise et les effarouchements hypocrites d'une pudeur affectée. La vérité ne doit pas se subordonner aux petitesses de gens qui mesurent tout à leurs chétives pensées.

» N'ayant jamais profané l'amour, j'ai plus de droits que personne à en parler. Je ne saurais me gêner ni pour les hypocrites ni pour les libertins. Je ne suis pas responsable de la sottise d'un rustique à qui on donnerait un parfum exquis à sentir, et qui, au lieu de le sentir, l'avalerait. J'écris pour les purs. — Au fond, la relation des deux sexes est une forme très limitée et très particulière de l'amour. La même fonction, qui fait que l'homme embrasse la vertu par goût pour la femme et impose silence à ses objections contre la destinée à la vue de la grâce pleine de vénusté avec laquelle la femme s'y soumet, cette fonction contribue au travail le plus abstrait; l'amour collabore aux recherches du géomètre, aux méditations du philosophe. L'être incomplet est stérile dans tous les sens. Je n'ai pas

cru que la philosophie pût expliquer le monde sans tenir compte de ce qui est l'âme du monde. J'ai voulu que mon œuvre fût l'image de l'univers; j'ai dû y faire une place à l'amour.

Euthyphron, rouge de colère, tourna le dos avec le geste d'un homme qui ne veut pas entendre. Ce matin-là, le ciel et la terre échangeaient des baisers inouïs de tendresse; les asphodèles étaient comme ivres de rosée, les cigales semblaient affolées de leur chant, et les abeilles faisaient rage sur les fleurs. Platon s'enfonça dans les sentiers de l'Hymette, et conçut l'idée du Banquet chez Agathon, où tous les convives diraient leur opinion sur l'amour. D'anciens scoliastes prétendent que, dans la rédaction primitive, Aspasie avait sa place à côté de Socrate et d'Aristophane. Puis, par des motifs qu'on ignore, Platon crut que, dans son dialogue, il ne devait y avoir que des hommes.

C'est ainsi que ce vieux maître aimait quelquefois à philosopher avec un sourire et à dérouter la pruderie des esprits étroits.

AVANT-PROPOS

DE LA PREMIÈRE ÉDITION

De ma fenêtre, au Collège de France, je vois chaque jour tomber pierre à pierre les derniers pans de mur du collège du Plessis, fondé par Geoffroi Du Plessis, secrétaire du roi Philippe le Long, en 1317, agrandi au XVIIe siècle par Richelieu, et qui fut, au XVIIIe, un des centres de la meilleure culture philosophique. C'est là que Turgot, le grand homme le plus accompli de notre histoire, reçut son éducation de l'abbé Sigorgne, le premier, en France, qui comprit parfaitement les idées de Newton. Le collège du Plessis fut fermé en 1790. En 1793 et 1794, il devint la plus triste pri-

son de Paris. On y mettait les suspects, en quelque sorte condamnés d'avance; on n'en sortait que pour aller au tribunal révolutionnaire ou à la mort.

Je cherche souvent à me représenter les discours qu'ont dû entendre ces cellules, éventrées par les démolisseurs, ces préaux, dont les derniers arbres viennent d'être abattus. Je me figure les conversations qui ont été tenues dans ces grandes salles du rez-de-chaussée, aux heures qui précédaient l'appel, et j'ai conçu une série de dialogues que j'intitulerais, si je les faisais, *Dialogues de la dernière nuit*. L'heure de la mort est essentiellement philosophique. A cette heure-là, tout le monde parle bien, car on est en présence de l'infini, et on n'est pas tenté de faire des phrases. La condition du dialogue, c'est la sincérité des personnages. Or l'heure de la mort est la plus sincère de toutes, quand on arrive à la mort dans les belles conditions, c'est-à-dire entier, sain d'esprit et de corps, sans débilitation antérieure. L'ouvrage que

j'offre au public est probablement le seul de cette série que j'exécuterai. J'ai encore un grand ouvrage d'histoire religieuse à faire. J'entrevois la possibilité de le terminer. Je ne me permettrai plus désormais de divertissement.

Ce qui doit revêtir, à l'heure de la mort, un caractère de sincérité absolue, c'est l'amour. Je m'imagine souvent que, si l'humanité acquérait la certitude que le monde dût finir dans deux ou trois jours, l'amour éclaterait de toutes parts avec une sorte de frénésie; car ce qui retient l'amour, ce sont les conditions absolument nécessaires que la conservation morale de la société humaine a imposées. Quand on se verrait en face d'une mort subite et certaine, la nature seule parlerait; le plus puissant de ses instincts, sans cesse bridé et contrarié, reprendrait ses droits; un cri s'échapperait de toutes les poitrines, quand on saurait qu'on peut approcher avec une entière légitimité de l'arbre entouré de tant d'anathèmes. Cette sécurité

de conscience, fondée sur l'assurance que l'amour n'aurait aucun lendemain, amènerait des sentiments qui mettraient l'infini en quelques heures, des sensations auxquelles on s'abandonnerait sans craindre de voir la source de la vie se tarir. Le monde boirait à pleine coupe et sans arrière-pensée un aphrodisiaque puissant qui le ferait mourir de plaisir. Le dernier soupir serait comme un baiser de sympathie adressé à l'univers et peut-être à quelque chose au delà. On mourrait dans le sentiment de la plus haute adoration et dans l'acte de prière le plus parfait.

C'est ce qui arrivait aux martyrs de la primitive Église chrétienne. La dernière nuit qu'ils passaient ensemble dans la prison donnait lieu à des scènes que les rigoristes désapprouvaient; ces funèbres embrassements étaient la conséquence d'une situation tragique et du bonheur qu'éprouvent des hommes et des femmes réunis, à mourir ensemble pour une même cause. Dans une telle situation, le corps, qui va être supplicié tout à l'heure,

n'existe déjà plus. L'idée seule règne; la grande libératrice, la mort, a tout abrogé; on est vraiment par anticipation dans le royaume de Dieu.

J'espère que mon Abbesse plaira aux idéalistes, qui n'ont pas besoin de croire à l'existence d'esprits purs pour croire au devoir, et qui savent bien que la noblesse morale ne dépend pas des opinions métaphysiques. On entend sans cesse, de nos jours, et dans les sens les plus opposés, parler de l'affaiblissement des croyances religieuses. Combien, en pareille matière, il faut prendre garde au malentendu ! Les croyances religieuses se transforment; elles perdent leur enveloppe symbolique, qui n'est que gênante, et n'ont plus besoin de la superstition. Mais l'âme philosophique n'est en rien atteinte par ces évolutions nécessaires. Le vrai, le beau, le bien ont par eux-mêmes assez d'attrait pour n'avoir pas besoin d'une autorité qui les commande, ni d'une récompense qui y soit attachée. L'amour, surtout, gardera toujours

son caractère sacré. Dans les pays de foi naïve, comme la Bretagne, la pauvre fille qui s'abandonne, au moment de la jouissance suprême, fait le signe de la croix. Les paradoxes modernes ne m'inspirent pas plus d'inquiétude pour la persistance du culte idéal que pour la perpétuité de l'espèce. Le danger ne commencerait que le jour où les femmes cesseraient d'être belles, les fleurs de s'épanouir voluptueusement, les oiseaux de chanter. Dans nos terres clémentes, et avec nos races amies du plaisir, ce danger-là, grâce à Dieu, paraît encore fort éloigné.

PERSONNAGES :

JULIE-CONSTANCE DE SAINT-FLORENT, abbesse de Jouarre; figure au quatrième acte sous le nom de Mme Jouan.
LE MARQUIS DE SAINT-FLORENT, son frère.
LE MARQUIS D'ARCY.
LE COMTE DE LA FERTÉ.
LA FRESNAIS, officier républicain.
JULIETTE, enfant.
L'ABBÉ CLÉMENT.
GUILLAUMIN, concierge de la prison du Plessis.
JACQUEMET, commissaire.
JEANNE, femme de Guillaumin.
Mme AUGUSTE, Mme DENYS, } marchandes de pain d'épices.
GROMMELARD, RABOURDIN, } nouvellistes.
FRANÇOIS, jardinier.
UN SERGENT.
Condamnés, Militaires, Nouvellistes, Promeneurs.

ACTE PREMIER

L'acte se passe dans le préau de l'ancien collège du Plessis, devenu prison. Quelques arbres, bancs et chaises de paille. Portes vitrées au fond, donnant dans l'intérieur du collège.

SCÈNE PREMIÈRE

Sur un banc, à gauche, le marquis d'Arcy, pâle, se tenant la tête dans les mains. A côté de lui, le comte de la Ferté. D'autres condamnés vont et viennent lentement : les uns seuls, les autres par groupes. Sur un banc, vers la droite, deux ou trois femmes, vêtues de noir, la figure à demi voilée. Au premier plan, Guillaumin, tenant un trousseau de clefs, et Jacquemet. — Roulement de tambour.

GUILLAUMIN.

Triste métier, tout de même, que nous faisons là ! Pauvre Plessis ! Depuis quatre ans qu'il est devenu propriété nationale, à quels désolants offices je l'ai vu servir ! Espérons que la nation trouvera de meilleurs emplois pour ses propriétés à l'ave-

nir. Ces murs suintent la mort. Dire qu'on ne va, de chez nous, qu'au tribunal révolutionnaire ou à l'échafaud !...

JACQUEMET.

C'est vrai ; je n'ai vu personne sortir d'ici acquitté ou gracié. La porte de notre hangar là-bas ne s'ouvre que pour la charrette qui vient chaque matin chercher sa fournée. C'est horrible !

GUILLAUMIN.

Moi, j'ai la conscience en repos. J'étais, depuis dix ans, portier du collège du Plessis ; le collège du Plessis est devenu une prison, je suis portier de la prison. Que pouvais-je faire ? Un concierge ne peut cependant pas abandonner la porte qu'il est chargé de garder.

JACQUEMET.

Et moi donc ?... J'étais commissaire des prisons du roi. Il n'y a plus de roi ; mais il y a tout de

même des prisons. Il faut des gens sachant leur état pour les garder. On m'a délégué à celle-ci. Le Comité de salut public tire de chacun ce que comporte son emploi. Nous sommes dans un temps où le mal est une force, où il faut détruire le prix de la vie humaine, où la parole est à la hache et au maillet. Plus on est voué à une basse besogne, plus on sert, à l'heure qu'il est. Après tout, d'autres seraient pires que nous. En cachette, nous trouvons encore le moyen de rendre service à de pauvres diables.

SCÈNE II

On entend dans le lointain le *Ça ira* et le *Chant du départ*

PREMIER CONDAMNÉ.

Quelle infernale musique! Quelle dérision! Oh! tuez-nous du moins sans nous insulter!

DEUXIÈME CONDAMNÉ.

Cruelle expiation d'avoir rêvé le bonheur des hommes!

AUTRE.

Quelle leçon pour l'avenir! Comme on se gardera maintenant de travailler au bien du peuple!

AUTRE.

Oui, le peuple tue ceux qui l'aiment. C'est affreux!

AUTRE.

Et dire qu'on ne se découragera pas néanmoins de se sacrifier pour lui!

AUTRE.

Encore douze heures. O Dieu!

On entend dans la rue le cri : *La victoire ou la mort!* Jacquemet sort.

SCÈNE III

LE COMTE DE LA FERTÉ, à D'Arcy.

Ce qu'il y a d'insupportable, c'est de mourir pour une race de singes. Ce qui se passe est odieux, c'est surtout bête. Entendez-vous ces forfanteries de gens ivres, cet enthousiasme de badauds. Ils s'imaginent vaincre des armées sérieuses avec des gasconnades. On se croirait à Naples : *Faccia feroce al nemico !* Est-ce assez grotesque ?

D'ARCY.

Oui, à moins que ce ne soit admirable.

LA FERTÉ.

Que dites-vous ?

D'ARCY.

S'ils sont vaincus, ce qui se passe n'aura été

qu'un amas de crimes, de sottises, d'impertinences. S'ils sont vainqueurs...

LA FERTÉ.

Mais c'est impossible. Pouvez-vous croire que le désordre, l'anarchie, la bassesse l'emportent sur l'ordre, la discipline, la raison ; qu'une vile canaille, en rupture de ban, triomphe de l'Europe civilisée ? Aujourd'hui, c'est le crime ; demain, ce sera la honte. Voilà pourquoi j'attends leur coup de hache, irrité, écœuré. J'ai vingt fois bravé la mort ; sur un signe du devoir, j'irais à l'instant au-devant d'elle. Mais une mort sordide, qu'on reçoit sans pouvoir la donner, commandée par les plus ignobles suppôts de la plus honteuse révolte... horreur ! Je ne croirais plus à la noblesse de mon sang, si je ne répondais à de telles injures par une protestation muette, par un acte de mépris.

D'ARCY.

Je suis plus résigné que vous, cher compagnon

d'armes. Il faut attendre. Si, dans les douze ou quinze heures qui nous séparent de la mort, j'entendais un cri de victoire, je mourrais consolé. Le sentiment de la patrie, que nous avons créé, nous autres gentilshommes libéraux, mais auquel l'ancien ordre social ne permettait de se développer qu'à demi, acquiert peut-être en ce moment toute sa force. Ce que nous avons voulu, ce à quoi nous avons consacré notre vie, se développe sans nous et contre nous; il faut y applaudir quand même. L'inexorable loi qui gouverne les choses humaines fonde la justice avec l'injustice, le progrès de la raison avec la barbarie. Nous-mêmes, n'avons-nous pas été, à l'origine, les instruments irréfléchis du mouvement que nous voudrions maintenant arrêter ? Chacun obéit à sa nature. Pour moi, je suis toujours avec ceux qui aspirent à l'inconnu. La justice est en avant de nous, et non pas en arrière.

LA FERTÉ.

Vous voulez donc enlever à la victime sa der-

nière consolation, le droit de maudire ses bourreaux ?

D'ARCY.

Au contraire, je veux prouver à la victime qu'elle a toujours le droit de se consoler. Je le vois, dans les grandes pacifications de l'avenir, ce temple des victimes, où un même encens fumera en l'honneur de ceux qui donnèrent leur vie pour des causes opposées. Je vois ses coupoles dominant Paris, et chacun à son tour gravissant la colline, le front incliné au souvenir de ses ancêtres et l'œil rempli de pleurs.

LA FERTÉ.

De vous à ceux qui croient à la Providence, je vois peu d'intervalle.

D'ARCY.

Il y en a peu, en effet. J'ai été élevé dans ce collège, plein encore des souvenirs de M. Turgot; je respirai, dès mon enfance, le parfum de

sagesse que répandait autour d'elle cette grande âme, tendre et bonne, sincère et droite, qui était une démonstration vivante de la vertu. A l'ombre de ces mêmes arbres, sous ces mêmes portiques, alors si paisibles, nous discutions avec des maîtres éclairés les hauts problèmes qui sont la noblesse de la vie et la consolation de la mort. Nous arrivâmes à penser qu'entre tous ceux qui croient à l'idéal, quelles que soient leurs apparentes divergences, il n'y a qu'une différence dans la manière de parler. Là-bas, ce petit prêtre se console avec son christ. Moi, j'ai la certitude que mon existence entrera comme un élément dans une œuvre éternelle. Je suis moins éloigné de lui que de l'épicurien qui se lamente sur la perte de la vie.

LA FERTÉ.

Merci pour ces paroles, ami très cher. Demain, dans la charrette fatale, je me mettrai à côté de toi. Tu seras mon prêtre. Je renonce à la haine; grâce à toi, je vais pouvoir pleurer.

D'ARCY.

Oui, la planète Terre est une douce patrie ; on ne saurait la quitter sans regrets. Te dirai-je la folie qui me traverse l'esprit? Je voudrais revivre en une heure toute ma vie. Je voudrais voir auprès de moi tous les êtres que j'ai aimés, pour les embrasser une dernière fois. Chères images du passé, dois-je vous accueillir? dois-je vous repousser? Non ; venez toutes me procurer un dernier songe.

Il ferme les yeux, et il se rejette en arrière.

SCÈNE IV

On entend frapper à la porte d'écrou. Guillaumin ouvre. Jacquemet entre, faisant passer devant lui l'abbesse de Jouarre. L'abbesse est vêtue d'un long costume noir et d'une sorte de voile qui l'enveloppe du haut de la tête jusqu'aux pieds. Bandeau blanc sur le haut du front. Elle jette un coup d'œil rapide sur toute la cour, sans arrêter ses regards sur personne. Elle se dirige vers une chaise à gauche.

D'ARCY, ouvrant les yeux et se retournant.

Vœu trop exaucé! Le passé lui-même se levant

devant moi ! L'abbesse de Jouarre, la seule femme que j'aie aimée! Aussi belle, aussi calme que jamais !

Il se lève, et, après avoir hésité un instant, s'approche de l'abbesse.

L'ABBESSE, le reconnaissant.

O mon ami, quel jeu du sort!... Non, l'heure est trop solennelle ; ce serait une profanation. Ne me voyez pas, ne me reconnaissez pas. Faisons comme si nous étions morts tous les deux ; nous le serons dans douze heures.

D'ARCY, vivement.

Cette rencontre est l'indice d'une haute volonté pleine d'amour. Le ciel nous offre une dernière joie. Julie, la repousser serait un crime. Rappelez-vous le Christ, qui refusa d'abord le calice, mais ne repoussa pas l'ange consolateur.

L'ABBESSE.

Non ; si vous m'aimez, laissez-moi. Je vous le

demande. Il me sera doux de penser que je meurs avec vous. Ce soir, dans ma cellule de condamnée, demain, sur les bancs de la charrette, vous serez dans ma pensée. Mais songez au respectueux amour qui a toujours empêché nos lèvres de se joindre. Songez à mon vœu, rendu mille fois plus sacré par le martyre que j'endure pour lui ; respectez ce bandeau que je porterai demain sur l'échafaud. D'Arcy, je vous connais ; vous êtes la plus grande âme, le plus grand cœur que Dieu ait fait en nos tristes jours. Je vous aime. Au nom de notre amour, laissez-moi ; ne me reconnaissez pas.

Elle tombe sur une chaise, et fond en larmes. D'Arcy s'écarte. Au bout d'un moment de silence, l'abbesse se lève et s'approche de Jacquemet.

(A Jacquemet.) Monsieur, ne pourriez-vous pas m'indiquer sur-le-champ la cellule que je dois occuper cette nuit ?

JACQUEMET, bas.

Tout à votre service, madame.

Il la conduit à une des portes donnant sur l'intérieur, et la suit.

SCÈNE V

D'ARCY.

Est-ce une vision? est-ce une réalité?

LA FERTÉ.

C'est en tout cas, cher ami, la plus belle récompense de votre vie, si noble et si pure. De tels hasards feraient croire à Dieu. Entrevoir, un instant avant de mourir, la femme supérieure qui a traversé votre vie en y versant le charme, puis la voir s'évanouir comme une ombre sur le seuil de l'infini! quelle destinée favorisée entre toutes! Ah! D'Arcy, vous avez des raisons, vous, de bénir la mort. Deux fois seulement, j'ai aperçu la merveille de sagesse, de raison et de beauté, dont vous avez pu étudier toutes les perfections intérieures. C'était chez notre ami, le marquis de

Saint-Florent, son frère aîné. La solidité de son jugement, l'étonnante liberté de son esprit formaient un ravissant contraste avec l'habit qu'elle portait; c'était comme un parfait accord résultant de notes opposées, la philosophie de notre temps et l'amour du passé fondus ensemble et pacifiés. Comme je comprends que vous l'ayez aimée!

D'ARCY.

Ce mot ne peut s'appliquer qu'avec réserve à l'affection qui nous unit. J'eus pour elle une de ces amitiés d'enfance qui embaument toute une vie et servent de chemin couvert à l'amour, en permettant une grande familiarité. Elle a vingt-quatre ans; j'en ai quarante! Je l'avoue, j'eus une heure cruelle; ce fut le soir où, pour la première fois (elle avait au plus seize ans), je la vis en costume religieux dans le salon de son père. L'abbaye de Jouarre était due comme un fief aux grands services que sa famille avait rendus à l'État. Sa sagesse, sa raison précoce, le sérieux de son

esprit, son goût pour l'étude la désignaient, d'ailleurs, pour des fonctions que nous espérions alors faire tourner au profit de la morale publique et de l'éducation de la nation. Elle pensait que, pour aider au progrès de l'esprit, il faut être irréprochable sur les mœurs. Avec les plus libres opinions et la plus ferme raison, elle fut aussi pure que les saintes du moyen âge, dominées par la foi la plus absolue. C'était plaisir de la voir discuter du ton le moins alarmé tous les problèmes du temps, soutenir les droits du peuple, appeler de ses vœux un christianisme libéral, qui eût appliqué des institutions séculaires et des richesses devenues nationales à l'éducation du peuple. On eût dit sainte Fare ou sainte Bathilde, ayant lu Voltaire et commentant Rousseau. Sa beauté, relevée par le *minimum* de costume religieux qu'elle portait dans le monde, était une coupe pleine d'enchantements. La revoir, quand on avait causé avec elle, devenait une soif, un besoin de toutes les heures, une obsession.

J'avais donc alors trente-deux ans ; son investiture, selon les usages du temps, constituait plutôt une intention qu'un vœu formel. Comment, me direz-vous, n'essayai-je pas de l'arracher à des liens assez artificiels, vu nos idées philosophiques, et de contracter avec elle une union qui eût été, sans aucun doute, la perfection du mariage ? Parce que je l'aimais trop et que nos principes étaient trop complètement les mêmes. Sans partager les anciennes croyances, j'aurais cru commettre un sacrilège, non seulement en la détournant de ses devoirs, mais en concevant même l'idée qu'elle pût en être détournée. C'eût été détruire de mes mains ma propre idole. Fermes dans notre foi philosophique, nous espérions encore que l'Église serait un jour la plus ardente propagatrice de ce que nous tenions pour la vérité. Nous disions souvent que la réforme rationnelle de l'Église ne se ferait que par des personnes engagées dans l'Église et absolument en règle avec ses observances extérieures. Le déluge est venu, em-

portant tous nos rêves, toutes nos espérances. Mais la virile nature de mon amie ne sut jamais plier. Elle ne quitta l'abbaye, en 1790, que quand les commissaires vinrent en prendre possession au nom de la nation. Elle refusa de suivre son frère, le marquis de Saint-Florent, dans l'émigration, ne voulut jamais abandonner sa robe noire, son bandeau, et vécut tellement ignorée, que je perdis sa trace. J'aurais craint, d'ailleurs, en la cherchant, de la dénoncer aux rigueurs de nos soupçonneux tyrans; car vous savez que, depuis dix-huit mois, ma vie est celle d'un proscrit. Si je dois m'étonner de quelque chose, c'est que la mort ne soit venue qu'aujourd'hui me frapper.

LA FERTÉ.

Il te reste quelques heures. Ne vas-tu pas chercher à la revoir?

D'Arcy tremble et pâlit.

D'ARCY.

O mort, sois ma conseillère!

Il retombe dans une profonde rêverie.

SCÈNE VI

Un groupe de condamnés passe.

PREMIER CONDAMNÉ.

Le jour baisse; quelle nuit en perspective!

DEUXIÈME CONDAMNÉ.

L'appel a lieu au point du jour. Au mois de juillet, les nuits sont courtes. (Silence.)

Un autre groupe passe.

TROISIÈME CONDAMNÉ.

Pardonnez mon insistance; je tiens tant à savoir votre idée précise! Voici, à ce qu'il me semble, le résumé de votre opinion : il est gratuit d'affir-

mer Dieu; il est téméraire de le nier. La survivance de la personnalité a contre elle toutes les apparences; il n'est pas impossible cependant que, dans l'infini du temps, elle se retrouve.

QUATRIÈME CONDAMNÉ.

C'est cela même.

TROISIÈME CONDAMNÉ.

Dieu vous paraît, je crois, plus probable que l'immortalité.

QUATRIÈME CONDAMNÉ.

Beaucoup plus.

On entend un roulement de tambour. C'est le signal pour rentrer dans les cellules. Les condamnés s'écoulent lentement par les portes du fond. D'Arcy reste le dernier, et s'entretient tout bas avec un sergent qui fait des signes d'assentiment.

LE SERGENT, bas.

Je ferai ce que vous désirez, monsieur le marquis.

Tous sortent. Le roulement cesse par un coup sec.

ACTE II

L'acte se passe dans une cellule de l'ancien collège, devenue cellule de prison ; pièce grande et nue; murs blanchis à la chaux. Une petite table et deux ou trois chaises de paille ; au coin, à gauche, une couchette et un vieux fauteuil.

SCÈNE PREMIÈRE

JULIE, seule, assise à côté de la petite table.

L'horreur n'est pas de mourir : c'est de mourir sans un témoin de son innocence, sans un juge qu'on puisse invoquer, sans un œil ami qui vous voie et vous soutienne. Ah ! froides abstractions, que vous êtes des consolatrices insuffisantes à celui qui est en face du néant. Courage, courage, ô mon cœur ! Huit heures d'attente ! que c'est long quand le terme est la mort !

Silence, soupirs.

J'ai du moins l'assurance d'avoir accompli ma

tâche. J'ai voulu l'amélioration du sort de l'humanité; j'ai bien servi la nation envers laquelle ma naissance m'avait assigné des devoirs. Descendante de ceux qui ont fondé la France, j'ai gardé leurs traditions, dont la première était la fidélité au serment prêté. La règle que les institutions existantes m'imposèrent, je l'ai respectée; je meurs à mon poste, comme tant de braves de ma famille, qui ont versé leur sang sur les champs de bataille; j'ai le droit d'être calme.

L'Église, avec la noblesse, a tiré du néant cette nation, qui maintenant, arrivée à la virilité, égorge ses fondateurs. Chacun portera sa responsabilité devant Dieu; pour moi, je tiendrai mon front haut et tranquille. Ces instituts fondés, transformés par les siècles et où le bien l'emportait sur le mal, j'ai contribué à les maintenir. J'ai enseigné le devoir comme l'entendait le passé, en pénétrant mes leçons de l'esprit de mon siècle. J'ai fait le bien dans ma mesure. Je n'ai rien à me reprocher; je mourrai en paix.

Ai-je eu tort de voir clair, quand la lumière est venue me frapper? Ai-je eu tort de suivre le mouvement des idées philosophiques, quand il est devenu évident que les croyances reçues étaient en beaucoup de points insoutenables? Non, non, je ne m'en repentirai jamais. J'ai obéi à la raison. Cette grande et bienfaisante religion chrétienne, telle que notre race et les siècles l'ont faite, avait réservé des asiles pour les femmes sérieuses, préparées par leur nature d'élite à distinguer le fond de la religion, qui est l'âme même de l'humanité, des erreurs qui l'entachent. J'ai été une de ces femmes. J'ai pris au sérieux la vérité. Devais-je renoncer avec éclat à des formes dont ma raison voyait le vide, tout en reconnaissant ce qu'elles avaient d'utile? Je n'ai pas cru devoir le faire. M. Turgot, qui m'adopta comme sa fille spirituelle, me l'interdit. Il disait souvent qu'il n'avait pu se résoudre à porter toute sa vie un masque sur son visage. Ce bandeau n'est pas un masque. Il est le signe des devoirs de la femme, plus stricts que ceux de

l'homme. Il rappelle la vieille austérité de nos mères. Ce costume, devenu avec le temps le signe d'un ordre à part, était celui que portaient autrefois toutes les femmes respectées. Longue série de mères chastes, qui avez fait la noblesse de notre sang, je suis votre digne fille; j'ai continué votre tradition à ma manière. La force d'une nation, c'est la pudeur de ses femmes. J'ai gardé mon vœu à la patrie, plus encore peut-être qu'à la religion. (Silence.) Oui, je l'ai gardé. Il n'y a pas de vœu pour la croyance (on croit ce qu'on trouve vrai, non ce qu'on désire); il y en a pour la règle de la vie. J'ai cru, je crois encore à ce qui dans la religion ne changera jamais; j'ai enseigné la règle à une génération qui sera un jour l'âme de la France. A vingt-quatre ans, j'ai rempli ma destinée. Bourreaux ineptes, faites votre ouvrage.

Je l'avoue, j'aimais la vie. Je l'ai trouvée bonne et savoureuse. Dieu fut toujours prodigue pour moi de lumière et de grâce. Il m'entoura dès ma nais-

sance d'êtres bienveillants. J'héritai de tout ce qu'il y eut de bon dans l'ancien esprit de la France, en le corrigeant par la sagesse du temps présent. J'ai connu les hommes les meilleurs et les plus grands de mon siècle. Aux jeunes filles qui m'entouraient, je n'ai donné que des préceptes de bienséance et de courage. Si l'œuvre de l'humanité est sérieuse, j'ai compté pour un bon anneau dans cette chaîne sans fin.

J'ai aimé une fois, j'en suis fière. Homme excellent! Quelle preuve il m'a donnée tout à l'heure de la hauteur de son âme ! Il pouvait troubler mes dernières heures; il a suffi d'un mot de moi pour qu'il m'ait permis de l'oublier dans ce suprême entretien avec Dieu, où l'âme ne doit pas être surprise. Pauvre D'Arcy! Comme il était digne de moi! Journées délicieuses que je passai avec lui chez M. Turgot, qui le prisait si fort, et dans la maison de mon père! Il m'aima tout d'abord, comprit ma réserve, admit parfaitement que les étroites règles dictées par des croyances

ruinées ne sont pas néanmoins abolies, que le devoir est, comme l'honneur, en dehors et à quelques égards au-dessus du raisonnement. Ses sentiments étaient en tout les miens. La foi que j'avais en son honneur, comme celle qu'il avait en ma vertu, était absolue. Et demain, il va mourir avec moi. Nous serons assis côte à côte. Nous échangerons nos pensées jusqu'à la dernière heure. Le même couperet tranchera nos têtes; notre sang se mêlera; nos têtes s'embrasseront peut-être dans le panier.

Elle éprouve un frisson, puis fond en larmes.

O Dieu, j'ai eu tort sans doute de trop subtiliser ton existence. Une entité idéale ne me suffit plus; je voudrais un consolateur vivant. Préférer la pudeur à la vie, sacrifier tout au devoir abstrait, nous le faisons avec allégresse; mais qu'il y ait au moins quelqu'un pour nous voir, pour nous encourager, pour nous accueillir dans ses bras à l'extrémité de l'arène sanglante!.. Morne sérénité, tu ressembles trop au néant. O vide horrible! Quel-

qu'un, au nom du ciel! quelqu'un! Je ne sais pas bien qui je prie; mais je prie.

Elle tombe à genoux.

SCÈNE II

Pendant que Julie est en prières, la porte s'ouvre sans bruit. D'Arcy entre, puis la porte se referme, sans que Julie s'en aperçoive. D'Arcy reste en contemplation, immobile. En retournant la tête, Julie l'aperçoit.

JULIE.

O trahison! trahison! Et c'est vous qui êtes le traître, cher ami! J'avais accompli mon sacrifice, je priais. Je pensais à vous, je ne le cache pas. Je pensais à vous devant Dieu. O mon ami, qu'avez-vous fait? N'avez-vous pas compris que, pour nous consoler jusqu'au moment où nos têtes tomberont sous le même couteau, notre amour devait rester pur, que la force brutale qui nous séparait était bienfaisante? Comment, par une faute, unique en votre vie, avez-vous terni l'image

que je voulais emporter de vous dans l'éternité? Cruelles heures, que je voulais passer à prier et à rêver, et où vous me mettez dans l'alternative de manquer à mes serments ou de lutter contre mon cœur!...

D'ARCY.

Julie, ce que l'on fait en présence de la mort échappe aux règles ordinaires. Qui nous jugera? Dieu, c'est-à-dire la réalité des choses, voit la pureté de notre vie. Les hommes n'existent plus pour nous; nous sommes seuls au monde, dans la situation où seraient deux naufragés sur une épave, assurés de mourir dans quelques heures. Pourquoi la nature a-t-elle posé des freins mystérieux à l'attrait le plus profond qu'elle ait mis en nous? Parce que l'avenir de l'humanité est à ce prix. Notre amour, chère Julie, sera sans avenir. Le frémissement tendre que nous ressentirons jusqu'à ce que la hache nous saisisse en sera toute la suite. Il n'y a pas d'exemple qu'on ait passé deux

nuits dans ce vestibule de la mort. Si Dieu réservait aux amants disparus, sans avoir joui l'un de l'autre, une nuit de grâce au delà de la tombe, leur reprocherait-on de goûter l'heure qui leur serait réservée par un décret bienveillant? Telle est notre position. Il n'y a pas de lendemain pour notre amour. Vous savez le respect que j'ai toujours eu pour les nécessités de la société humaine, même quand il y entre une part de convention. Mais quel droit ont sur nous les hommes en ce moment? Nous sommes quittes envers eux. Honte assurément à qui ne voit dans l'amour que le plaisir passager, sans songer à ses conséquences sacrées! Pauvre amie! ce qui eût été le bonheur de notre vie, si des lois que nous avons respectées ne l'eussent interdit, nous sera refusé. Le fruit de notre amour mourra avec nous, avorton de quelques heures, perdu dans le sein de la nuit infinie...

JULIE éclate en sanglots.

Arrêtez-vous, vous me percez le cœur.

D'ARCY.

Votre grande intelligence, saisissant à la fois les pôles opposés des choses, a toujours séparé l'esprit de la lettre, l'institution de son but idéal, la convention de ce qui la justifie. La nature veut que nous jouissions, et elle nous commande de limiter notre jouissance. Elle veut que nous aimions, et elle nous fait trembler devant l'amour. Jamais je n'ai médit de ces règles en apparence arbitraires, qui sont la condition même de l'existence. La société rieuse où nous avons vécu ne m'a pas imposé sa frivolité. L'amour a toujours été pour moi quelque chose de sacré. Il le fut aussi pour vous. Eh bien, pourquoi ne voulez-vous pas que nous goûtions les fruits de notre innocence? Un moment de bonheur, un moment d'oubli ne nous est-il pas bien dû? Est-ce trop vraiment que la vertu ait, à la dernière heure, une rapide mais souveraine récompense? Ma chère, ma chère, les heures passent; déjà l'aube de notre

dernier jour commence à poindre. Laissez-moi prendre sur vos lèvres un baiser.

JULIE.

Ami, je fais mal peut-être; mais je vous aime de tout mon cœur.

Elle se laisse baiser sur les lèvres.

D'ARCY.

N'est-il pas vrai, très chère, que voilà bien le couronnement de notre vie? Votre pudeur est légitime; elle est une des raisons pour lesquelles je vous aime. Mais écartez cette pensée que l'amour soit une jouissance vulgaire; écartez la distinction superficielle de l'âme et des sens. Qu'est-ce que l'âme sans le corps; et les sens, que sont-ils si ce n'est une intime communion avec l'univers? Le bien est le but de ce monde, et l'amour est l'expression intense du bien. Tout dans la nature nous dit : « Aimez-vous. » Qui le dit plus éloquemment que la mort? Supposez le monde à la veille

de finir, oui, je dis que l'amour seul devrait régner sans loi, sans limites, puisque ce qui limite et règle l'amour, le droit sacré de l'être qui en sort, n'aurait plus aucun sens. Le célibat de quelques-uns est la conséquence de la famille telle qu'elle est organisée. Votre vœu n'existe plus. Le lien que la nature avait créé entre nous deux dure seul; il dure plus impérieux, plus absolu, plus unique que jamais.

JULIE.

Oh! lutte affreuse! D'Arcy, vous me forcez à vous haïr. Pourquoi êtes-vous venu?

Elle va vers la porte, la trouve fermée.

Laissez-moi, laissez-moi!

Elle tombe à genoux sur le bord du lit.

O Dieu des âmes simples, pourquoi t'ai-je abandonné? Qu'il en coûte de se faire dans l'ordre moral une loi pour soi seul! Restée fidèle à la règle commune, je participerais à ces calmants de la dernière heure qui écartent les pensées profanes, les souvenirs amers, et font qu'on arrive au moment

où l'ombre s'épaissit comme enivré par ce vin de myrrhe que les femmes de Jérusalem préparaient autrefois pour adoucir les derniers moments des suppliciés. Rites sacrés qui trompez les heures, onctions mystérieuses qui avez bien raison d'être inintelligibles, puisque vous parlez de l'inconnu, vous m'êtes refusées. Condamnée à voir les minutes se succéder avec une clarté inexorable, j'ai tué en moi l'inconscience. Tout à l'heure, j'allais m'endormir dans la prière. D'Arcy, pourquoi m'avez-vous réveillée?

D'ARCY.

Le temps donné au sommeil est perdu pour la vie. Vous voulez, à force de réflexion, revenir à la naïveté. Enfantillage vraiment! Si notre état intellectuel et moral était celui de tant d'âmes qui ont substitué la raillerie à la dévotion, la légèreté au sentiment profond de la vie, votre raisonnement serait juste. La mort est une heure fatalement sérieuse. A cette heure, l'homme frivole doit ou re-

devenir peuple ou chercher à s'étourdir. Tel n'est pas notre cas, chère amie. Nous avons acquis le droit, par les principes élevés qui ont présidé à notre vie, de ne pas nous repentir et de ne pas nous étourdir. Supporter le mal, accueillir le bien, voilà notre philosophie. La mort que nous allons subir dans quelques heures nous trouve résignés. Nous n'avons pas la prétention d'être au-dessus des jeux funestes du hasard. Pourquoi nous mettrions-nous au-dessus de ses rencontres bienveillantes? Rêve étrange que ce passage à travers la réalité ! Expiation ou perfectionnement selon les uns, farce lugubre selon les autres, pour nous résultat le plus haut de la vie de l'univers ! Nous n'avons point partagé les illusions de l'ascète. D'un autre côté, nous n'avons jamais laissé le faux sourire du libertin errer sur nos lèvres; pourquoi, à la dernière heure, partagerions-nous ses palinodies et ses terreurs? Vous pensiez tout à l'heure au ministère du prêtre; ne suis-je pas un prêtre pour vous? Chère Julie, par l'ordre de la nature,

supérieur à toutes les fictions des hommes, c'est votre époux que je devais être. Des conventions dont nous voyions bien le caractère temporaire et relatif, mais que nous tenions pour les pierres d'angle d'un édifice social dont nous faisions partie, vous ont vouée à un célibat à quelques égards sacrilège. Cet état social n'existe plus. Assignés pour une mort très prochaine, nous sommes libres; les lois établies en vue des nécessités d'un monde durable n'existent plus pour nous. Bientôt nous serons dans l'absolu du vrai, qui ne connaît ni temps ni lieu. Devançons les heures, chère Julie. Les hommes nous tuent; profitons de leur arrêt; ne nous tenons pas pour obligés par leurs lois vaines et passagères; ce sont eux-mêmes qui les abrogent pour nous. Ah! qu'est-ce donc qui nous empêche de mourir de la joie de nos baisers?

JULIE.

Que je voudrais être de ces femmes qui, pres

sées, ont une réponse : « Ayez des égards pour ma faiblesse. » Ce serait une hypocrisie de ma part, de vous dire cela. Je ne suis pas faible. J'ai toujours pris dans la vie le parti le plus héroïque et le plus dur. Je pouvais, ces jours derniers, échapper au tribunal révolutionnaire. Il suffisait d'un léger mensonge, d'une dissimulation, à peine coupable, de ma dignité. Je n'ai pas cru que l'abbesse de Jouarre pût s'abaisser à un tel compromis. J'ai accepté la mort, j'ai été au-devant d'elle. Non ; je ne faiblirai pas ; c'est impossible. Laissez-moi, D'Arcy. Sûrement, nous n'avons en ce moment à tenir compte de personne ; mais, jusqu'à la chute du couperet, nous aurons à tenir compte de nous-mêmes. J'ai mon orgueil ; voulez-vous donc que je me présente devant la mort amoindrie à mes propres yeux ?

D'ARCY.

Ah ! l'orgueil ! chère Julie, et l'orgueil à cette heure, avec moi, votre ami, votre frère ! De l'or-

gueil avec celui à qui vous avez donné votre cœur! Que les anciens maîtres avaient raison de croire que la vertu d'une femme a toujours besoin d'être humiliée! L'humiliation est nécessaire à la femme. La nature l'a voulu. Abélard ne fut maître d'Héloïse que quand il l'eut domptée. Vous croyez entrer plus grande dans l'éternité avec votre attitude inflexible. Erreur, croyez-moi. Moindre vous y serez. Si j'étais Dante, je ferais, dans mon Enfer, le cercle des orgueilleuses, qui ont vu dans le mépris des hommes une grandeur. La vertu altière est chez la femme un vice. Quelque chose vous manquera éternellement; éternellement, vous pleurerez votre virginité; croyez-moi. Respectable est la pauvre fille que la fatalité a condamnée à une vie incomplète. Mais vous, le don suprême s'est présenté à vous dans des circonstances uniques, et vous l'avez repoussé. L'ami parfait que le ciel vous avait accordé, vous l'avez renvoyé à ses pleurs. Vous pouviez enchanter ses dernières heures, et faire de son supplice l'équivalent d'une

récompense éternelle ; vous ne l'avez pas voulu. Votre tenue d'abbesse sera correcte; ces vertus claustrales, dont vous avez vu mieux que personne la vanité, seront intactes. La vraie grandeur de la femme vous manquera. Le vrai Dieu vous en voudra, si le dieu des moines est content. Supposez que le tribunal qui n'a jamais lâché sa proie vous rendît demain à la vie, votre vieillesse serait occupée à regretter mon amour et vos dédains. L'implacable souvenir du don refusé et qui ne reviendrait plus ferait de vous une fontaine de larmes, que j'irriterais du fond de ma morne éternité. Moi qui n'ai à sauver ni l'honneur d'un ordre, ni je ne sais quel vœu frivole, je suis plus grand que vous. A six heures de la mort, je ne pense pas à la mort, je ne pense qu'à vous, à l'amour que je vous ai juré. Je vous le redis en vérité : la conséquence de cette inflexibilité dont vous êtes si fière sera que vous pleurerez éternellement.

JULIE, fondant en larmes.

Ami cruel, qui venez porter le trouble dans des heures que je voulais sereines, j'ai tort de vous écouter, et, s'il y avait une issue à cette prison, je m'y précipiterais. Vos reproches me vont au cœur. Je n'ai pas d'assez bonnes raisons pour refuser à celui que j'aime une chose que je blâme. Tremblez : vous brisez un chef-d'œuvre, ma vie telle que je l'avais conçue et voulue. Malheur à vous ! Si je succombe, ce sera par amour.

D'ARCY.

Oui, chère ; c'est ce que je veux. Merci, merci ! C'est l'ami qui va mourir qui est à genoux devant vous, et vous demande d'emporter dans la mort un gage de votre amour.

JULIE.

Ah ! D'Arcy ! D'Arcy ! Que me faites-vous faire ?

D'ARCY.

On ne se trompe pas au moment de mourir. Je suis sûr d'avoir raison.

Il prend un baiser sur sa joue; elle le lui rend. Le visage de Julie manifeste d'abord un trouble extrême; puis il apparaît rayonnant de volupté.

JULIE, éperdue.

Ami, ce moment est pour moi le commencement de l'éternité.

ACTE III

L'acte se passe dans la conciergerie de la prison du Plessis. Sorte de hangar fermé. A droite, cloisons en planches, loge de Guillaumin et de sa femme. Au fond, grande porte, avec une énorme serrure. A gauche, petites portes conduisant à divers réduits.

SCÈNE PREMIÈRE

Au lever du rideau, la porte du fond est fermée. Jacquemet se tient près de la porte. Dix ou douze condamnés attendent l'arrivée de la charrette et l'appel de leur nom. D'Arcy et Julie assis sur deux chaises se touchant. Julie la main dans celle de D'Arcy.

JULIE, à demi-voix, à D'Arcy.

Oh! oui, la mort va m'être douce. Une heure avant de mourir, tu m'as révélé la vie. Les hommes ne sauront rien de notre amour. La nature, qui l'a voulu, nous absout. Plus que jamais, je suis sûre

que notre passage à travers la lumière répond à une volonté du ciel, et que l'ombre où nous allons entrer n'est que le revers d'un autre infini, comparable au sein d'un père. Merci pour ton acte de maître! Tu m'as rendue plus chrétienne que je ne l'étais. Je toucherai le rivage glacé toute moite encore de tes baisers; je m'assoirai dans la nuit, à peine séparée de toi.

D'ARCY.

L'amour, en effet, est la révélation de l'infini, la leçon qui nous enseigne le divin. Pénétré de ton parfum, chère amie, je vais m'endormir rassasié de vie. La vie, grand Dieu! comment pourrions-nous la supporter désormais? Fi de l'amour qui n'aurait plus le condiment de la mort!

JULIE.

Oh! que tu as raison! Ce serait un rêve effroyable. Assure-moi que ce n'est jamais arrivé. Quel enfer s'il fallait revivre! C'est impossible, n'est-ce

pas? Ce n'est qu'à cette condition, entends-tu, que je me suis livrée à toi. La vie maintenant serait l'horreur.

D'ARCY.

Sois rassurée, chère amie. Les lois de la nature changeraient plutôt que la volonté de ces tyrans.

SCÈNE II

On entend le lourd roulement de la charrette. La grande porte du milieu s'ouvre; la charrette avance à reculons jusqu'à affleurer le seuil. Un roulement de tambour. Tous se groupent autour du marchepied de la charrette, placé à l'arrière. Julie et D'Arcy se tiennent par la main. La Ferté près d'eux.

JACQUEMET, une liste à la main.

Pierre-Paul de la Ferté,
Armand de Torcy,
Jacques de Morienval,
Philippe de Mauriac,
Andrée-Hyacinthe de la Rivière,
Paul-Antoine d'Arcy.

Julie se précipite pour monter avec lui.

JACQUEMET.

Attendez, citoyenne. On ne monte pas ici sans permission. Votre tour viendra.

Il achève la liste.

Vincent Delacroix,
Julien Géraud,
Geoffroi de la Chesnaie.

Voilà tout.

Il monte sur le marchepied, pour voir si tous sont à leur place.

JULIE, essayant de monter.

Mon nom... mon nom doit y être.

JACQUEMET.

Comment vous appelez-vous, citoyenne?

JULIE.

Constance-Julie de Saint-Florent.

JACQUEMET.

Nous n'avons pas ce nom-là.

JULIE.

J'ai été condamnée hier. J'ai droit d'être exécutée aujourd'hui.

JACQUEMET.

Pas si vite. On n'est guillotiné qu'à son tour.

JULIE.

Laissez-moi monter. On reconnaîtra l'erreur.

ACQUEMET.

Impossible. Il faut de l'ordre. Chacun son tour. Cette citoyenne paraît bien pressée. Calme-la, Guillaumin.

Il met la claire-voie de derrière dans ses gonds; puis, d'une voix forte et sèche:

Partez.

La charrette s'ébranle. Julie et D'Arcy échangent un regard suprême; geste désespéré de Julie. On l'arrache à la voiture. Elle tombe évanouie sur un banc.

SCÈNE III

JULIE, à demi hors d'elle-même.

Horreur! Épouvantable réalité! Condamnée à vivre!... Ne pouvoir mourir... Vivre en me méprisant moi-même. O cruel et cher ami, tu vas mourir sans moi!

Elle reprend un calme apparent.

(A Jacquemet.) Alors, citoyen, je suis portée sur la liste de demain?

JACQUEMET.

Nous n'en savons rien, madame. On ne nous envoie pas les listes d'avance. Ce qui arrive pour vous n'était jamais arrivé pour personne. N'est-ce pas, Guillaumin? Qu'est-ce que tu en penses, toi?

GUILLAUMIN.

Ma foi, citoyenne, je ne voudrais pas vous donner trop tôt des illusions qui pourraient être

déçues. Ce serait bien vilain; car, voyez-vous, quand on a fait son paquet pour l'autre monde, ce n'est pas la peine de le déficeler avant qu'on soit sûr de ne pas partir. Cependant je crois pouvoir vous dire qu'il ne faut pas vous désoler. Tenez, j'ai une idée, moi, c'est que vous êtes graciée. Je crois cela surtout depuis que je vous ai entendue dire votre nom. As-tu remarqué, Jacquemet, que le nom de la citoyenne était biffé sur la liste qui nous a été adressée ce matin du greffe? Ce n'est pas qu'il n'y eût de la place dans le char à bancs. Il y avait aujourd'hui plus de vides que d'ordinaire. Ah! je soupçonne quelque chose là-dessous.

JACQUEMET.

Il a raison. Eh bien, vous l'aurez échappé belle, citoyenne. Vous aurez été la seule à sortir vivante de cette triste maison.

JULIE, avec un rugissement.

Dieu!

Elle s'éloigne comme affolée et s'assoit sur une chaise au fond du hangar.

JACQUEMET.

Voilà une femme singulière. Elle ne peut se consoler de n'avoir pas été guillotinée.

GUILLAUMIN.

Nous en voyons d'étranges, mon cher Jacquemet.

Jacquemet et Guillaumin se retirent.

SCÈNE IV

JULIE, assise, se voilant le visage.

Une vie de honte après une vie de devoir et de respect de soi-même. Et toujours, du fond de la nuit, l'œil éteint de ce malheureux ami qui m'appelle! Non, non; il y a eu erreur dans la transmission des ordres. Demain, ce sera mon tour. Ah ! il m'eût été si doux de faire avec lui le fatal trajet, de lui succéder sur la planche sanglante. C'eût été

trop de bonheur. Le sort n'accorde pas deux voluptés comme celle dont j'ai joui cette nuit. Mon nom effacé !... C'est étrange; mais fions-nous à la rage de ces forcenés. Eux faire grâce? allons donc !...

SCÈNE V

La porte de la loge de Guillaumin s'ouvre; un jeune homme entre dans le costume militaire du temps. Mouvement d'effroi de Julie.

LA FRESNAIS.

Madame, pardonnez ma démarche téméraire. Un seul mot l'excusera: c'est moi qui vous ai sauvée.

JULIE.

Monsieur, je ne veux pas, je ne peux pas être sauvée.

LA FRESNAIS.

Vous êtes juste, et vous ne pouvez refuser à un cœur loyal, contre qui sont toutes les appa-

rences, le droit de se justifier. A l'appel de la patrie, j'ai pris les armes comme tous ceux de mon âge, et je peux bien dire que j'ai eu à cela d'autant plus de mérite que je devais, en m'enrôlant, faire taire bien des répugnances légitimes. Ma famille était de celles que la Révolution blessait le plus profondément. Le mal était actuel, évident, le bien était dans l'avenir et incertain. N'importe; le drapeau ignore la politique, et, devant l'ennemi, toute sagacité doit se taire. Je fus récompensé de mon entraînement par la compagnie des héros que je trouvai à l'armée de Sambre-et-Meuse, où je fus incorporé.

Au son de chants de guerre qui nous saisissaient jusqu'au fond des entrailles, nous eûmes bientôt fait reculer les troupes les plus aguerries de l'Europe. Notre dernière bataille s'est livrée à Fleurus. Nous fûmes d'abord écrasés par le nombre, quand un jeune capitaine dont vous entendrez souvent, je vous le prédis, prononcer le nom, Marceau, mon ami, réunit à lui quelques bataillons

décidés à mourir plutôt que d'abandonner un poste d'où dépendait le salut de l'armée. Le combat se rétablissait en même temps sur la Sambre; Charleroi tombait entre nos mains; Beaulieu ordonnait une retraite générale, nous laissant libre le chemin de Bruxelles. La part que j'ai pu avoir à ces glorieuses journées m'a fait choisir pour en venir porter la nouvelle au Comité de salut public.

Depuis deux jours, je parcourais d'un œil avide ce Paris sombre, qui sait organiser à la fois la victoire et la terreur. Le désir de tout voir me conduisit au tribunal révolutionnaire. Je vous vis, madame, digne, calme et froide, sans provocation ni faiblesse, devant ces juges odieux. Votre courage, votre attitude résignée, votre beauté me blessèrent au cœur. L'idée me vint d'abord de me perdre avec vous. Puis je réfléchis que je pouvais vous sauver. Carnot m'avait dit que le porteur d'une si belle nouvelle n'avait qu'à exprimer un désir pour le voir réalisé. Quel désir pouvais-je avoir, si ce n'est de

vous arracher à une mort affreuse? J'ai réussi; votre nom a été rayé de la liste fatale.

Et quelle récompense veux-je réclamer pour ma victoire? Une seule, madame, celle de venir vous l'annoncer. Oui, je l'avoue, j'ai désiré le rôle de messager de paix en ces lugubres corridors. J'ai voulu vous dire : « Par moi, vous vivrez pour de nobles devoirs. » Est-ce trop, madame? Demain, je pars pour Bruxelles, où je sais qu'en ce moment mes compagnons d'armes font leur entrée. La Hollande nous appelle; nous ne nous faisons pas d'illusion : c'est l'Europe coalisée que nous aurons vingt fois à combattre. Notre génération sera fauchée; d'autres nous suivront.

JULIE.

Voilà de hautes pensées, monsieur. Vous m'avez un moment soustraite à d'affreuses angoisses; en vous entendant, j'ai la preuve que la France existe encore et qu'elle revivra. Mais permettez-moi une

question : puisque vous avez vu les crimes de Paris, pourquoi n'employez-vous pas ce grand courage à chasser les brigands qui décapitent la patrie, la remplissent de sang et d'horreur.

LA FRESNAIS.

Non, madame, et votre grand cœur nous comprendra. Quand la patrie est en danger, on ne raisonne pas. Cette horrible tête de Méduse qui pétrifie les cœurs les plus braves, c'est la France après tout. Ces horreurs, nous les ferons cesser, je le jure ; mais nous les ferons cesser par la victoire sur l'ennemi. Nous délivrerons la France de la terreur, quand nous l'aurons délivrée de l'étranger. L'étranger vaincu, la terreur cessera. En ce moment, peut-être l'armée de la France, dans les provinces révoltées, ravage mes terres, brûle la demeure de mes ancêtres, tue mes proches. Je pleure sur tant d'infortunes, mais je fais mon devoir. Peu nous importe qu'un jour les Machiavels de l'avenir disent de nous : « Ce furent de pau-

vres politiques », si le patriote dit de nous : « Ce furent des héros ! »

JULIE.

Monsieur, il me serait doux de m'épancher dans une âme comme la vôtre. Mais un mystère sombre m'obsède; il m'est interdit de vous l'expliquer. Je vous ai inspiré quelque estime; prouvez-le-moi de nouveau en m'abandonnant à mon sort. Je suis due à la mort. La mort, monsieur, ne souffre pas qu'on lui arrache ses victimes; ceux qu'elle a serrés de ses dents ne doivent pas revivre. Grâces vous soient rendues pour la pensée généreuse qui vous a porté à me sauver! Toute votre vie, que j'augure couronnée de gloire et des récompenses de la victoire, gardez le souvenir de la belle action que vous avez faite. J'en suis touchée autant qu'on peut l'être. Vous avez été grand, généreux et fort. En mourant (marque de surprise de La Fresnais), j'aurai votre image devant les yeux de l'âme, parmi celles qui accompagnent au seuil du tombeau et qui consolent.

LA FRESNAIS.

Pourquoi ne voulez-vous pas vivre? Pourquoi ne voulez-vous pas que ces malheureux comptent un crime de moins? La France renaîtra, nous en sommes sûrs, et c'est par des femmes telles que vous que se fera sa rénovation. Vivre est maintenant, pour ceux qui ne sont pas sur les champs de bataille, le premier des devoirs. Les liens antiques sont tous rompus. Je vous en prie, ne me privez pas de ma récompense; j'ai voulu garder une mère, une épouse à la patrie.

JULIE.

Monsieur, je vous estime trop pour vous faire un mensonge. Non; je ne vivrai pas. Votre action n'en aura pas été moins belle. Gardez-la en votre cœur, et que ce souvenir enchante votre heureuse et longue carrière. Il m'est interdit de vous dire pourquoi je n'accepte pas le don de la vie, que vous m'offrez. Au nom du sentiment sacré qu'éveillèrent

en vous, sur les bancs du tribunal révolutionnaire, ces voiles noirs et ce bandeau, croyez qu'un motif élevé me dicte ma conduite. Je veux mourir, je mourrai. Vous avez sauvé une morte. Si vous m'aimez, ne cherchez jamais à pénétrer ce mystère. J'étais digne, je vous l assure, de l'amour d'un héros tel que vous. Adieu ; laissez-moi.

LA FRESNAIS.

Oh ! madame...

JULIE.

Adieu ! ne doutez jamais de moi.

Il se retire lentement.

SCÈNE VI

JULIE, seule.

(Sanglots.) Graciée ! Plus de doute possible ! La mort ne veut pas de moi. O rage !... Non ; je ne vivrai pas. Ce serait honteux. O mon pauvre ami,

dont la tête roule en ce moment sur l'échafaud... (Elle tombe éperdue sur le fauteuil.) Je mourrai. Grandes sœurs chrétiennes de nos vieilles histoires, je m'écarte de vos exemples. Ces hautes morts, à la façon romaine, vous furent inconnues. Mais vîtes-vous jamais de pareilles épreuves? Or sus donc, mes grandes sœurs païennes, conseillez-moi. Si j'étais une fidèle soumise comme tant d'autres, j'aurais à ma portée des expiations. Il n'y en a pas pour moi. Ma fierté est blessée à mort. Je serais toujours honteuse à mes propres yeux. Revenu à la grandeur antique, le siècle doit demander à la tradition antique ses solutions morales et sa règle du devoir. Aria, Lucrèce, Cornélie, qu'eussiez-vous fait en une telle situation? Oh! votre réponse m'est claire. Vous eussiez choisi la mort.

Elle se lève vivement.

SCÈNE VII

GUILLAUMIN entre.

Madame sait qu'elle est libre ; elle peut, quand elle voudra, quitter l'établissement. J avoue qu'à sa place, je ne me le ferais pas dire deux fois. Le vent change vite, ces jours-ci. Cette maison est singulièrement malsaine pour la vie des gens. C'est à tel point que, si je n'avais pas été concierge du collège autrefois, je déguerpirais, moi et ma femme. Mais, quand on est concierge, on ne peut pas laisser sa porte comme cela. Qu'est-ce que madame attend? Veut-elle que ma femme vienne l'aider, ou bien qu'elle l'accompagne à sa sortie?

JULIE.

Monsieur Guillaumin, il faut que je meure. Vous êtes un honnête homme. Un seul mot. On a dû souvent vous demander du poison...

GUILLAUMIN.

Mais madame ne veut donc pas croire qu'elle est graciée? Nous avons reçu des ordres formels d'élargissemen.. Jacquemet ne laissera pas madame passer ici la nuit prochaine.

JULIE.

Guillaumin, je veux du poison ; il m'en faut

GUILLAUMIN.

C'est une petite douceur que j'ai procurée quelquefois. Il y en a qui n'aiment pas le trajet d'ici au bout du jardin des Tuileries ou à la barrière Saint-Antoine. Mais j'ai déjà dit à madame qu'elle est libre comme l'air.

JULIE.

Guillaumin, j'ai des manières de vous récompenser. Je veux du poison.

GUILLAUMIN.

C'est un peu fort. (A part.) Serait-elle folle ? Mon Dieu, ce n'est pas rare par le temps qui court... (Haut.) Madame va être hors de ces murs dans un quart d'heure; elle pourra se procurer alors toutes ses petites fantaisies.

Il sort.

SCÈNE VIII

JULIE, seule.

A moi seule, sous ce règne de la mort, la mort est refusée. Oh! je veux... je veux... Ce n'est pas un suicide; je ne fais qu'achever l'œuvre d'un bourreau maladroit, réajuster la hache qu'un hasard a dérangée.

Elle arrache son bandeau et le considère un moment, comme fait Monime dans *Mithridate*.

C'est toi qui me rendras ce funèbre service, bandeau que d'anciens rites collèrent sur mon front, et qu'en somme je n'ai jamais profané. Je te prends à témoin; je n'ai manqué à mon vœu que quand je

pouvais me croire déjà en la possession de la mort. Mais je serais lâche, parjure, avilie, si je profitais de ce sursis misérable. J'ai donné des arrhes à la mort; je payerai.

Adieu, vie que j'ai aimée, monde où ma destinée fut étrange, privilégiée, puisque je goûtai la plus haute somme de noble jouissance, misérable, puisqu'à la dernière heure un coup d'œil tranquille sur le passé m'est refusé. J'espérais avoir droit sous le couteau à ce long regard embrassant toute une vie en une seconde, qui, s'il est accompagné du témoignage de la conscience satisfaite, est le commencement des justes récompenses. Six heures de trop m'ont perdue. Je meurs troublée. J'ai eu tort; j'ai dédaigné les formes extérieures par excès d'idéalisme. J'ai trop négligé les voies communes et les précautions vulgaires. L'esprit est prompt; la chair est faible. Pardon !... pardon !...

En prononçant ces derniers mots, sa voix s'affaiblit et se ralentit. Elle reste un moment immobile; puis elle fait précipitamment le tour de la pièce, examinant les murs. Un panneau, déguisant une fausse porte, cède sous sa main.

Ah! voici la nuit que je cherche. Adieu, lumière! adieu, vie! — Ami cher, dans quelques instants je serai avec toi.

Elle referme la porte sur elle.

Presque aussitôt après, Guillaumin entre et s'étonne que la grande pièce soit vide.

SCÈNE IX

GUILLAUMIN, seul.

Tiens, la dame qui ne voulait pas être graciée, la voilà partie. Elle en avait le droit après tout. (Il s'assoit sur le banc.) Quelle vie, mon Dieu! que la nôtre. Habiter ainsi l'antichambre de la mort!... Cinq thermidor! Cela ne peut pas durer. Tout le monde en deviendrait fou. C'est affreux; voilà ceux qui survivent plus tristes de survivre que ceux qui meurent. Est-ce assez étrange, la façon dont cette abbesse s'accrochait à toutes les façons de

périr?... Et, au fait, par où donc est-elle passée? On ne l'a pas vue à la porte.

Il cherche de nouveau; il découvre la porte dérobée, et recule en voyant Julie qui s'est étranglée avec son bandeau et qui râle.

Oh! horreur! horreur! (Mots entrecoupés.)

Il entre dans la loge en courant.

Au secours! au secours! Jeanne, Jeanne, viens vite!

SCÈNE X

Guillaumin et Jeanne se précipitent dans la pièce sombre.

JEANNE.

Ah! la pauvre dame! Elle respire encore. Transportons-la hors d'ici.

Tous deux portent Julie sur un banc. Râles, profonds soupirs.

Apporte un oreiller.

Guillaumin sort.

Ah! chère dame, pourquoi donc teniez-vous tant à mourir?... Elle va passer... Non, elle res-

pire... Madame, madame, il faut vous confesser ; vous aviez donc oublié Dieu?

Guillaumin soutient la tête de Julie avec un coussin.

JULIE, se réveillant comme d'un profond sommeil.

Oh! j'aurais le droit d'être morte. Vie implacable, je te retrouve encore.

JEANNE.

Madame, madame, il faut vous confesser. Vous avez fait là une grande faute. C'est défendu, de se tuer.

A Guillaumin.

Fais donc venir ce prêtre, tu sais, qui est entré hier, qui doit être condamné aujourd'hui.

Guillaumin sort.

JEANNE, soignant la malade.

Ah! ma pauvre chère dame, je comprends cela, voyez-vous. Dans ce temps-ci, cela ne vaut plus la peine de vivre. Mais vous avez mal fait tout de même. Jamais on ne doit se tuer.

JULIE.

Ah! pauvre femme, si tu savais...

JEANNE.

Oh! je n'ai pas besoin de savoir. Jamais on ne doit se tuer. Allons, reposez-vous; vous allez être pardonnée.

SCÈNE XI

L'ABBÉ CLÉMENT entre avec Guillaumin. Il s'approche du banc où Julie est étendue, s'assoit sur une chaise. Guillaumin et Jeanne se retirent.

Mon ministère est tout de pardon. Vous avez commis une grande faute, madame. Mais la miséricorde de Dieu, en ces temps de bouleversement, est infinie. Peut-être y a-t-il quelque circonstance qui atténue votre erreur. Vous plairait-il de me la dire? Vous savez l'ordre divin qui attache par un lien indissoluble l'aveu au pardon. Dites seulement : « J'ai péché. »

JULIE, se levant sur son séant.

Votre pieuse apparition me touche. Mais je ne peux dire ce qui n'est pas dans mon cœur. Non, je n'ai pas péché.

L'ABBÉ CLÉMENT.

Je ne veux savoir que ce que vous me direz. Songez que, demain, à pareille heure, je monterai sur l'échafaud. Il n'y a au monde que vous et moi, et Dieu au ciel. Prenez garde à l'orgueil. Tout le monde pèche. Toute votre vie aurait-elle été le modèle de la vertu, que votre dernier acte, en tout cas, a été coupable. Dites, pourquoi cette obstination à mourir? Notre ministère nous rend savants dans la science des âmes. J'en suis sûr, votre suicide n'est pas votre faute la plus grave. Il y a là un mystère que vous vous obstinez à me cacher. Quand on a l'âme tranquille, on attend la mort; on ne la cherche que quand elle délivre

d'un remords. Le martyre expie tout; le suicide n'expie rien; il aggrave. Dites, âme blessée, noble, j'en suis sûr, que la grâce vient chercher; dites par quel chemin vous fûtes menée à cet abîme, d'où les rites sacrés institués pour le pardon peuvent vous tirer encore.

JULIE.

Eh bien, oui; je vous dirai tout. J'étais ici pour ma dernière nuit; j'ai été surprise. Un homme que j'aimais m'a enivrée à la dernière heure. J'ai consenti; j'ai joui du ciel par anticipation. Puis l'échafaud m'a été refusé. J'ai suppléé au bourreau. J'étais morte quand j'ai péché.

L'ABBÉ CLÉMENT.

Voyez, ma fille, le danger de prendre la vie de plus haut que ne le veut notre condition misérable. Vous vous êtes mise au-dessus de la règle; la règle s'est vengée. Croyez qu'il n'est pas bon de mépriser la lettre. Vous avez eu tort de raison-

ner avec le devoir. L'aspiration transcendante est mauvaise en tout; oh ! vous devez maintenant le voir; heureux les simples ! Je suis un trop humble prêtre pour que vous m'ayez jamais remarqué; mais qui ne connaissait l'abbesse de Jouarre? Votre noblesse, votre grandeur frappaient tout le monde; la princesse perçait en tous vos actes; vos hautes études, vos relations avec les premiers esprits du temps vous avaient fait croire que les grands n'ont pas besoin des soutiens nécessaires aux petits Vous aviez depuis longtemps cessé de prier; vous laissiez aux simples les sacrements et les pratiques que l'Église a établis pour tous. Vous êtes punie de votre orgueil. Mais la miséricorde divine a laissé place au pardon. Vous avez un moyen de réparer vos deux fautes : c'est de vivre.

JULIE.

Non, je ne vivrai pas ; ce châtiment est au-dessus de mes fautes. Je veux mourir.

L'ABBÉ CLÉMENT.

Vous vivrez ; vous verrez ce que c'est que l'existence humaine dans les conditions de tous. C'est rude, allez ! Ces institutions fastueuses, du côté desquelles l'Église avait trop versé, vont cesser d'être. L'abbesse de Jouarre survivra, simple femme, à l'orgueilleuse fondation qui l'a perdue. Acceptez ce sort comme votre pénitence. Votre expiation sera de subir la loi générale. Résignez-vous à gagner votre vie dans les âpres conditions de l'heure présente. Peut-être serez-vous mère...

JULIE.

O Dieu !

L'ABBÉ CLÉMENT.

En ce moment, vous n'êtes ni sage ni chrétienne. C'est votre aveu qui m'autorise à vous le dire : oui, vous serez peut-être mère dans neuf mois. Vos devoirs seront durs. Dans dix mois peut-être, vous mendierez pour votre enfant.

JULIE, se tordant et se cachant la tête dans les mains.

L'abbesse de Jouarre devenue la risée des autres femmes!

L'ABBÉ CLÉMENT.

Voyez comme l'orgueil vous a pervertie. Vous eussiez ce matin affronté la mort avec joie, et pourtant la faute que vous eussiez portée au tribunal suprême aurait été la même. Maintenant, il faut subir les conséquences, avouer devant les hommes que vous avez connu les faiblesses ordinaires, et vous choisissez la mort en stoïcienne. Votre courage, qui en doute? C'est d'humilité qu'il s'agit. Acceptez la vie, si elle vous est prolongée. Soumettez-vous aux règles communes. Votre esprit et votre grand cœur vous désignent pour relever un monde qui s'est imprudemment laissé choir. Vous vous êtes mise au rang de toutes les femmes, n'en soyez pas honteuse; Dieu vous pardonnera si vous savez être simple femme. Vivez, soyez mère, soyez

épouse. Il y aura dans le ciel des trésors de pitié pour ceux qui ont traversé ces jours sombres, où toutes les distinctions du juste et de l'injuste ont été confondues. Martyre ce matin, vous auriez payé pour beaucoup d'autres; d'autres martyrs payeront pour vous.

JULIE.

Vos paroles me vont à l'âme. Oui, je crois maintenant que je serai capable de tout souffrir.

GUILLAUMIN, entr'ouvrant la porte de sa loge.

Monsieur, je suis fâché... Les accusés de votre catégorie vont partir dans un quart d'heure pour le tribunal révolutionnaire. Il faut vous hâter.

L'ABBÉ CLÉMENT, debout.

Que Dieu vous absolve, ma fille! Le pardon final dépendra de votre courage à supporter la vie.

Humiliez-vous ; l'abbesse de Jouarre a failli ; n'accumulez pas les sophismes pour vous dissimuler cette vérité. Jouarre, d'ailleurs, et les institutions de cet ordre n'existeront plus ; soyez une chrétienne, une Française accomplies. Vivez ; prenez garde à l'orgueil.

On entend frapper des coups secs à la porte. L'abbé Clément étend les bras en signe d'absolution. Puis il sort précipitamment. Julie, sur son séant, immobile, pâle, consternée.

ACTE IV

L'acte se passe dans le jardin du Luxembourg. A gauche, deux ou trois petits étalages de pains d'épices, de pâtisseries, de café sur des réchauds. A droite, bosquet, avec quatre ou cinq chaises.

SCÈNE PREMIÈRE

MADAME AUGUSTE.

Je crois que nous allons faire une bonne journée, madame Denys. Le temps est superbe; nous verrons de beaux militaires. Déjà beaucoup d'uniformes vont et viennent dans le jardin. C'est le camp des Sablons qui nous envoie, je crois, ces visites. Je ne comprends rien à ce qui se passe. Qu'est-ce donc que vous dites de tout cela, madame Denys ?

MADAME DENYS.

Moi, je me trouve comme en un jour de printemps, madame Auguste. On dirait que tout refleurit. Ce pauvre jardin était aussi triste que l'avenue d'une prison; on l'a rendu à la joie. Et voilà que les ci-devant nobles commencent à rentrer. Je les reconnais à leur tournure. On va de nouveau danser, s'amuser. J'étais écœurée, je vous l'avoue, madame Auguste. Je croyais que c'était la fin du monde. Je ne suis pas cruelle, voyez-vous. Je n'aime pas les aristocrates; mais je ne veux pas qu'on leur coupe le cou; c'est trop.

Julie circule, un tablier devant elle, un enfant de quelques mois sur un bras. De l'autre bras, elle porte un panier plein de petites provisions, qu'elle distribue aux étalagistes.

MADAME AUGUSTE.

Vous arrivez à propos, madame Jouan. Donnez-moi donc quelques pâtisseries fraîches, quelques gâteaux.

MADAME DENYS.

Et à moi les petits pains frais que mon mari a dû vous remettre. Comment va votre petite, ce matin, madame Jouan ?

JULIE.

Assez bien, madame Denys. Merci de vos bontés pour elle.

Elle passe.

MADAME DENYS.

Tenez, regardez-moi cette femme-là, qui fait nos commissions, madame Auguste; c'est quelqu'un, ça, j'en suis sûre. Elle a beau avoir un torchon devant elle et un bonnet de ménagère sur la tête, on sent que c'est une princesse. Elle est très serviable; mais impossible de la faire sourire. Quand je lui donne ses quatre sous pour sa peine, elle me remercie avec l'air d'une grande dame qui se

fait aimable ; on sent qu'elle ne vit que pour sa petite. Pauvre femme !

MADAME AUGUSTE.

Oui, c'est assez curieux ; ces aristocrates ont des enfants tout comme nous. Mais eux, c'est toujours leur faute. D'où croyez-vous que cela peut lui être venu ? La petite n'a pas plus de trois ou quatre mois ; l'histoire ne peut pas être ancienne ; personne, dans le quartier Saint-Jacques, n'a connu M. Jouan.

MADAME DENYS.

Oui, c'est drôle ; mais, depuis, en tout cas, elle se comporte on ne peut pas mieux. Tout le monde dans la maison la respecte. Ne faut-il pas avoir pitié d'une pauvre femme qui allaite son petit ?

Julie, pendant ce temps, s'est assise sur une chaise de paille, près de là ; son enfant sur ses bras, son panier à côté d'elle.

SCÈNE II

Entre un groupe de trois militaires, parmi lesquels La Fresnais
Ils vont s'asseoir dans le bosquet.

PREMIER MILITAIRE.

Que nous avons bien fait de croire à la patrie! Avouez que, dans les premiers temps, nous eûmes du mérite. Était-ce assez horrible! Nous avions l'air de soutenir le règne de hideux tyrans. J'ai eu le bonheur de ne pas voir Paris durant ce temps.

LA FRESNAIS.

Moi, j'ai vu le tribunal révolutionnaire. C'était affreux et sublime comme un champ de bataille. Soldat, j'ai assisté aux plus belles manifestations de la grandeur humaine qu'il soit possible de rêver. Je vous assure que les quatre ou cinq jours que je passai, il y a un an, à Paris, m'ont laissé des souvenirs qui ne s'effaceront jamais. Je ne puis

vous dire cela. La prison du Plessis, à deux pas d'ici, a vu des actes de dévouement tels que les annales de l'héroïsme et les annales du martyre n'en connaissent pas de plus beaux.

DEUXIÈME MILITAIRE.

Vous nous devez vos souvenirs, du Plessis. Vous nous en parlez toujours, sans jamais satisfaire notre curiosité.

LA FRESNAIS.

La vertu humaine, pour éclater dans tout son jour, a besoin de circonstances particulières qui décuplent le bien comme le mal. Il ne faut pas regretter de vivre en ces moments solennels, dût-on garder, des batailles qu'on a traversées, de cruelles plaies au cœur. Souvent c'est à ces heures sombres qu'on voit le ciel s'ouvrir. De telles visions ne s'oublient pas. Le cœur en demeure touché pour jamais. On est comme un blessé dont

la blessure se rouvre ; on aime sa blessure, on la caresse.

Il devient rêveur. Ses amis se font signe de respecter son émotion. Surviennent deux nouveaux militaires.

TROISIÈME MILITAIRE.

Bonjour, camarades. Permettez qu'on s'assoie près de vous. Voyez comme ce palais dépouille chaque jour son voile de deuil.

On entend l'air : *La Victoire, en chantant, nous ouvre la carrière.*

QUATRIÈME MILITAIRE.

Ce qui m'étonne, ce n'est pas que la République sache faire la guerre, c'est qu'elle sache faire la paix. Ce comité, renouvelé par quart tous les mois, négocie un traité, stipule des articles secrets. L'auriez-vous jamais cru ? Cette paix de la Haye ne vous surprend-elle pas au plus haut degré ?

PREMIER MILITAIRE.

Tout me surprend ici, surtout de m'y voir. Nous

sommes réservés à de plus grands miracles encore. Ce qui m'a toujours paru le signe d'un temps extraordinaire, c'est que la Révolution crée les hommes dont elle a besoin, ou plutôt fait de grandes choses avec des hommes qui n'étaient rien hier et ne seront rien demain. C'est la circonstance qui les fait grands. S'ils prennent un peu trop facilement la vie des autres, ils ne sont pas moins prodigues de la leur.

On entend une musique militaire.

Qu'est-ce que cette procession qui traverse le jardin ?

DEUXIÈME MILITAIRE.

C'est la manifestation pour l'anniversaire de la déclaration de l'Indépendance américaine. Allons voir.

Tous s'en vont, excepté La Fresnais, qui reste rêveur.

SCÈNE III

Groupes de nouvellistes.

RABOURDIN, tenant *le Moniteur* à la main.

Aurait-on jamais cru à de pareilles horreurs? (Passant le journal à son compagnon.) Tenez, lisez-moi cela.

GROMMELARD, lisant.

« Tous les émigrés étaient armés d'un poignard empoisonné. Un animal, sur lequel l'épreuve a été faite, est mort sur-le-champ. »

RABOURDIN, avec un accent d'hémiplégique.

Cela fait frémir. Lisez-moi quelque chose qui me remette les nerfs.

GROMMELARD.

Voulez-vous que je vous lise le récit du ban-

quet de patriotes, qui a eu lieu hier soir pour célébrer l'anniversaire de la liberté américaine.

RABOURDIN.

Lisez, lisez.

GROMMELARD.

« Le civisme, l'ordre, la concorde et l'harmonie qui présidaient à la fête ont offert le tableau intéressant d'une famille unie.

« Une musique harmonieuse a joué pendant le repas et à la fin de chaque toast des airs patriotiques.

Pendant ce temps, quelques promeneurs se sont groupés alentour et écoutent, les uns en donnant des marques d'assentiment, les autres en souriant.

« Les toasts suivants ont été portés avec cette sensibilité et cet enthousiasme qui caractérisent les vrais amis de la liberté et de l'équité.

« A la Convention nationale de France! Puisse-t-elle achever sa longue, importante et périlleuse carrière en établissant une Constitution sur des principes de sagesse, de liberté et d'égalité, et assurer, jusqu'à la postérité la plus reculée, l'indépendance et le bonheur du peuple français!

« Aux phalanges intrépides de la République française! Puissent les vertueux citoyens qui les composent jouir, dans la retraite et au sein d'une patrie reconnaissante

et généreuse, des fruits précieux de cette liberté que leurs illustres travaux et leurs victoires éclatantes ont justement mérités !

« A la mémoire de ceux qui sont morts ! Puissent des lauriers ombrager leurs tombeaux, et leurs services vivre à jamais dans les cœurs d'une postérité reconnaissante !

« A la justice, à l'humanité et à la probité ! Puissent ces grands principes caractériser à jamais les conseils des gouvernements libres !

« Aux sciences, aux arts et aux hommes distingués qui en sont les plus beaux ornements !

« Au beau sexe des deux hémisphères !

Mouvements divers; les bravos dominent; expression d'admiration béate sur la plupart des physionomies.

Écoutez, écoutez.

« A la clémence ! Puisse le peuple français victorieux donner l'exemple de cette vertu ! »

UN DES ASSISTANTS, à mi-voix.

Est-ce assez ridicule ?

AUTRE.

Tais-toi donc. Ce qui est grand peut se passer

tous les ridicules. La victoire est la seule chose dont on ne puisse se moquer.

GROMMELARD.

Ces lectures-là remettent le cœur. Bravo! Prenons quelque chose chez madame Denys.

Vos petits gâteaux étaient excellents, hier, madame Denys. J'en voudrais encore aujourd'hui.

MADAME DENYS.

Tout de suite, monsieur Grommelard. Je n'en ai pas ici. On va vous en chercher. Madame Jouan!...

Julie s'approche; madame Denys lui indique les divers objets qu'elle doit rapporter.

RABOURDIN.

Oh! la belle femme! quel port! quelle démarche!

La Fresnais, pendant ce temps, s'est comme réveillé et a reconnu Julie.

LA FRESNAIS.

Que vois-je! Est-ce mon cerveau en délire?... Je ne me trompe pas!... C'est elle-même!... elle-même... Oh! oui.

Mais cet enfant!...

Julie sort.

GROMMELARD.

Une belle commissionnaire que vous avez là. Où donc avez-vous été chercher cela, madame Denys.

MADAME DENYS.

Ah! n'est-ce pas qu'elle a de la tournure? C'est une pauvre femme qui, depuis un an à peu près, demeure sous les toits dans la maison où j'ai ma boutique. Elle ne voit personne; jamais personne n'est venu la voir. Sa figure est toujours comme celle d'une statue, immobile, impassible, sauf que, pour le moindre service, elle a un sourire qui n'appartient qu'à elle. Vous me direz : « Son enfant? » Eh

bien, que voulez-vous? Il y a trois mois à peu près que la petite est venue. Une pauvre femme, sa voisine, la soigna. Depuis ce temps, elle ne vit plus que pour le petit être. Pauvre femme! On dira ce qu'on voudra, c'est une digne personne! Je lui envoie du lait tous les matins, et elle gagne dix sous par jour à faire mes distributions de pains et de gâteaux.

GROMMELARD.

Nous sommes dans un temps, Rabourdin, où il se passe des choses singulières.

Ils s'écartent en faisant des gestes.

LA FRESNAIS, à madame Denys.

Pardon, madame, il me semble que la personne à qui vous venez de parler s'appelle madame Jouan?

MADAME DENYS.

Oui, monsieur. Ah! vous aussi, vous avez décou-

vert, je crois, que ce n'est pas la première venue. Mais, tenez, je dois vous avertir d'une chose, mon jeune officier, car je m'intéresse beaucoup à vous, je vous trouve bien gentil. Pas de tentatives dans les règles ordinaires. La place est imprenable ; c'est la vertu même. N'essayez pas... Vous me direz : « L'enfant...? » Eh! que voulez-vous que je vous réponde? Il a environ trois mois. Je n'en sais pas davantage.

Elle s'occupe quelques instants à ranger les gâteaux.

LA FRESNAIS.

(A part.) O Dieu ! que faire ? — (A madame Denys.) Madame Denys, je sais une partie du mystère. Vous êtes une honnête femme ; laissez-moi quelques minutes seul avec elle.

MADAME DENYS.

Bien volontiers, cher monsieur. J'ai vu tout de suite que vous êtes un homme comme il faut.

Elle se retire.

SCÈNE IV

JULIE arrive et reconnaît La Fresnais.

O ciel!

LA FRESNAIS.

Oui, c'est moi, madame, et cette rencontre n'est pas l'effet d'un hasard. Le jour où, pour vous obéir, je vous abandonnai dans les murs du Plessis, et le lendemain, je ne quittai pas la porte de la prison ; on me parla avec mystère de votre désespoir, de votre tentative de suicide. Quelle force sur moi-même, quel respect de votre volonté il me fallut pour ne pas pénétrer près de vous! Je vous avais donné ma promesse. Quand je dus partir pour Bruxelles, sous peine de déserter mon drapeau, votre vie était sauve. Depuis un an, à travers les aventures les plus inouïes de la plus folle guerre qu'aient menée par le monde des

adolescents enfiévrés, votre image m'a suivi ; je n'ai eu qu'un désir, revenir à Paris pour vous retrouver. Un secret pressentiment me ramenait en ces quartiers, d'où je supposais, sans savoir pourquoi, que vous n'aviez pas dû vous éloigner. Pouvez-vous me faire un crime d'un culte qui me remplit tout entier et qui n'a pour cause que votre supériorité? C'est votre faute, madame ; vous étiez trop divine à la barre du tribunal révolutionnaire. Et, aujourd'hui que je vous retrouve sous le vêtement d'une femme de travail, vous m'apparaissez plus admirable encore. Les sentiments que j'ai pour vous m'ont préservé de toutes les séductions vulgaires. Demandez-moi de souffrir en silence ; mais ne me demandez pas de ne point souffrir.

JULIE.

Vous êtes cruel, monsieur, en promenant un fer rouge sur les lèvres d'une plaie qui ne saurait être cicatrisée. Je vous l'ai dit ; je vais vous le dire encore : un mystère couvre ma destinée ; il m'est

interdit de le révéler. Je ne peux aimer personne, et j'ai trop de raisons de vous aimer, vous qui, par amour, m'avez sauvée des bras de la mort. Je vous adresse donc pour la dernière fois une prière ardente, une supplication. Ne cherchez plus à me voir. J'ai été près d'un an sans sortir du réduit où je cache ma vie. Je suis venue en ce jardin pour gagner ce qui est nécessaire à l'existence de ce petit être, qui seul m'empêche de mourir. Je devrais être morte; tenez-moi pour telle, monsieur. Adieu.

LA FRESNAIS.

Non, non! Ce n'est pas possible. Je dirai presque que vous me devez la vérité. La femme n'est pas juge en sa propre cause. Le ciel m'a mis sur votre chemin pour être votre frère, votre appui. Je vous ai arrachée à la mort; j'ai un droit moral à remplir auprès de vous. Cette vie de reclusion, qu'un sentiment ascétique n'explique pas!... Cet enfant de quelques mois!... Votre meilleur ami, celui qui, de votre aveu, devrait être votre

époux, si un motif supérieur ne s'y opposait, n'a-t-il pas le droit d'être éclairé sur des points où votre honneur se lie. N'est-il pas naturel que je sois jaloux de la pureté immaculée d'une vie que j'ai sauvée? Ah! madame, ma récompense sera-t-elle d'endurer, en pensant à vous, une torture sans fin?

JULIE.

Ne voyez-vous pas que ce qui fait mon martyre est d'être obligée de faire le vôtre, d'être condamnée à reconnaître votre courageux amour par l'ingratitude apparente? Vous m'avez tirée des bras du bourreau; je vous désole. Vous êtes l'homme du monde dont l'estime m'est la plus chère, et je suis forcée de vous laisser douter de moi. Ah! c'est trop fort, monsieur. Pitié! pitié! Par cette main que je vous tends et que je vous permets de serrer (elle lui tend la main), je jure que je méritais le sentiment qui vous a porté à m'aimer. Gardez mon souvenir comme une douceur, non comme

une amertume. Ne me laissez pas croire que j'aie été un fléau dans votre vie. Ne cherchez plus à me voir. Je suis sacrée à ma manière. J'expie. Adieu, adieu !

Serrant convulsivement l'enfant dans ses bras.

Ah ! chère petite, qu'il faut que je t'aime!

Elle sort précipitamment.

SCÈNE V

LA FRESNAIS tombe éperdu sur le banc, dans le bosquet.

Doute pire que la mort ! Cette vertu austère, cette incomparable beauté recouvriraient-elles un mensonge ? Ah ! je ne croirais plus à moi-même, je me tuerais, si j'étais obligé de l'admettre. Un mot d'elle, quel qu'il fût, me serait moins cruel que cette incertitude. Oh ! je la voudrais faible. Elle craindrait sa faiblesse. Elle est trop grande ; son orgueil la perd.

Il s'abîme dans la douleur.

SCÈNE VI

MADAME DENYS, rentrant.

Eh bien, mon cher monsieur; je vous l'avais bien dit. Retournez en Hollande, allez; perfectionnez la manœuvre pour prendre une flotte avec de la cavalerie; mais ne vous attaquez pas à celle-là. Avec votre jolie figure, vous n'aurez pas de peine à trouver d'un autre côté des consolations.

ACTE V

L'acte se passe dans le parc d'un château, à la Celle-Saint-Cloud; l'église du village contiguë au parc; au milieu, banc de jardin, sous une cépée d'arbres.

SCÈNE PREMIÈRE

Julie, sur le banc, travaillant machinalement, d'un air distrait. François, le jardinier, ratisse les allées. Juliette traverse le parc, jouant au cerceau. Le cerceau vient s'abattre aux pieds de Julie.

JULIETTE, lui sautant au cou.

Ah! petite maman, je m'amuse bien ici... Sais-tu que les tulipes de mon parterre sont épanouies? Tu viendras aujourd'hui les voir, n'est-ce pas? François est si bon pour moi! — François, tu vas continuer à m'apprendre les noms des fleurs. Il y en a de si drôles. Pourquoi ne

donne-t-on pas toujours de jolis noms aux fleurs?

Elle saute sur les genoux de sa mère.

Maman, je t'aime beaucoup. Es-tu contente de moi? Tu ne seras plus triste, n'est-ce pas? C'est que, moi, je suis si contente, vois-tu!

Elle l'embrasse.

Maman, dis-moi donc une chose. Pourquoi n'ai-je pas de petit frère comme Louise? Louise, elle, joue toujours avec son petit frère. Un grand frère, comme Fernand, c'est bien joli aussi; mais j'aime mieux un petit frère, tout petit, dont je serais la petite maman.

Elle reprend son cerceau et court. François ratisse.

SCÈNE II

Entre le marquis de Saint-Florent. Il s'assoit à côté de sa sœur. Juliette vient l'embrasser, puis elle s'en va en courant.

LE MARQUIS.

Qu'elle est charmante, cette enfant, et quelle

joie pour elle que ces jours d'été passés à l'ombre des arbres et parmi les fleurs!

Julie pousse un profond soupir.

Chère sœur, il faut en finir. A force de vouloir ce qui est grand, vous allez commettre ce qui est mal. Vous êtes sur le bord d'un abîme, où votre vertu vous pousse. Les temps que nous avons traversés, et dont notre devoir à présent est de réparer les ruines, ont été comme un interrègne dans les lois de la nature. Tout a été suspendu ; les conventions sociales ont été abrogées; l'homme n'a eu momentanément d'autre loi que la noblesse de son cœur. Cette loi, qui ne chôme jamais, vous l'avez observée. Moi, qui suis votre frère, presque votre père, comme chef de la famille, je vous absous. D'Arcy a été votre époux dans la mort. Ce fut un sacrement, et le plus auguste de tous, que le mystère de cette nuit où vous acceptâtes son amour, une heure avant de mourir. Le lien de convention qui vous attachait à l'Église était rompu par la force. L'Église renaîtra; mais Jouarre, Re-

miremont, Fontevrault, ces fondations plus aristocratiques que chrétiennes, ne revivront pas. On ne verra plus de ces abbesses qui avaient les droits régaliens, battaient monnaie, tenaient tête à Bossuet, qui leur a répondu en trois volumes. Ce n'est pas à l'Église chrétienne que vous étiez liée; vous aviez été engagée par votre naissance dans des institutions qui furent utiles à une époque fort ancienne, qui étaient devenues, de notre temps, des corporations mêlées de bien et d'abus, et dont votre haute raison a cherché à tirer le meilleur parti possible. Quand le tribunal révolutionnaire vous désigna pour la mort, Jouarre n'existait plus; vos vœux étaient sans objet. Restait l'éternel vœu, le sacrement aussi vieux que le nature, qui survit à toutes les lois, à tous les cultes. Vous connaissez mes sentiments : je ne dédaigne pas les rites; ils sont nécessaires. L'homme extraordinaire qui, dans ce moment, représente le génie de la France, m'initie à ses hautes pensées, et bientôt peut-être vous verrez éclater l'acte le

plus inattendu de ce temps, acte destiné à concilier, en ce qui concerne la religion, les besoins anciens et les besoins nouveaux. Les rites sont nécessaires à l'homme en société. C'est la société qui les veut. Supposez deux êtres humains dans une île déserte; exigeriez-vous les rites ordinaires pour qu'ils pussent rétablir le cours de la vie? C'était un désert entre la vie et la mort que votre situation au Plessis. Il n'y avait plus de subsistant pour vous que la nature et l'éternité. L'incident imprévu qui vous sauva la vie n'a fait que confirmer le sacrement de la nuit. Votre enfant en a été le sceau, la consécration solennelle. Vous avez été mariée, ma chère sœur, mariée une première fois, et, si une seconde union a jamais été légitime, c'est dans le cas dont il s'agit.

Juliette traverse la scène avec son cerceau.

Avez-vous réfléchi à l'avenir de cet enfant? Son jeune âge prévient toute question indiscrète; mais sa présence dans notre monde est déjà difficile; dans quelques années, elle sera presque impos-

sible. Cette enfant a droit à une famille, à des frères, à des sœurs. La Fresnais est le plus noble cœur qu'il y ait. Il sent comme nous. Il vous adore.

JULIE.

Arrêtez; c'est trop cruel. Vous oubliez que La Fresnais ignore ce qui s'est passé. J'ai mieux aimé deux fois être avec lui absurde, dure, dissimulée; j'ai mieux aimé paraître coupable et m'exposer au plus grave soupçon d'infamie que de lui révéler un mystère dont vous seul au monde avez le secret.

LE MARQUIS.

Il sait tout. Je lui ai tout dit hier.

Elle pousse un cri.

Je le devais. Depuis mon retour de l'émigration, diverses circonstances m'ont mis en rapport avec cet incomparable soldat. Il a bientôt su que vous

étiez ma sœur. Il m'a exposé ses angoisses. Je devais à votre honneur, à l'honneur de notre maison, de lui tout raconter. La Fresnais est ici depuis deux jours. Nous sommes convenus que la situation devait finir par un éclat décisif. La Fresnais vous admire en vos épreuves encore plus qu'en votre jour de triomphe, ce jour où, devant le tribunal révolutionnaire, vous fûtes comme une lumineuse apparition de grandeur, de vertu, de beauté. Il a raison. Notre espèce serait véritablement avilie, si une femme telle que vous n'obtenait les hommages des plus hauts appréciateurs du mérite. La Fresnais est peut-être le premier de cette génération de guerriers merveilleux que la Révolution, par le son clair de son oliphant, a fait sortir de notre vieille terre. La prodigieuse campagne de Lecourbe, où l'on a vu nos jeunes soldats et les vieilles troupes de Souvarov se donner rendez-vous sur les glaciers du Gothard, pour s'y livrer un duel de géants, a été principalement soutenue par lui. Il représente, en ce siècle naissant, un

principe excellent, l'anoblissement par la victoire, la pacification des luttes de classe par l'héroïsme. Soyez fière, ma chère amie, d'une telle union. Vous portiez un beau nom; nos ancêtres ont servi glorieusement la France; vous en porterez un tout aussi beau, celui d'un des hommes qui ont eu la part la plus glorieuse à cette œuvre de rénovation de la France, qui est l'objet de tous nos vœux.

Ce héros, pour lequel tout noble cœur de femme devrait battre, vous l'aimez. Je veux oublier que vous lui devez la vie; vous me soutiendriez que cette vie a été pour vous le pire des dons, qu'en vous sauvant, La Fresnais vous a condamnée à des années de torture morale. Prenez garde à votre défaut. Vous forcez les limites de la nature humaine; vous la faussez par votre grandeur. Si vous eussiez été une simple religieuse, confinée dans l'ancienne foi, ou une mauvaise religieuse, insoucieuse de devoirs auxquels elle ne croit pas, votre position eût été simple. Recluse obstinée ou

mondaine toute profane, vous trouveriez, dans la société qui se prépare, des places également indiquées. Trop grande pour chercher l'oubli dans un cloître, trop grave pour le chercher dans les étourdissements d'une frivole mondanité, vous refusez l'unique solution qui s'offre à vous. Croyez-moi, chère amie. Le Dieu auquel nous croyons tous les deux vous parle par ma bouche. La raison de l'univers doit être entendue par le cœur. Votre morale ne saurait être celle de tous. Vous l'admettiez autrefois, chère abbesse incrédule, quand vous laissiez à un personnel inférieur le soin de croire pour vous et de pratiquer les devoirs humbles de la vie religieuse. Cette hauteur d'interprétation de la loi du devoir vous commande aujourd'hui de sortir, par un mariage avec La Fresnais, d'une situation impossible à continuer.

JULIE.

J'ai le respect des formes établies. Elles sont le soutien intérieur de ce grand corset d'osier

qui maintient le colosse de la pauvre humanité. L'Église ne peut marier l'abbesse de Jouarre. Or un mariage où l'Église n'interviendrait pas serait de ma part un acte de haute inconvenance.

LE MARQUIS.

Rassurez-vous, chère sœur, les choses humaines mettent presque toujours le remède à côté du mal. Les situations irrégulières ont d'ordinaire pour issue des lois d'exception. La transformation que la Révolution a opérée dans la société française est bien plus profonde qu'on ne le croit. Tout doit être neuf ; tous les liens sont rompus ; les épaves de la vieille Église doivent servir ; il faut les démarquer. Fouché veut être duc ; Merlin oublie qu'il fut moine ; Talleyrand ne peut rester évêque. Je vous ai dit les hautes pensées de l'effrayant génie qui s'efforce en ce moment de faire accepter les nécessités du passé à un avenir qu'il sait bien ne pas devoir être éternel. J'y suis mêlé par mes fonctions diploma-

tiques, et je peux vous dire que le cardinal Caprara est en ce moment à Paris pour signer un acte de pacification. D'une part, les consciences pieuses seront rassurées par l'adhésion du saint-père à l'ordre nouveau. De l'autre, la cour de Rome, toujours fortement influencée par la victoire, fera toutes les concessions dans les questions de personnes. Elle admet que ce qui est arrivé constitue une crise sans précédent. Talleyrand cessera d'être évêque ; Louis, son acolyte à la messe de la liberté, au Champ de Mars, va se donner tout entier aux finances. Vous le dirai-je? Sans vous désigner, bien entendu, j'ai parlé dans les conseils de la possibilité d'une situation comme la vôtre. Voici le billet que j'ai reçu ce matin :

Le premier Consul me charge de vous écrire qu'il a parlé au cardinal Caprara et lui a fait comprendre qu'il était nécessaire, en vue de la paix des consciences, qu'il eût des pouvoirs pour des cas analogues à celui dont vous m'avez parlé. Le cardinal a répondu que le saint-père avait devancé sur ce point les désirs du premier Consul (léger sourire du marquis) et lui avait

conféré à cet égard tous les pouvoirs canoniques, de telle sorte qu'une heure après la demande du premier Consul, la dispense serait accordée.

Ah! chère amie, chère amie (il l'embrasse), que voici le cas d'appliquer les principes qu'une raison supérieure vous a enseignés! C'est notre famille, décimée en ces néfastes années, qui, par ma voix, vous ordonne de contracter cette union.

JULIETTE, arrivant en courant.

Ah! maman, quand donc viendras-tu voir mes tulipes? Si tu savais comme elles sont belles!

On entend un carillon.

Tiens! qu'est-ce que cela? — François, qu'est-ce que cela?

FRANÇOIS.

Mademoiselle, on dit que c'est le Concordat. Je ne sais pas bien ce que c'est. Cela s'appelle Concordat. Il paraît que maintenant on va recommencer à dire la messe le dimanche. Moi, je n'y vais pas; mais je suis bien aise qu'on la dise tout de même.

LE MARQUIS.

Tout revit, tout renaît, chère sœur. Cette heure-ci est solennelle et sainte. — François !

FRANÇOIS.

A vos ordres, monsieur le marquis.

LE MARQUIS.

Va au pavillon qui est près de la porte de Garches, et prie le général qui est arrivé hier de venir nous rejoindre ici.

A sa sœur, avec des larmes dans la voix.

Quelles années terribles vous avez traversées, chère amie. Votre courage a été surhumain ; vous allez être récompensée par le bonheur. Ne méprisez pas systématiquement le bonheur. C'est le côté diurne de la réalité, dont l'épreuve est le côté nocturne. Ouvrez-vous à la joie! Que de fois je vous ai entendue dire que l'Église, malgré ses décrépitudes, était encore le petit monde où vous aimiez la réalité, le cadran dont les aiguilles marquaient

pour vous les heures de nuit et de jour. Écoutez sa joie, partagez-la.

Le carillon du village se fait entendre de nouveau.

Elle pleure.

Vous pleurez. Ah ! qu'il y a longtemps que cela vous manquait, ma chérie. Pleurez, pleurez. Oh ! que pleurer est une bonne et légitime chose ! La chrysalide du monde subit en ce moment une transformation profonde. C'est l'heure des pleurs et l'heure de la joie !

Le carillon recommence. Quelques notes seulement.

JULIETTE, s'arrêtant près de sa mère.

Maman, c'est le Concordat qui sonne. Pourquoi donc pleures-tu ?

SCÈNE III

Entre La Fresnais. Le marquis va au-devant de lui. Julie reste assise, baignée de pleurs.

LE MARQUIS.

Grand et noble ami, j'ai obtenu de ma sœur le

consentement à l'union qui était dans nos vœux à tous. Ce jour comptera entre les plus beaux de l'histoire de notre famille. Votre jeune gloire s'allie bien à notre vieil honneur. Je voudrais que ceux que nous avons perdus dans la tourmente fussent ici pour vous accueillir en frère, vous embrasser comme un des leurs.

JULIE se lève, forte et résolue.

Vous avez appris, monsieur, le mot d'une énigme qui a dû longtemps vous sembler inexplicable. J'ai lutté contre les sentiments les plus profonds de mon cœur; pendant sept ans, j'ai dû vous paraître ingrate, obstinée dans mes refus. Il m'était absolument impossible de vous révéler le motif de ces refus. C'était le secret d'un mort, et, si j'ai eu tort de céder à mon amour pour D'Arcy, je ne pouvais trouver d'excuse, au tribunal de ma propre conscience, que dans le caractère unique, étrange, presque fatal de cet amour. Tout autre amour m'était interdit, et, avec cela, j'aurais été

coupable de ne pas voir ce que vous valez. Ah! monsieur, que j'ai souffert! Depuis longtemps la douleur m'eût consumée, si je n'avais été impérieusement rattachée à la vie par le besoin que cette enfant avait de moi.

Juliette se jette dans les bras de sa mère; elle lui prend la main et reste près d'elle jusqu'à la fin.

Je ne sais, monsieur, si nous reverrons jamais la pleine joie, celle qui suppose l'inexpérience et la naïveté. Nous serons, je le crains, toujours un peu comme ces initiés antiques, qui, après avoir assisté aux visions terribles de certains mystères, pouvaient bien continuer de vivre encore, mais ne riaient plus. Nous avons vu trop de choses pour qu'il nous soit possible de reprendre la vie avec cette sérénité enfantine qui est l'heureux don des simples. Mais nous avons assez vécu tous les deux pour avoir appris que la désillusion est aussi une bonne condition de bonheur. Je vous aime, monsieur, d'un amour que des années de silence ont concentré, non affaibli. Pour des âmes comme les nôtres, l'amour ne va pas sans le devoir. Prenez-

moi telle que je suis, pour une ressuscitée à la vie, décidée à la recommencer avec vous.

Son visage se détend peu à peu et finit par devenir rayonnant.

Je revis avec la France ; je revis en vous et par vous. Je suis convaincue de n'être pas infidèle à l'homme grand et bon qui a été mon époux d'une nuit. Vous accepterez que son image ait la première place dans le sanctuaire de mes souvenirs. Cette enfant... (Juliette la regarde d'un œil étonné), cette enfant trouvera chez vous l'affection que son père lui eût donnée. Votre gloire, monsieur, je l'adopte et la fais mienne. Je suis fière de vous (elle lui tend la main) autant que d'un de mes ancêtres. Nous avons à refaire la France, unissons-nous. Grand et glorieux ami, il y a sept ans, votre amour, à votre insu, fut pour moi le pire des malheurs. Il me rejeta dans la vie, quand déjà un pacte sanglant avait été conclu entre mon honneur et la mort. Recevez aujourd'hui mon pardon. J'abdique ma fierté entre vos mains. Je m'étais interdit jusqu'ici d'être tendre et faible L'amour avait été pour

moi si noir de perfidies, que je m'étais prise à le haïr. En me donnant à vous, je suis sûre de ne trahir personne. Je la veux, je la veux, cette main héroïque, qui a tenu victorieuse l'épée de la France. Bénéficions du privilège de ceux qui ont vu de près la mort. Puisons dans notre hauteur morale et notre mépris de la vulgarité la force de vivre encore et d'aller au-devant des incertitudes de l'avenir.

Légère impression de cloches dans l'air.

LA FRESNAIS.

Bénis soient les scrupules qui, en différant mon bonheur, m'ont permis de vous voir encore vingt fois plus admirable que le jour terrible où, pour la première fois, sur les bancs du tribunal révolutionnaire, vous ravîtes mon cœur.

APPENDICE

A

L'ABBESSE DE JOUARRE

Quand parut *l'Abbesse de Jouarre*, une éminente actrice italienne, madame Duse, fut frappée du caractère de Julie. Elle voulut créer ce rôle et y obtint le succès que lui assuraient d'avance sa rare intelligence et son merveilleux talent. M. Enrico Panzacchi, professeur à l'université de Bologne et critique excellent, fit la traduction et les arrangements nécessaires pour la mise en scène. La difficulté était surtout de conserver l'intérêt, selon les habitudes du théâtre, après le troisième acte. Je crois avoir eu raison, dans l'œuvre idéaliste, de prolonger la vie de l'abbesse, pour maintenir la conception supérieure de la vie envisagée comme un devoir, et montrer l'expiation, par l'amour maternel, d'une faute commise contre les règles nécessaires de la société. Mais c'est là une idée de moraliste, qui convient, je le

reconnais, au roman plutôt qu'au théâtre. Mes amis de Rome m'écrivaient : « Votre drame ne peut finir par une idylle. » J'eus un moment l'idée d'un quatrième acte, se passant au tribunal révolutionnaire et ainsi conçu :

Le tribunal révolutionnaire, d'après les gravures du temps : d'un côté, le président, l'accusateur public, les jurés ; de l'autre, le banc des accusés.

Sur le banc des accusés, l'abbé Clément, La Fresnais, Julie.

L'accusateur public requiert d'abord contre l'abbé Clément, en peu de mots : « Fanatisme, incivisme, etc. » Aussitôt après la condamnation, on emmène l'abbé.

Puis l'accusateur public requiert contre La Fresnais à peu près ainsi :

> Le cas qui vous est soumis montre bien l'inconvénient pour les démocraties de céder aux sentiments d'humanité et même aux sentiments les plus doux de la nature. Pourquoi faut-il que la femme, ce chef-d'œuvre de la création, soit toujours occupée à combattre la patrie ? Ce héros, que voilà sur le banc des accusés, n'a plus été un héros dès qu'il a connu une femme. A peine sorti des portes du Plessis, il a été évident qu'il voulait la mort. On l'a entendu crier dans la rue : « A bas Fouquier-Tinville ! A bas le Tribunal révolutionnaire ! » Il vomissait en même temps des injures contre les citoyens les plus vertueux. C'est là un délit comparable à celui de crier :

« A bas la Nation ! » puisque le tribunal révolutionnaire est le plus ferme appui de la Nation et que votre vertueux président..., etc.

Le président :

Il m'en coûte de te trouver coupable, après une vie de vertu. La mort, du reste, n'a rien qui doive effrayer un homme tel que toi..., etc.

On l'emmène ; l'abbesse lui serre la main et lui accorde un long regard.

Le président à l'abbesse :

Ton fanatisme est décidément incurable. Sauvée par ce jeune héros, que tu as entraîné au crime, tu n'as voulu employer la vie qui t'était laissée que pour combattre la République ; n'accuse que ton obstination, si nous t'envoyons à la mort. (Sur un ton plus bas.) Cette fois, tu le sais, ce sera pour tout de bon.

Elle se lève, en disant froidement :

C'est bien entendu.

Comme on m'objecta des difficultés scéniques presque insurmontables, je proposai de borner la représentation aux trois premiers actes, en terminant ainsi le troisième acte :

Après que l'abbé Clément a disparu, moment de silence. Julie, comme sortant d'un rêve :

La vie ! la vie ! Le pardon à ce prix ! Non ;

j'aime mieux n'être pas pardonnée. Prêtre, ton absolution coûte trop cher; je mourrai.

Comme en rêvant :

Que disait-il ? L'abbesse de Jouarre, dans dix mois..., mendier pour son enfant... Est-ce possible? Quoi! je serais mère?

Elle se prend la tête dans les mains, puis se lève brusquement :

Oh! si cela est, je veux vivre. La noblesse de la plus humble mère est supérieure à celle que donnaient tous mes anciens droits régaliens. Être déjà cher, que je porte peut-être dans mon sein, petite divinité que je crée de mon sang et de mes larmes, toi, tu as droit de me commander. Ignominie et misère, je vous défie! L'approbation de mon oracle intérieur me suffit. Ah! vous osez parler de honte, quand il s'agit de ce qu'il y a de plus saint dans la nature? Eh bien, vive la honte! Je serai mère, je braverai vos mépris par mon silence, je vivrai!

1802

DIALOGUE DES MORTS

Représenté à la Comédie-Française,
le 26 février 1886,
jour anniversaire de la naissance de Victor Hugo.

PERSONNAGES

CORNEILLE.	MM. Got.
RACINE.	Delaunay.
BOILEAU.	Coquelin.
VOLTAIRE	Worms.
DIDEROT.	Febvre.
CAMILLUS	Mlle Reichemberg.

La scène se passe dans le bosquet des champs Élysées réservé aux ombres immortelles de la Comédie-Française : lumière douce et un peu triste. Sol fleuri, prairie d'asphodèles. Deux sièges de marbre antique.

Corneille, Racine, Boileau, Voltaire, Diderot, d'autres encore, en costume de leur temps; toutes les couleurs sont atténuées et fondues en une nuance pâle et blanche, qui fait ressembler les personnages à des ombres, sortes de statues de marbre vivantes. Ils vont et viennent, deux à deux ou en groupes, lentement, causant d'un ton grave.

Un petit génie ailé, Camillus, met les bienheureux au courant des choses de la terre et des volontés célestes.

CAMILLUS, en entrant, dépose sur le fauteuil de gauche des livres et une sorte de bulletin.

CAMILLUS.

Nos grands morts vont venir.

Camillus parcourt rapidement le bulletin.

« Paris, 1802... Bulletin littéraire : *Atala*... Bulletin politique : Marengo, Hohenlinden... »

Canonnade sourde dans le lointain.

Même au pays des bienheureux, on veut encore entendre les bruits de la terre. Ces ombres immortelles de la Comédie-Française, qui ont accoutumé de se réunir ici pour s'entretenir des beautés éternelles, se fatigueraient de leur gloire et de leur paix, si, chaque jour, par l'ordre du Génie suprême, je ne leur apportais les nouvelles de

Paris. Ce que j'admire en ces esprits purs, c'est comme ils restent toujours eux-mêmes, et comme ils se transforment. Les siècles les grandissent, les rassérènent et pourtant les laissent ce qu'ils furent ! Moi qui les connais, je sais qu'ils rajeunissent. Ils aiment plus que jamais ce qu'ils aimèrent, et pourtant, l'horizon de leurs pensées s'élargit sans cesse. Ils appellent ceux qui doivent les continuer, ils semblent uniquement préoccupés de l'avenir. Qui sait si les vœux et les pressentiments des génies ne créent pas la réalité?

Il s'éloigne. Voltaire et Diderot entrent et se promènent sur le second plan. Voltaire s'arrête près des livres déposés sur le banc de gauche et feuillette un petit volume en souriant. Corneille et Racine entrent en même temps, et s'assoient sur le banc de droite.

RACINE.

Oui, cette génération nouvelle m'étonne, et je crois qu'en effet j'oublierai les excès d'il y a dix ans, cher Corneille, en souvenir des héros d'aujourd'hui. J'aimerai ce jeune siècle, sorti du sang et des larmes, et qu'un Dieu inconnu dirige peut-être. Mais dites-moi, grande ombre chérie, n'êtes-vous pas frappé d'une chose? Le siècle a deux ans, et ses destinées littéraires sont obscures en-

core. La vie, la chaleur, la lumière semblent s'être retirées de la langue que nous aimons. Cette stérilité ne vous effraye-t-elle pas?

On entend une canonnade et le chant :

En avant, marchons!
Par delà les monts,
Courons à la victoire!

CORNEILLE.

Oh! non, cher Racine; non, âme douce et courtoise. Ce bruit m'est un sûr présage. Ma vieille familiarité avec les héros me remplit d'espérance. Les grands siècles se font toujours des poètes dignes d'eux. L'auréole de la poésie et celle de la gloire sont composées des mêmes rayons. Dans notre cher pays de France, il n'y a jamais eu de victoire sans génie pour la chanter. J'attends beaucoup...

La canonnade redouble.

Oh! que cela est de bon augure. Il me faut un poète nouveau. Ce qui se passe est grand, et il me semble que ceux qui naîtront dans cet orage auront des poitrines de fer et des voix d'airain. Les héros sont nos confrères; un vers sublime est, dans l'ordre de l'harmonie, ce qu'un

coup d'audace souveraine est dans le grand jeu des batailles. En quel affadissement notre art est tombé ! La vieille lyre est brisée. Notre vers, où se répercutaient mille tonnerres, est changé en une crécelle, au son âpre, sec et dur. Je veux, pour ce siècle naissant, un poète sonore, qui sache rendre la plainte immense de la terre s'élevant dans l'infini. Je veux entendre dans ses vers l'écho des bruits qui entourèrent son berceau, les éclats de la foudre se mêlant aux rugissements profonds du volcan, le bourdon de Notre-Dame accompagné du canon, de la trompette et du tambour.

RACINE.

J'y demande l'âme aussi, cher Corneille. Le poète que tu veux grand et sonore, je le veux tendre et bon. Je veux qu'il sache nous dire ce qu'il y a dans les larmes et les prières d'une femme. Autrefois, quand mademoiselle de Champmeslé pleurait pour moi, j'étais trop touché pour analyser ses larmes. J'aime plus que jamais ma *Bérénice ;* je crois que les sentiments simples et grands se suffisent ; mais j'admets toutes les va-

riations à l'éternel duo de l'amour. Les trésors de charme, de douceur, de bonté, de tendresse qui sont dans le cœur de la femme, sont des mines d'or qu'on n'épuisera jamais. Oh ! qui saura sonder à nouveau cet abîme ? Qui saura nous rendre l'amante, la jeune fille, l'épouse, la mère ? Qui portera une main à la fois sûre et tremblante sur ces mystères, où est le secret de toute sagesse ? Mon vœu est pour un poète de cœur, dussent ses accents être aussi différents qu'on voudra des miens. Ne me crois pas insensible aux luttes des géants qui se disputent le sort du monde. Mais je ne veux pas d'une France à l'âme desséchée. Je veux que le cœur et l'imagination aient leur revanche. Je salue le jour où se rouvrira la source des pleurs.

Pendant ces derniers mots, Boileau s'est approché.

Ah ! voici Boileau. Il règne, dit-on, à l'heure présente. Lui, du moins, doit être content.

BOILEAU.

Content de ceux qui me trahissent, faussent ma doctrine, me comprennent mal !... Ton âme virginale, cher Racine, est seule capable de telles

illusions. Triste est vraiment notre sort, à nous autres immortels! Nous avons l'air de dire éternellement ce que nous avons dit pour un moment passager. Le monde change, et nos livres ne changent pas. Il y a des gens qui prétendent nous continuer et être pour nous plus que nous ne le sommes nous-mêmes. On fait avec nos écrits la guerre à ce que nous aimons. Ceux qui nous combattent se trouvent souvent être ceux que nous soutiendrions s'il nous était donné de remonter sur la terre des vivants.

Voltaire et Diderot, qui n'ont cessé de se promener, s'arrêtent à ce moment.

VOLTAIRE.

Il me semble, Diderot, que Boileau prophétise... Écoutons.

BOILEAU.

Oui, notre condition, à nous autres morts, est singulière. Nous voyons trop bien ce que nous aurions à changer à nos œuvres si nous revivions. Une foule de choses que nous croyions impossibles se réalisent. Nous voudrions ajouter une atténuation, corriger une assertion. J'ai eu raison à mon heure ; oui, j'ai eu raison ; je le vois mieux

que jamais. Mais un siècle et demi change tant de choses! Le champ de l'esprit humain, tel que je croyais le voir de mon jardin d'Auteuil, était un parterre; maintenant, c'est le monde entier, avec ses montagnes, ses fleuves et ses forêts. Que de traits j'aurais à ajouter! Que de points à préciser! Que de vues à élargir!

VOLTAIRE.

Et moi, donc! Pauvres morts condamnés à nous taire, nous assistons à notre anatomie, sans pouvoir protester.

BOILEAU.

Surtout, sans pouvoir donner d'explications, cher Voltaire. Je voudrais que le mort soumis à la dissection pût au moins parler. Quand je vois le mal que l'on fait en mon nom, je suis avec ceux qui vont bientôt me combattre. Ce qu'on dira contre moi, je le dirais plus fort encore. Je le rêve, je l'appelle de mes vœux, ce poète haut comme les Alpes, large comme la mer, dont l'âme soit le clavier de l'Univers, la vaste cymbale où tout retentit. Quand éclatera ce clairon de la pensée, quand une école nouvelle, décuplant le champ de

la poésie, saura illuminer d'un même rayon l'homme et la nature, oh! croyez donc qu'alors je sacrifierai volontiers le mont Adule et ses mille roseaux. Le mal qu'on dira de moi, je l'excuse d'avance. L'immortalité rend indulgent. Comme, en cette paix où nous sommes, on est indifférent aux épigrammes, n'est-ce pas?

Sourire d'assentiment chez tous les immortels.

VOLTAIRE.

Bravo, Nicolas! Nicolas a toujours raison. Je vais me préparer à de curieuses conversions littéraires Ma bonne volonté n'a pas de bornes. Savez-vous ce qui se publie de nouveau à Paris en ce moment?

Il reprend le volume sur le fauteuil.

Écoutez, écoutez...

Il lit tout haut. « *Atala, ou les Amours de deux sauvages dans le désert.* »

Il éclate de rire.

L'amour, avec le désert pour l'embellir! Oh! la bonne idée!

Les ombres témoignent une vive curiosité et se passent le volume.

RACINE.

L'amour est bon partout. Je lirai ce livre avec

délice. C'est peut-être le balbutiement de quelque école qui trouvera une forme nouvelle pour le sentiment et la passion. Quand j'étais jeune, je savais par cœur *Théagène et Chariclée*.

VOLTAIRE.

Que de surprises on me ménage ! Je suis prêt à tout. Ces deux jeunes sauvages m'ont l'air de présager plus d'une équipée. Les champs Élysées nous ont tous faits tolérants. J'écouterai avec déférence des paradoxes qui, autrefois, auraient excité ma bile. Ne plaisantons pas trop, cependant. La France poursuit, à travers mille éclipses, une œuvre de raison et de droit qui importe au monde tout entier. Nous sommes tous subordonnés à cette œuvre. Fi du génie qui ne sert pas au progrès de la raison et de l'humanité ! Je ne permets pas au poète que j'appelle, moi aussi, de séparer sa cause de celle de la justice et du peuple. Je veux qu'il serve. J'ai plus fait en mon temps que Luther et Calvin. Qu'il fasse plus que moi, et, s'il vit comme moi quatre-vingts ans, que ses cheveux blancs soient glorieux comme les miens ! La sympathie

est une des marques du vrai et un des dons de la France. Mon poète laissera à d'autres le dédain du profane vulgaire. Il faut qu'on l'aime ; que, d'un bout à l'autre du monde, on s'enquière de ce qu'il pense, de ce qu'il fait ; qu'il fournisse à la pauvre humanité ce dont elle a le plus besoin, un objet d'admiration et de respect. Je veux que ses funérailles soient un signe des temps, que son apothéose soit l'œuvre des foules. Il commencera par me maudire ; que m'importe ! Je suis sûr qu'il finira par m'aimer. La superstition et l'absurdité sont des monstres toujours prêts à ressaisir l'humanité pendant ses heures de sommeil. Il faut des gardes d'élite, veillant toujours. N'est-ce pas, Diderot ?

DIDEROT.

Oui, grand maître ; nous eûmes raison. J'aimais la vérité jusqu'à la fièvre ; la grande paix de ces lieux m'a calmé. Nos fautes furent celles de l'âge de fer que nous avons traversé. J'entrevois pour l'esprit d'admirables revanches. Ce qu'il y a de clair, c'est qu'un siècle étrange se prépare. Comme je vais l'aimer ! Je ne sais s'il réussira dans toutes

ses ambitions; mais je suis pour ceux qui osent. Audacieux de toute sorte qui remplirez le siècle qui va venir, salut à vous! Du cliquetis de vos hardiesses, je vois jaillir mille vérités. Qu'il va nous être doux de contempler ces grandes luttes du sein de notre paix. C'est nous qui agirons dans ce monde; il vivra de nous et par nous. Si vos vœux s'accomplissaient, je vois quatre poètes qui éclaireraient ce siècle de rayons fort divers: le poète sublime que veut Corneille, le poète de la pitié que veut Racine, le génie large et profond que rêve Despréaux, le patriarche ami des hommes qu'imagine Voltaire. Quatre poètes de premier ordre en un siècle, c'est beaucoup...

RACINE.

Il n'y a pas de limite aux miracles de l'esprit. Les destinées de la terre sont peut-être réglées par les désirs du ciel.

Camillus entre en hâte.

CAMILLUS.

Le Génie suprême a entendu ce que vous dites, il vous a tous quatre exaucés. Ce jour sera un

jour de fête pour la France, un jour où elle saluera une haute image et déposera des couronnes sur un large front. Un nom lumineux m'est apparu. Un seul nom ! Vos quatre poètes sont confondus en un seul génie, qui sera grand, touchant, vaste et bon.

Étonnement de tous.

BOILEAU.

Le Génie suprême fait bien tout ce qu'il fait.

DIDEROT.

Oh ! les belles tempêtes qu'il y aura sous ce crâne ! Quelles fêtes de l'esprit se préparent ! Voilà de quoi tenir le siècle en joie !

CORNEILLE, à Racine.

Ne vous disais-je pas bien, cher frère en harmonie, que cette génération aurait son poète et qu'il y a dans le monde une source intarissable d'amour, de force et de génie... c'est la France !...

Les ombres bienheureuses défilent en donnant des marques de contentement, au bruit de la canonnade et du bourdon de Notre-Dame. On entend, dans le lointain, les trompettes qui sonnent :

« La victoire est à nous ! »

LE JOUR DE L'AN 1886

PROLOGUE AU CIEL

PERSONNAGES

L'ÉTERNEL, L'ANGE GABRIEL.

La scène se passe dans le réduit le plus impénétrable de l'empyrée, où l'Éternel se repose durant les moments d'intermittence de son activité.

L'ÉTERNEL.

Quelle est la planète qui fête demain son premier jour de l'an?

GABRIEL.

C'est la planète Terre, que vous aimiez tant autrefois. Elle vous amusait dans vos jours sombres. Vous vous plaisiez à entendre raconter même ses étourderies, et, quoiqu'elle vous ait donné plus d'occupation à elle seule que tous les autres mondes réunis, vous aviez un faible pour elle. Vous rappe-

lez-vous Alexandre Dumas, Balzac, Stendhal, que je vous ai autrefois lus durant des nuits entières, pour vous reposer de Spinoza?

L'ÉTERNEL.

Oui, cette planète est mon divertissement. C'est une des plus petites ; mais c'est peut-être la plus vivante. Tant d'autres sont restées paresseuses et n'ont voulu rien produire. Pauvre Terre! Comme elle a travaillé et fait valoir son capital, ingrat cependant! Que de persévérance! Que d'ingéniosité! Quelle obstination, de la part de ses habitants, à supporter la vie sans autre sourire que l'amour. Excellents êtres! A chaque retour de l'année, ils me remercient; ils sont enchantés de recommencer.

GABRIEL.

Votre Sainteté est la patience et la bonté mêmes. J'admire, en effet, que cette fragile machine marche toujours. Les différents rouages que vous avez établis fonctionnent régulièrement; les illu-

sions vont leur train; le papier sur la vie éternelle continue d'avoir cours, même chez ceux qui n'y croient pas. Ah! monseigneur, quel honneur cette planète vous fait! Quel parti vous avez tiré de l'organisation vertébrale, pour produire, au moyen de pulpes nerveuses insignifiantes, l'art, la science, la vertu! Il y avait mille à parier contre un que l'espèce humaine, livrée à son ignorance et à sa folie primitives, se suiciderait elle-même ou se condamnerait à l'ineptie, par suite de quelque idée absurde. Elle a traversé les erreurs les plus meurtrières, doublé les caps les plus dangereux. Son histoire paraît un tissu de folies, et néanmoins les acquisitions de la raison sont d'une solidité à toute épreuve. L'égoïsme semble régner sur toute la ligne, et pourtant l'œuvre du dévouement atteint le ciel. Pour des pots-de-vin insignifiants, des *bakhschisch* illusoires, vous obtenez des effets immenses. Jamais l'idée d'une grande banqueroute, d'un *krach* colossal, que parfois je redoute, quand je vois les proportions énormes où l'affaire est lancée,

jamais, dis-je, aucune inquiétude de ce genre ne leur vient à l'esprit.

L'ÉTERNEL.

Le fait est qu'on les mène avec peu de chose.

GABRIEL.

Oui, on récompense avec le néant en sachant habilement découper le néant. En France, on vient de réduire le nombre des décorations d'officier d'académie à douze cents par an.

L'ÉTERNEL.

Quelle leçon pour tous les gouvernants!

GABRIEL.

Assurément, Votre Sainteté récompense à peu de frais. Mais beaucoup de personnes trouvent, d'un autre côté, qu'elle ne punit presque plus. Des crimes qui, du temps de Moïse et d'Élie, étaient suivis de mort immédiate, se commettent maintenant avec une entière impunité. Vous ne sauriez

ignorer qu'il y a des écervelés qui parlent quelquefois de Votre Majesté avec un sans-façon dépassant toutes les bornes. Vous remercier, Seigneur!... Ils n'y pensent guère. Ils acceptent vos bienfaits, mais songent à peine au bienfaiteur.

L'ÉTERNEL.

Oh! laissons là ces distinctions subtiles. Me croirais-tu donc susceptible?

GABRIEL.

Non; mais l'absurde déborde par moments. L'œuvre de Votre Sainteté ne devrait être que raison; elle est quelquefois un carnaval. Le nombre de ceux qui entrent dans le quadrille central de l'humanité devient trop considérable. Bientôt les Hottentots et les Papous en feront partie. Le monde est trop grand; il est surtout trop subtil, trop malveillant. La république de Bolgar, dont je me souviens comme d'une chose bien extraordinaire (elle dura huit cents ans!), avait pour premier article

de sa constitution de pendre tous les gens d'esprit. C'était excessif; mais il faut bien que les hommes tranquilles aient un moyen de se défendre contre ces trouble-fêtes. En religion, ils coupent la parole aux bons docteurs. Ils se consolent par une cantilène de ne rien comprendre aux vues de Votre Sainteté. Les éléments légers du monde l'emportent sur les éléments solides. Les femmes, par exemple, Seigneur!...

Gabriel rougit. Un léger sourire de l'Éternel achève de le troubler.

L'ÉTERNEL.

Eh bien, continue donc!

GABRIEL.

Eh bien, tandis que les femmes auront sur la planète Terre l'importance qu'elles ont, cette planète ne sera jamais raisonnable. On veut leur plaire, et les plus sages ne sont pas dégagés de ce souci. Celles qui sont jolies peuvent faire tout ce qu'elles veulent, avec la certitude que ce sera

trouvé parfait. Comment tirer quelque chose de sérieux d'un monde où l'opinion est faite par des créatures charmantes, je le reconnais, mais qui ont à peu près autant de tête qu'une linotte ou une perruche verte?

L'ÉTERNEL.

Je reconnais que c'est là ma plus grande faute. Je les ai faites trop jolies.

GABRIEL.

C'est cela même. Il y a des milliers d'années, Votre Sainteté amena le déluge parce que plusieurs d'entre nous, ayant regardé les filles des hommes, les trouvèrent ce qu'elles étaient, je veux dire fort belles. Je vous assure, monseigneur, que la situation est bien plus grave aujourd'hui. Le déluge n'y ferait rien. Quelque Noé, que vous sauveriez encore à cause de votre bonté, deviendrait amoureux dans l'arche; en sortant, il n'aurait rien de plus pressé que de replanter la vigne, et ce serait à recommencer. Non, il n'y a qu'une mesure à prendre. Il

faut réparer la faute primitive, rompre le charme, détruire l'ensorcellement. Votre Sainteté sait si j'ai horreur des libertins. Mais il y a un de leurs raisonnements que je ne sais comment réfuter. « Pourquoi, disent-ils, voulez-vous que Dieu ait fait la beauté si ce n'est pour qu'on l'aime? » Que répondre à cela?

L'ÉTERNEL.

Cherche bien, Gabriel.

GABRIEL.

Sans doute vous avez voulu mettre à l'épreuve notre fidélité. La beauté serait-elle le fruit qu'il faut se contenter d'admirer sans y toucher? Mais alors pourquoi, dans d'autres cas, est-il conforme à vos vues sur l'ensemble de l'univers que l'on cède à la tentation? Comment la condition de l'existence du monde est-elle un acte par ailleurs qualifié de péché? Votre Sainteté me permettra de le lui dire: il y a là un renversement d'idées que je n'ai jamais pu admettre. Est-il concevable que

Votre Sainteté, voulant perpétuer l'espèce humaine, se soit attachée à un moyen aussi singulier?... Je n'ai jamais rien compris à cet article bizarre des lois de votre création.

L'ÉTERNEL.

Je t'ai déjà dit de ne jamais me questionner là-dessus. C'est mon secret; tu ne dois pas savoir cela. Ce singe brutal, de tous les animaux le plus raffiné dans sa méchanceté, ne vois-tu pas que c'est par l'amour que j'en ai fait l'homme? Ne vois-tu pas que le moment de l'amour est encore celui où l'homme est le meilleur? Regarde cet être abject, tout entier à l'égoïsme et aux calculs du vil intérêt; grâce à l'amour, il se fait une trouée dans son ciel de plomb; il a une heure de bonté, de tendresse, une minute d'élan vers l'idéal. Et, pour la même fin, la plante se pare et devient fleur; l'animal redouble de beauté; le plus humble petit ver devient lumineux. Laisse; j'ai mis dans tout cela plus de sagesse que tu ne crois.

GABRIEL, s'inclinant modestement.

Je vois que la folie et l'absurde ont encore une longue vie assurée. Que Votre Sainteté établisse du moins en règle que la beauté sera pour les femmes une récompense et la laideur une punition. Les choses pourraient être arrangées de telle manière que, quand elles conçoivent une mauvaise pensée ou préparent une mauvaise action, elles devinssent tout de suite laides comme les sept péchés capitaux qu'elles seraient tentées de commettre. Ah ! pour le coup, elles prendraient garde ! Toutes deviendraient de petites saintes ; tandis que, maintenant, elles peuvent se livrer impunément à leur diablerie. Quelquefois même, par un comble d'insanité où je me perds, cela ne fait que les rendre plus attrayantes.

L'ÉTERNEL.

Ce qui est écrit est écrit. Je ne changerai rien désormais à l'équation de cet univers. Il est bien tel qu'il est. Les corrections sur un point entraî-

neraient sur d'autres points de graves déchets, parfois des écroulements entiers de l'édifice. Il suffit, pour le degré de justice que je poursuis maintenant, que toute femme profondément bonne soit par là même assez jolie. J'y ai pourvu.

GABRIEL.

Oh! sûrement je sais que Votre Sainteté retrouve toujours sa justification finale. Mais je suis chargé de l'honneur de Votre Sainteté; j'y dois veiller d'autant plus qu'Elle l'abandonne tout à fait. On vous nie, Seigneur, outrageusement. J'en suis quelquefois scandalisé, et, si j'avais à ma disposition votre toute-puissance, oh! je réduirais bien vite ces méchants athéistes au silence. Je ne cacherai pas à Votre Seigneurie que je suis quelquefois surpris de ses connivences apparentes avec des gens peu dignes d'être tenus pour ses compères. Le monde se perd par cette indulgence, car l'indulgence de l'Éternel est prise naturellement par la majorité des hommes pour de la sympathie.

L'ÉTERNEL, souriant avec une expression de bonté et d'ironie tout à fait indicible.

Ah! Gabriel, tu es fidèle. Ta fidélité te rend étroit. Viens que je t'embrasse.

Gabriel offre son front de jeune fille aux baisers de l'Éternel.

Apprends, enfant fidèle, ma tendresse pour ceux qui doutent ou qui nient. Ces doutes, ces négations sont fondés en raison; ils viennent de mon obstination à me cacher. Ceux qui me nient entrent dans mes vues. Ils nient l'image grotesque ou abominable que l'on a mise en ma place. Dans ce monde d'idolâtres et d'hypocrites, seuls, ils me respectent réellement. Ma volonté, durant l'âge que ce monde traverse, est de dissimuler mon action. Quoi d'étrange à ce qu'ils ne me voient pas?

Gabriel écoute, incliné, sans comprendre.

Laissons là un sujet qui trouble ton honnêteté; dis-moi des nouvelles de cette planète Terre, que, depuis quelque temps, j'ai un peu négligée. Voilà

quinze ans que j'en ai confié le gouvernement à une nation sérieuse, que mes plus graves conseillers me présentaient comme seule capable de réparer tant de légèretés commises par la France. Pauvre France! je fus un peu dur pour elle. Je l'aime toujours; mais elle m'avait agacé par ses frou-frous, et je passai l'hégémonie du monde à la nation qui lui ressemblait le moins. Trois empereurs, unis pour la paix, me paraissaient un régime calqué sur ma trinité; puis on me promettait de résoudre une foule de questions devant lesquelles la France s'était montrée impuissante. Le socialisme, par exemple, devait disparaître en quatre ou cinq ans. C'est déjà fait sans doute. Quant à la France, d'après les extraits des journaux allemands que tu me lis, elle est comme disparue du monde à l'heure qu'il est.

GABRIEL.

Oh! pour cela, non. On en parle toujours beaucoup. Mort et vie des nations sont choses qui se

ressemblent et se touchent. Je m'y perds. Je dois dire à Votre Sainteté que mes simples facultés angéliques ne me suffisent plus pour comprendre ce qui se passe. Mes notions, si arrêtées, du bien et du mal se confondent. Les moyens d'information qui sont à ma portée deviennent de plus en plus insuffisants. Ma qualité d'ange me défend d'entrer dans les endroits où s'élaborent maintenant les choses humaines. Je crois qu'il faudra que bientôt Votre Sainteté choisisse pour l'inspection de cette planète des êtres moins purs que nous. Une foule de choses nous échappent. J'ai été, l'autre jour, à un club de Belleville; j'ai failli y salir ma robe blanche et froisser mes ailes d'or. A Paris, je fréquente quelques maisons excellentes de la paroisse Sainte-Clotilde; j'y trouve des jeunes filles accomplies, des mères de trente-huit ans si exquises, que j'hésite parfois entre elles et leurs filles pour le charme et la beauté; j'entre dans ces sanctuaires fermés en ma qualité d'ange...

L'ÉTERNEL.

Gabriel, si tu avais écrit des romans, tu les aurais faits très inconvenants.

GABRIEL.

Oh! non, Père céleste; je veux dire seulement que ce milieu où je me sens attiré, je l'avoue, m'apprend peu de choses sur la corruption du siècle. Pour être bien renseigné sur ces bas-fonds que tu tolères, parce que tu supposes sans doute qu'il s'élabore quelque chose de bon en cette pourriture, il te faut des agents craignant moins que nous de se souiller. Accepte ma démission; ces régions sont trop infectes pour que le soin de les visiter soit confié à un être qui approche ensuite de toi. Satan te renseignera mieux sur ce monde, qui est le sien. Il y trône, il y pérore, il en sait tous les secrets.

L'ÉTERNEL.

Effectivement, les habitudes de l'ancienne piété

ne laissent plus voir clair dans les choses humaines. Les anges sont devenus des agents médiocres. Il faudra que je change de ministres... Mais, aujourd'hui, je ne veux croire que mes yeux.

Par un acte de sa volonté, l'Éternel fait venir l'Être immense, plein d'yeux et de roues enchevêtrées, qu'Ezéchiel a décrit. C'est l'hippogriffe que monte l'Éternel quand il veut s'informer par lui-même de la réalité. En moins d'un millième de seconde, l'Éternel, accroupi sur ce monstre, a parcouru l'Univers. Il a tout vu.

L'ÉTERNEL, à part.

Que d'erreurs dans ce que me disait tout à l'heure ce pauvre Gabriel! Je vois que je suis mal renseigné. Une confusion inextricable s'est introduite dans le gouvernement de cette planète. Les casiers sont mal tenus; les numéros se confondent. Je viens de trouver aux premiers honneurs des gens que je croyais fusillés depuis quinze ans. Des succès dus à des quiproquos égarent le monde. Tel qui passe sa vie à faire des bévues est tenu pour un grand homme. Le suffrage universel vote sur des coq-à-l'âne. Décidément, je fais trop de fautes; je veux changer tout cela.

A Gabriel.

Gabriel, reste pur et continue tes joies d'ange avec ces charmantes paroissiennes de Sainte-Clotilde dont tu me parlais tout à l'heure. Garde, avec ton ministère de paix, le privilège des doux rêves, des inspirations virginales, de ces joies qui viennent on ne sait d'où. Sois pour les hommes le messager des bons jours.

Demain sera une belle occasion de remplir ton ministère. Demain, je veux qu'on se réjouisse. Emploie tous tes artifices, songes agréables, bonnes pensées, insinuations caressantes, frôlements légers de ton aile, pour que le premier jour de 1886 soit à tous un jour d'oubli, d'espérance, de consolation.

Dis-leur de s'attendre cette année à de l'imprévu. Je vais prendre en personne le gouvernement des affaires humaines. On a fait en mon nom une foule de choses que je renie. J'ai pitié de ceux que j'ai frappés, il y a des convulsions qui sont les préludes de l'agonie; d'autres sont des crises

après lesquelles les forces des nations se trouvent centuplées.

Dis à cette pauvre France que je ne lui ai pas encore retiré son mandat, qui est d'étonner le monde par ses volte-face et ses relèvements ; j'ai mis en elle le principe de résurrections sans fin. Ses défaillances pourraient être suivies d'étranges explosions d'énergie, et si alors un homme se rencontrait... Les théologiens sont d'accord pour me refuser la connaissance des futurs contingents ; donc je m'arrête... Ce qu'il y a de sûr, c'est que les politiques se trompent souvent. Ce que je sais aussi, c'est que mon serviteur Jérémie fut souvent amené à dire comme venant de moi des choses que je ne l'avais pas chargé de dire.

Tout dans ce monde est plein de renaissances. Maintenant, la terre est hideuse et stérile. Dans trois mois, elle sera revêtue de primevères. Rien n'est plus sûr.

Dans le breuvage que tu leur feras boire, mets, mon cher Gabriel, une légère dose de morphine.

Insinue-leur doucement de s'habituer au mal de mer. Fais-leur entendre que, pendant l'année qui s'ouvre, j'ai l'intention de les supporter tous ; qu'ils fassent de même. Dis-leur de ne pas repousser absolument un premier consul, s'il se présente, mais d'y bien regarder avant de l'accepter. Mon soleil, cette année, sera plus beau que jamais. La vie sera plantureuse et forte ; le lait surabondera dans les mamelles de vingt-deux ans. Dis-leur qu'aujourd'hui je leur défends de penser à leurs discordes. La bataille de la vie a ses trêves ; malheur à qui ne les observe pas !

Dis-leur de ne jamais me renier dogmatiquement. C'est dangereux et malsain. Autrefois, cela conduisait en place de Grève ; maintenant, cela mène à dire des choses assez inconsidérées. Quant à leurs doutes, je les prends un peu à ma charge ; ils sont la conséquence d'une gageure que j'ai faite avec moi-même, de l'obstination étrange que je mets à me cacher. Qu'ils ne s'inquiètent pas de la façon dont il convient de m'adorer. Chacun m'adore

par la résignation qu'il met à supporter la vie pour des fins à moi connues.

En vieillissant, je deviens père. Dis-leur que je me reconnais des torts. J'essayerai à l'avenir de me montrer plus juste; je tâcherai qu'il y ait le moins possible d'êtres sacrifiés au but que je poursuis. J'irai jusqu'au miracle; je ne désespère pas de faire en sorte qu'un jour la vie humaine soit bonne pour tous, si bien que tous, en la quittant, aient un sourire pour leurs compagnons de voyage et pour moi une bénédiction.

Une ombre profonde s'étend sur le front de l'Éternel, comme un immense *velarium* tendu à ses quatre coins. Il se fait dans le ciel comme un silence d'une demi-heure.

FIN.

TABLE

Caliban, suite de la Tempête 1
L'Eau de Jouvence, suite de Caliban 105
Le Prêtre de Nemi. 251
L'Abbesse de Jouarre. 401
1802. 531
Le Jour de l'an 1886. Prologue au ciel. . 545

Paris. — Maison Quantin, 7, rue Saint-Benoît.

PQ 2386 R37D7
Renan, Ernest
Drames philosophiques

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY